

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LES VÉRITÉS MOBILES
SUIVI DE
PENSER L'OBLIQUE: ÉCRIRE DANS LE SENS DES YEUX

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
LOUISE-MAUDE RIOUX SOUCY

AVRIL 2013

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Par trois fois, la mort a traversé ce mémoire.

Il y a d'abord eu le décès de Gilles. Une perte définitive, impossible à racheter. C'est en souvenir de sa curiosité et de son intelligence que j'ai décidé d'entreprendre ces études. Sans lui, ce mémoire n'existerait pas.

Notre fille Livia est née au moment où j'en commençais la rédaction. Sa naissance difficile s'est soldée par un AVC. Nous avons mis nos vies en veilleuse et nous nous sommes battus pendant deux ans pour effacer les séquelles de cette arrivée catastrophique. Livia est une petite miraculée. C'est pour elle que j'ai repris la plume.

La création allait bon train quand notre fils Renaud a vu le jour. Bébé bleu, maman en choc septique. À une époque pas si lointaine, nous serions morts tous les deux. La médecine moderne nous a sauvés. C'est pour Renaud que je mets le point final à ce projet.

Merci d'abord à François, mon amoureux, qui a accepté de mettre des projets entre parenthèses pour que je poursuive cet idéal. Ce mémoire est aussi le sien.

Merci également à mon directeur, André Carpentier, qui a continué de croire en ce mémoire alors que j'avais moi-même la tête et le cœur ailleurs. Son regard intelligent, sa patience éclairée et sa grande humanité ont eu raison des barrières personnelles et professionnelles qui se sont élevées entre les mots et moi durant ces années de création en dents de scie.

Merci aussi à mon père et à ma mère qui m'ont ouvert les portes de la littérature et donné le goût du dépassement. C'est le plus beau cadeau qu'un enfant puisse recevoir.

Salut à mes sœurs et à mon frère, qui ont nourri mon imaginaire de leurs jeux et de leur affection.

Chapeau bas à Téles, qui a donné un caractère surnaturel à notre histoire familiale en lui donnant pour écrin le plus bel endroit du monde, en bordure du Saint-Laurent, là où même le dieu soleil s'agenouille devant tant de beautés rassemblées.

Respect à Danielle, qui assure la suite du monde en nous tenant ensemble soudés, curieux et vivants.

Merci enfin aux gens de Manseau qui, sans le savoir, ont donné son souffle à ce projet.

TABLE DES MATIÈRES

<i>Remerciements</i>	<i>ii</i>
<i>Table des matières</i>	<i>iv</i>
<i>Résumé</i>	<i>v</i>
<i>Les vérités mobiles</i>	<i>1</i>
<i>Penser l'oblique: écrire dans le sens des yeux</i>	<i>133</i>
<i>Au commencement était un village</i>	<i>135</i>
<i>Genius loci</i>	<i>140</i>
<i>Manseau dans un mouchoir de poche</i>	<i>148</i>
<i>Les yeux grands fermés</i>	<i>153</i>
<i>Du studium au punctum</i>	<i>157</i>
<i>Ce tombeau qui nous regarde</i>	<i>161</i>
<i>La mort apprivoisée</i>	<i>164</i>
<i>Le troisième œil</i>	<i>167</i>
<i>Un regard scénarisé</i>	<i>173</i>
<i>Bibliographie</i>	<i>178</i>
<i>Annexe A</i>	<i>181</i>
<i>Annexe B</i>	<i>182</i>
<i>Annexe C</i>	<i>183</i>
<i>Annexe D</i>	<i>184</i>

RÉSUMÉ

Ce mémoire est né de la force d'un lieu, Manseau, un modeste village du Centre-du-Québec dont le surplus d'âme rachète largement la pauvreté des moyens. Bicéphale, il se partage entre la création et la réflexion. La première partie, *Les vérités mobiles*, prend la forme d'une fiction; la seconde, *Penser l'oblique: écrire dans le sens des yeux*, d'un essai réflexif.

Les vérités mobiles est un court roman qui a ses racines dans le sol mansois. Il s'ouvre sur la mort de Nadia Camirand, pulvérisée par un train à quelques jours de son entrée à l'université. La disparition de la jeune femme ouvre une brèche dans l'âme de ce village fantasque et gouailleur, pétri de contradictions et gangrené par une petite mafia qui fait passer ses intérêts devant ceux des villageois. Royaume de la débrouille, ce Manseau est le fruit d'une reconstruction complète. Pensé comme un parchemin palimpseste, le village tire ses formes de l'accumulation d'une multitude de traces (souvenirs, odeurs, impressions, bruits, images, couleurs), qui agissent comme des fenêtres s'ouvrant et se refermant sur l'intimité des villageois. Le fil narratif s'enroule autour des pensées des uns et des autres. Celles-ci s'enchaînent, s'interpellent et se heurtent, tissant leur toile de vérités mobiles et changeantes jusqu'à ce que finisse par émerger la voix d'un grand Manseau chimérique, véritable conscience de ce roman choral.

Le document d'accompagnement, *Penser l'oblique: écrire dans le sens des yeux*, s'attache à penser la reconstruction d'un lieu par l'écriture en prenant pour point de départ ce que Vladimir Nabokov a nommé la «transparence des choses», c'est-à-dire l'invisible qui se cache derrière le «mince vernis de réalité» d'un objet, d'une personne, d'un lieu. Le regard est au cœur de cette réflexion, qui aborde la valeur fondamentale de l'oblique comme mode de reconstruction et de scénarisation du réel. Des clochers de Martinville proustiens au décryptage photographique de *La Chambre claire* de Barthes, le regard oblique est pensé de manière à réunir dans l'écriture des éléments hétérogènes qui, sans être nécessairement antinomiques, ne sont pas naturellement liés. Les espaces parallèles nés de ces rapprochements sont à leur tour éclairés par les travaux de Bernard Noël et de Georges Didi-Huberman sur les liens invisibles qui relient les choses entre elles et la nécessité d'étirer ou de raccourcir le regard pour en percevoir les infimes richesses. En découle une écriture du regard apte à percer le mur des mots pour voir ce qui palpète, vit et meurt derrière, en vue de construire, non seulement une ville, mais tout un univers fictionnel.

Mots-clés: écriture romanesque, espace, regard, oblique, décalage.

LES VÉRITÉS MOBILES

*Tu ne jouis pas d'une ville à cause
de ses sept ou soixante-dix-sept merveilles,
mais de la réponse qu'elle apporte
à l'une de tes questions.*
Italo Calvino

Fermons les yeux pour voir.
James Joyce

Ils sont nés le 11^e jour du 11^e mois à l'Hôpital d'Arthabaska. Sarah à 11 h 11 précises, Samuel, onze minutes plus tard. C'est écrit en toutes lettres sur le registre de l'État civil. Les mauvaises langues prétendent que cette conjoncture a commodément été arrangée par le gars des vues. Une enveloppe brune anonyme, ni vue, ni connue. Ça s'est déjà vu. Ça se fait encore. C'est comme ça que la petite Ostiguy a obtenu son permis de garde. On dit aussi que c'est de cette façon que les Nolin ont fait dévier la rivière aux menés pour construire leur luxueux chalet sur le bord de la pointe à l'Anglais, en pleine zone agricole. Étrangement, le ministère de l'Environnement, d'ordinaire si pointilleux quand il s'agit de cette fragile langue de sable, n'y a rien trouvé à redire. Le maire non plus, ce qui étonne quand même beaucoup moins.

Fabrication ou pas, cette succession de onze est un signe qui ne ment pas. Un prodigieux destin attend les jumeaux de Marie-Claire. Plus fabuleux encore que celui d'Amélie Poulain, c'est sûr. Comme Sarah et Samuel en ignorent encore la nature, ils se préparent à tout. Deux jumeaux avertis en valent quatre! Petits, quand les coquelicots faisaient leur apparition sur les boutonnières des politiciens et des présentateurs du *Téléjournal*, le vertige de leur unicité leur montait délicieusement à la tête. «Quand le monde entier cesse de tourner pour fêter votre anniversaire, c'est forcément parce que vous êtes à part», leur répétait leur mère, avec son sourire de Sphinx. Depuis, Sarah et Samuel ont vaguement eu vent des champs de coquelicots où les soldats canadiens de la Première Guerre mondiale ont trouvé leur dernier repos. Cela ne les empêche pas de penser qu'il y a quand même un peu d'eux dans ces pauvres fleurs artificielles. Seulement, ils se font plus discrets. Ils ont compris que leur triomphe est perçu, au mieux, comme une excentricité, au pire, comme de la vanité mal placée.

De toute manière, la légende locale leur promet déjà une destinée prodigieuse. Depuis la fondation de Manseau, en 1908, chaque génération a eu son couple de jumeaux et tous, sans exception, ont marqué l'histoire par leur force herculéenne. La Nature n'a jamais dérogé à cette règle qui fait la fierté des citoyens de la petite localité du Centre-du-Québec. Le phénomène a été jugé suffisamment sérieux pour faire l'objet d'une thèse de doctorat soumise avec succès à l'Université de Calcutta, au début des années 80. Il faut

dire que la renommée de certains de ces couples a largement dépassé les frontières canadiennes. Deux d'entre eux se sont illustrés dans des concours de tir de chevaux lourds en Europe et en Asie. Un troisième est devenu le premier duo de «frogs» à gagner un championnat de lutte professionnelle aux États-Unis, cela bien avant que la famille Rougeau y fasse la pluie et le beau temps.

L'arrivée de ceux qu'on appelle en secret les SS a jeté une ombre sur cette lignée de fiers-à-bras. En plus de compter une fille — la honte! —, la paire mal assortie affiche une microscopique tache de naissance sur l'os de la joue gauche et une poignée de cheveux blancs piqués drus sur le front. Pas une, mais deux signatures qui hurlent leur sang états-unien, affirment les commères du Petit Portugal et du Petit Montréal, pour une rare fois sur la même longueur d'onde. Pour certaines d'entre elles, la vue de leur visage est un châtiment qui rappelle la déchéance du village jadis si prospère. Pour les autres, elle reste une promesse encore difficile à saisir. Un pont entre deux âges incertains. L'indifférence n'existe que dans les yeux de leur mère, Marie-Claire, qui n'a que faire de la mythologie locale. Les jumeaux, eux, aiment bien y accorder un peu de crédit.

Manseau, le 24 août

Tirés du sommeil par un bruit de fin du monde, Sarah et Samuel tendent l'oreille. À quelques mètres de la maison centenaire, la camionnette de Nadia Camirand lutte sous le poids des mâchoires d'acier d'une locomotive du Canadien National. Les crissements suraigus s'étirent en longueur avant d'expirer dans une courte plainte torturée. Attirés comme des aimants par la déflagration et le frottement douloureux des tôles froissées, les jumeaux enfilent prestement leurs chaussures avant de filer droit vers la voie ferrée. «Grouille, Samuel, on va manquer le dernier souffle de la locomotive», presse Sarah avant de s'arrêter net sur le seuil de la porte principale. Sous le vieux tapis de jute élimé, quelqu'un a glissé une enveloppe. Brune, l'enveloppe. Sarah suspend son pas: la lettre ou l'accident? L'affaire est vite tranchée. Tout aussi mystérieux soit-il, aucun bout de papier ne fait le poids devant le choc de deux pur-sang de métal, se raisonne-t-elle en repartant au galop.

À l'arrivée des jumeaux, les deux bêtes ne bougent plus. Le silence est total, exception faite du ronronnement paresseux de la scierie, qui meuble la trame sonore habituelle du village pendant la nuit. Dans le ciel, d'épaisses volutes de fumée montent à travers les phares miraculeusement épargnés. Jamais les SS n'ont été aussi près d'une tragédie, même à New York où ils passent pourtant une partie de leur existence. Le 11 septembre 2001, Sarah et Samuel avaient quatre ans. Quand le premier avion a traversé le ciel de Manhattan, ils faisaient de la peinture au doigt à la garderie. Durant l'heure suivante, beaucoup de parents s'étaient précipités pour venir chercher leurs enfants. Pas leur mère, qui traduisait ce jour-là la prose d'un jeune auteur américain d'origine chilienne. Pour elle et des milliers d'autres, le 11 septembre était encore celui d'un coup d'État militaire, celui qui avait renversé le gouvernement de Salvador Allende. Absorbée par ce chapitre sanglant de l'histoire récente, Marie-Claire avait pris son temps avant d'aller cueillir les jumeaux. Elle avait longuement médité dans le parc, son exemplaire racorni à la main, puis elle avait fait un saut chez son fleuriste à la recherche d'une plante qui lui rappellerait peut-être le copihue, la fleur nationale du Chili qu'elle avait eu à mettre en mots l'après-midi même. La boutique était fermée, comme la plupart des

magasins de son quartier. C'est alors seulement que Marie-Claire avait pris conscience de la noirceur du ciel et de la peur dans le regard des New-Yorkais qu'elle avait croisés. Une peur répétée à l'identique sur les visages qui s'avançaient maintenant vers elle. Soudain prise de panique, elle avait couru à perdre haleine jusqu'à la garderie. Elle avait trouvé ses deux moineaux jouant sagement dans les balançoires. C'était pour eux un jour blanc et plat, un jour comme les autres. À quelques larmes près. «Heather a pleuré, maman. Norma et Eunide aussi. Beaucoup. Et les autres éducatrices aussi. Tout le monde a tellement pleuré qu'on a manqué de mouchoirs.» Sans rien dire, Marie-Claire avait repris la route de la maison, un enfant sous chaque bras. Ils avaient soupé frugalement tous les trois, puis elle avait mis les jumeaux au lit. Marie-Claire avait ouvert le poste de télé pour la première fois. Elle n'avait pas entendu Samuel se glisser à sa gauche pendant que Sarah faisait son chemin à sa droite. Sous le choc, elle n'avait pas eu la force de les chasser, préférant les garder sous ses ailes jusqu'au petit matin.

Des tours jumelles, les jumeaux gardent essentiellement les images répétées jusqu'à l'écœurement par les chaînes en continu. Du site lui-même, ne leur reste que le souvenir d'une odeur de poussière, âcre et ferreuse, qui a longtemps balayé le grand carré clôturé devenu le terrain de jeux des grues et des marteaux piqueurs. Rien dans leur esprit ne subsiste de ce qui a fait la grandeur orgueilleuse des tours du WTC. Ils se souviennent par contre très bien de chaque détail de cet homme brun et mince plongeant dans le vide pour échapper aux flammes. Sa silhouette avait été imprimée à des milliers d'exemplaires sur la page 7 du *New York Times*. Leur mère avait punaisé la photo du Falling Man sur le frigo. Pour ne pas oublier. Elle avait dû la retirer peu de temps après en voyant croître la fascination malsaine des jumeaux.

En 2008, tous les trois s'étaient repris de passion pour le mystérieux tombeur quand des reporters avaient tenté de lever le voile sur son identité. L'une des pistes avait conduit la police jusqu'à la famille Briley, qui avait perdu un fils dans la tragédie. Il s'appelait Jonathan. Jonathan Eric Briley. C'était le frère d'Alex Briley, le G.I. du groupe Village People. À sa mémoire, une bourse d'études avait été créée par sa famille. À son intention, Marie-Claire avait fait suivre un chèque et un tout petit billet qu'elle avait mis des jours à

écrire avant de trouver les mots justes. Sarah et Samuel avaient tenu à le cosigner. En français.

Pour le reste, les jumeaux sont si bien gardés dans leur minuscule 2 et demi de Tribeca qu'ils ne voient presque jamais rien de ce qui fait de New York une vraie mégalopole. Évidemment, ils connaissent ses plus beaux parcs, ses musées, ses zoos, ses boutiques, ses plages. Ils savent où patiner, glisser, marcher, s'amuser. Ils sont allés des dizaines de fois faire la file pour danser sur les touches géantes du piano de sol du FAO Schwarz avec des amis de passage. Mais la Grosse Pomme vibrante et décoiffante, celle des adultes majeurs et vaccinés, reste pour eux aussi secrète qu'elle l'est à ceux qui n'y ont jamais mis les pieds. Cela, bien sûr, ils ne l'avoueront jamais, même sous la torture. D'autant qu'à force d'imaginer des formes à la métropole américaine, les SS ont fini par se prendre au jeu. Leur New York existe, il a un corps, une âme. Ils sont intarissables à son sujet.

Ce qui ne les empêche pas de se réjouir de chaque séjour à Manseau où ils sont libres d'aller où bon leur semble. C'est d'ailleurs au village qu'ils ont vécu leur premier vrai grand brasier, celui qui a ravagé la maison de pierres des Bégin et avalé la shop attenante, menaçant jusqu'aux grandes citernes de Pétro-Canada. Un incendie intense, voire vicieux, qui avait tenu les pompiers en alerte pendant plus de 27 heures. Samuel se vante de ne pas en avoir manqué une. Il assure avoir tenu le siège depuis sa chaise de parterre, le visage chauffé par l'haleine des flammes, le dos glacé par la bise hivernale. Soutenu par le seul bouillon de poulet de son grand-père, il prétend qu'il a pu noircir trois carnets de notes en se réchauffant les doigts sur des bouillottes. Samuel ne sait pas trop ce qu'il va faire de ces données ramassées dans l'urgence. Peut-être la trame de sa prochaine installation vidéo. Ou un album, quelque chose comme un grand roman-photo, violent et abrasif, avec pour trame de fond le feu ravageur, celui d'un banal incendie mêlé à la grande fournaise du WTC qu'il a manquée.

Sur bien des plans, Manseau s'avère une source d'inspiration plus riche que le New York édulcoré qu'ils connaissent. C'est au village que les jumeaux ont fumé leur

première cigarette, une Player's verte à demi entamée trouvée sous la galerie du dépanneur. Pas terrible, d'ailleurs. C'est ici qu'ils ont vu leur premier mort, cachés dans la salle d'exposition du salon funéraire grâce à la complicité des deux filles du thanatologue. L'homme à la blancheur lunaire, presque bleutée, était allongé sur la table du laboratoire dont la porte avait été laissée entrouverte par un technicien étourdi. Il avait de toutes petites chevilles, des bras décharnés et un ventre bien rond qui déformait la toile déposée à plat sur son corps nu. Ses cheveux bruns, lavés de frais, avaient été soigneusement tirés vers l'arrière. De fines gouttelettes d'eau perlaient encore à leur pointe, bientôt prêtes à se détacher pour venir grossir l'auréole d'eau encadrant sa tête posée sur une alèse immaculée. Dans une bassine de métal, sur le comptoir, quelqu'un avait posé ses lunettes, son partiel, sa montre, sa chaînette et une photo le montrant à cheval sur sa moto, le casque calé sous le bras, la tête en broussaille après une promenade au grand vent. «C'est pour la coiffeuse, ça l'aide à rester fidèle à la personnalité et au style des morts. C'est important qu'ils se ressemblent. Autrement, le doute pourrait s'insinuer dans l'esprit de leurs proches. Ça, c'est très mauvais pour le deuil», avait chuchoté Jeanne tandis que sa petite sœur Mathilde dessinait dans un coin, insensible à leur conversation.

L'aînée leur avait ensuite montré les fluides et les colles. Les jumeaux avaient été vivement impressionnés par la lame des scalpels, mais encore davantage par les minuscules aiguilles, bien plus fines qu'ils ne les avaient imaginées, implacables instruments de précision qui tour à tour trouent le corps ou le rapiècent. Les quatre enfants avaient longuement espéré le soupir que poussent parfois les morts quand une bulle d'air réussit à faire son chemin jusqu'à l'extérieur. En vain. Par dépit, Jeanne avait offert aux jumeaux de s'allonger sur la literie rebondie des cercueils. «Frissons garantis», avait-elle promis. Sarah avait tout de suite accepté. Pouvait-il y avoir coussins plus confortables que ceux qu'on réserve au dernier repos des morts?

— C'est long la fin des temps. Imagine l'éternité. Ça prend sûrement la crème des coussins pour éviter les plaies de cercueil!

— Tu te trompes, Sarah. C'est juste du tape-à-l'œil, lui avait répondu Jeanne.

— Mais c'est du satin, non? Du velours au moins?

— Oui, en général, mais la bourrure gâche tout. Je l'ai essayé une fois et j'ai détesté ça. C'est rempli de bosses.

— T'exagères!

— Même pas. Quand maman est de garde et que papa travaille tard, on dort parfois ici, mais jamais dans les cercueils. On se couche sur les civières. C'est mille fois plus confortable. En plus, avec les cercueils, on ne sait jamais si la porte ne va pas se refermer sur nos doigts. Quand papa était petit, il jouait à faire le mort avec ses frères et sœurs pendant que notre grand-père préparait les corps. C'est comme ça que matante Claire a perdu ses deux phalanges. Elle dit souvent que c'est ce qui a ruiné sa carrière de pianiste. Mais papa dit qu'elle exagère parce que, de toute façon, ma tante n'a pas d'oreille. Musicale, s'entend. Bon, tu montes oui ou non?

— Oui, oui. Je monte. C'est juste que le cercueil me paraît un peu haut, avait répondu Sarah, jaugeant la bière de bronze jouquée sur son catafalque blanc.

— On va te faire la courte échelle alors. Samuel, viens m'aider.

— Qu'est-ce que t'as, Sarah? Tu ne l'aimes pas celui-là? avait demandé Samuel du ton de celui à qui on ne la fait pas.

— Honnêtement, je suis un peu déçue. C'est peut-être le dernier chic dans le rayon funéraire, mais il me semble que c'est trop lourd. Les primevères, le cuivre, le marbre, le satin rose, les broderies. Ça plaît vraiment à du monde ça?

— Tu serais étonnée. Mon père appelle ce cercueil-là le «cercueil princesse». Ça fait des années qu'ils le fabriquent de la même manière. Papa en garde toujours un dans son inventaire parce qu'il dit que ça plaît beaucoup aux vieilles filles romantiques et

aux veuves de longue date. Ça tombe pile-poil dans sa clientèle! Allez, monte maintenant, tu pourras le constater par toi-même.

Sarah avait compris son erreur dès le premier toucher. Les draps, si invitants au regard, étaient rêches sous la main. «Le satin, ça froisse trop, avait expliqué Jeanne. Les fabricants préfèrent utiliser des mélanges synthétiques, ça paraît mieux et aucun client ne s'en plaint!» Nullement démontée, Sarah avait étiré les jambes avant de se laisser tomber sur le coussin pansu. L'atterrissage avait été brutal. «Je te l'avais dit, Sarah. C'est juste du toc, il n'y a même pas de matelas là-dedans», l'avait sermonné Jeanne. Sarah en avait été quitte pour une petite bosse et une cuisante déception. Au final, jouer les belles mortes tragiques s'était avéré plus mortifiant qu'autre chose.

Voilà que la mort offrait une deuxième chance aux jumeaux en se profilant jusque sous leurs fenêtres avec un rôle sur mesure pour eux, celui des premiers arrivés sur la scène d'un vrai drame. C'était enfin l'occasion de jouer les héros et de mettre leurs cours de RCR à l'épreuve.

«Grouille, Samuel! Le train a déraillé. Il y a peut-être des blessés. On n'a pas le temps de lambiner!», s'impatiente Sarah. Devant les yeux ébahis des jumeaux, trois wagons reposent, leur carcasse posée lourdement sur le bitume. Un peu plus à l'est, la locomotive gît dans un équilibre précaire après avoir été détournée de son axe. Le nez au ciel, l'arrière-train dans la vase, le mastodonte semble avoir trouvé un appui fragile sur la boîte d'un pick-up rouge dont il est impossible de voir l'habitacle depuis la route.

— T'as vu, Sarah? On dirait que la mâchoire d'acier a avalé la cabine. C'est trop fort. Penses-tu qu'on pourrait comparer ça à de la phagocytose? C'est pour mon rapport. Je veux que les termes soient rigoureusement exacts, s'inquiète Samuel.

— Une phagocytose... J'imagine que oui. Mais, franchement, je ne crois pas que ce soit vraiment le temps de faire de la sémantique, répond Sarah en sortant son appareil photo.

— Hé! T'as vu le collant sur le bumper? On dirait que c'est le pick-up de Nadia.

— Mais oui, t'as raison. Mon dieu, elle est peut-être blessée. Peut-être même morte. C'est tellement excitant! J'ai jamais assisté à quelque chose d'aussi dramatique.

Excitée comme une puce, Sarah empoigne son appareil photo et l'approche de la camionnette. Une fois, deux fois, trois fois. Le flash illumine la scène pendant que les sirènes de l'ambulance déchirent la nuit. Derrière elle, les ambulanciers arrivent en courant. «Reculez!», hurlent-ils aux jumeaux qui continuent de bombarder la scène en faisant la sourde oreille. «Merde, ça va péter! Reculez! Mais reculez!», intiment les ambulanciers. Au pas de course, Sarah et Samuel finissent par rejoindre le groupe de jeunes qui se sont réfugiés dans la cour à bois, de l'autre côté de la voie ferrée. Devant eux, les flammes ont commencé à lécher le métal. Les langues orangées progressent rapidement, attirées comme des aimants par le réservoir à essence. Sur l'écran de la vieille caméra numérique de Sarah, six nouvelles photos s'affichent. Sur les premières, la fumée enserre la cabine de ses voiles jusqu'à couvrir toute forme humaine, mais à partir de la quatrième, l'écran de fumée commence lentement à se déchirer, assez pour entrevoir l'intérieur de la camionnette.

Sans se concerter, les jumeaux décident de garder les documents pour eux. Pour l'heure, c'est le championnat de lutte prévu pour le surlendemain qui monopolise tous les esprits. Allait-il être annulé? Certains pensent déjà que oui. Dany en a la ferme conviction et bougonne déjà dans son coin. Jeanne partage son sentiment et affiche un air mortuaire. Gregory, lui, n'en est pas aussi sûr. S'il a tort, les jumeaux ne sont pas mieux que morts, eux qui ont mis un temps fou à convaincre la sublime Martha «Cuisses de fer» Tremblay de sortir de son antre de Neuville pour venir se mesurer à leur célébrité locale, Marilyn «l'étrangleuse des Becquets» Camirand, sacrée meilleur espoir féminin l'année précédente.

— Notre plan est à l'eau, grogne Dany, en guise de salutations.

— T'es fou! Marilyn ne laissera jamais passer une chance pareille. Je suis sûr que Nadia aurait été la première à insister pour qu'elle monte sur le ring le jour même. Un combat comme ça, ça ne se manque pas, riposte Greg.

— Voyons donc, c'est sûr qu'elle va annuler! Comment veux-tu qu'elle fasse autrement? Je te rappelle que c'est sa sœur qui vient de mourir sciée en deux par un train fou.

— Sciée en deux! C'est fort, quand même, tempère Jeanne. Brûlée peut-être, écrasée sûrement, mais sciée en deux, c'est scientifiquement parfaitement improbable. Et puis, un train fou, ça ne se dit pas, ça n'a pas sens.

— Pourquoi?

— Parce que c'est une chose, pas une personne. On peut parler d'un tireur fou ou même d'un chauffeur fou à la limite, mais pas d'une machine folle.

— Merci pour la leçon de vocabulaire, mais on s'en fout quand même un peu. L'important, c'est d'abord de savoir si Nadia est morte ou pas, remarque Dany. Elle est peut-être juste blessée. Si ça se trouve, ce n'était même pas elle qui était au volant. Faudrait quand même vérifier ça. Je vous trouve pas mal vite en affaires.

— Je suis tout à fait d'accord avec toi, acquiesce Jeanne. On s'est emportés. Maintenant, il faut reprendre nos esprits. Ce qu'il nous faut, c'est une enquête en bonne et due forme.

— Je veux bien, répond Sarah. Mais ça qui ne changera rien au fait que notre chien est mort. Il n'y aura pas de combat vendredi prochain. Oubliez ça.

Le dépit de Sarah, malgré les circonstances, leur paraît tout à fait légitime. Ils le ressentent tous. C'était leur premier coup fumant. Ils y avaient travaillé pendant des semaines. Au début, Marilyn avait jugé leur proposition insensée. Elle avait fini par se rallier aux arguments formulés par le quintette. Depuis, la lutteuse s'était même autorisée

à rêver de la ceinture interprovinciale. Elle se voyait déjà l'enfiler, triomphale comme son idole, Triple H, le King of Kings, premier champion du monde poids-lourd de la WWE. Tous les dimanches, pendant que sa mère et Nadia vont magasiner en ville, Marilyn et son père se retrouvent devant le petit écran pour regarder les combats. Marilyn connaît tous les trucs des pros et c'est déjà une grande artiste dans la région.

Mais Martha «Cuisses de fer», c'est autre chose, quand même. Une autre catégorie. Un roc imprenable. Jusqu'à ce que le quintette trouve le moyen de percer sa muraille en lisant *Oscar et la dame rose* à l'école, forçant Dany à admettre que les lectures obligatoires peuvent parfois avoir du bon. Le plan était de béton. À l'instar de la fameuse catcheuse Sarah Youp La Boum, Martha «Cuisses de fer», championne canadienne toutes catégories de lutte de garage féminine, doit ses plus fracassantes victoires à une technique pour le moins déloyale — mais pas illégale — qui consiste à épuiser son opposant par un savant jeu de pieds.

La manœuvre a eu sa part de légende en Martinique où le fameux laghia de celui qu'on appelait Kouli a été comparé à «une vibration charnelle, belle et meurtrière comme une annonce d'abeilles». Lorsqu'elle avait remporté son premier titre mondial, l'inconnue de Neuville avait publiquement avoué son admiration pour la chorégraphie mortelle du combattant martiniquais tombé sous les balles haineuses de la police. Trente balles. C'est dire combien il faisait peur! En entrevue au *Soleil*, Martha avait raconté s'être inspirée des plus habiles ondulations de chevilles du malheureux Kouli pour mettre au point celles qui aujourd'hui lui permettent de désarmer n'importe quelle combattante. Entre-temps, ses adversaires ont beau s'appliquer, pas moyen d'asséner la moindre frappe au mastodonte qui sue si fort qu'il leur file entre les doigts comme une anguille. Le manège s'étire généralement jusqu'à ce que Martha fasse les trois derniers petits pas qui l'ont rendue fameuse à son tour, prélude obligé à un croisillon d'enfer qui met KO quiconque a le malheur d'y goûter.

Jusqu'à ce que quelqu'un trouve le moyen de faire dérailler la belle machine à écraser. Tout avait été soigneusement prévu. Les sacs de craie, pleins à craquer, avaient

été solidement attachés aux frenelles qui surplombent le ring. Le réseau de cordes les reliant avait été minutieusement raccordé par Gregory, aidé du magicien Norbert qui avait eu pour tâche de parfaire l'illusion imaginée par le quintette. Tout était en place pour que Martha «Cuisses de fer» se retrouve au cœur d'une formidable poudrerie qui, d'anguille, la transformerait en poisson pané. La main désormais sûre, Marilyn n'aurait alors qu'à lui asséner sa redoutée prise du petit paquet. Et basta! À eux, les dollars des paris. À trente contre un, la bande pouvait compter sur un joli montant, assez pour passer le plus bel été de sa courte existence.

C'était trop beau pour être vrai. Le lendemain de l'accident, Sarah et Samuel se sont résignés à annuler la rencontre, une décision qui n'a pas eu l'heur de plaire à Martha «Cuisses de fer» qui leur a promis — ce sont ses mots — un «chien de sa chienne».

Manseau, le 26 août

Avec son encensoir des grands jours, le père Pilon sculpte de larges volutes autour du cercueil fermé à double tour, insensible aux regards de ceux qui estiment qu'il en fait trop, encore une fois. Les lèvres pincées par l'effort, la main infailible à défaut du cœur, le jeune prêtre joue des poignets comme d'autres roulent des mécaniques avant de terminer son geste dans un point d'orgue orgueilleux. Puérile, la bravade ne manque pas de piquer le vieux bedeau au vif. Il l'a dit, il le répète: ce curé maniéré est indigne de Celui qu'il représente. Le pire de tous ceux qui ont défilé dans la paroisse depuis sa fondation, il y a maintenant un siècle. Pire encore que le père Cayouette expulsé du diocèse après avoir détrossé la nièce du maire et ravi la petite caisse des Filles d'Isabelle. Ou était-ce l'inverse? Force est d'admettre que la mémoire du vieux bedeau lui joue des tours ces jours-ci. Cela ne l'empêche pas de reconnaître une âme mal née quand il en voit une. Le spectacle du père Pilon absorbé à dessiner des volutes extravagantes ne fait que lui confirmer son sentiment. «Sale fétichiste», siffle-t-il entre ses dents.

Drapé de sa superbe, le père Pilon n'entend pas l'exaspération de son bedeau. Rien ne saurait diminuer son contentement, surtout pas le jugement de ses paroissiens auxquels il n'accorde, en vérité, qu'une infime importance. Il est comme cela, le père Pilon. Autant les affaires terrestres l'ennuient, autant celles de Dieu le passionnent. Il rêve souvent de claquer la porte pour se faire moine. Il s'imagine priant le matin, chantant l'après-midi, méditant le soir. Il se voit fabriquer du chocolat ou du fromage, accomplissant chaque geste avec une minutie monomaniaque. Et puis il se rappelle ses années de pensionnaire au collège: les mesquineries de la vie communautaire, l'enfilade de toilettes malodorantes, les assiettes mornes, gluantes, la promiscuité insupportable. Ici, au moins, il est maître chez lui. Après Dieu, bien entendu. N'empêche qu'il a bien changé, le père Pilon. En posant ses valises à Manseau, il y a cinq ans, le jeune prêtre caressait encore des rêves à hauteur d'homme. Il se voyait porter les aspirations de ses paroissiens jusqu'au ciel, panser leurs plaies, apaiser leurs doutes. Il croyait même, à force de patience, arriver à entrevoir la Grâce passer dans les yeux de ses ouailles.

Il avait fini par se rendre à l'évidence. La Grâce, si elle existe, n'a que faire du cœur des hommes. La litanie assommante de leurs travers ordinaires — vengeance, orgueil, médisance, infamie, trahison — l'étouffe jusqu'à l'asphyxie. Reste la courbure d'un ostensor, l'or fin d'un crucifix ou l'opulence d'une symphonie de Mahler, refuges sur le dos desquels la Grâce arrive encore à prendre ses aises. Chaque fois qu'il le peut, le père Pilon déserte donc ses obligations terre-à-terre pour communier en polissant longuement bénitier, goupillon, ostensoirs et autres tabernacles au rythme mesuré de la musique classique. Il a trouvé son ersatz et — il en est le premier étonné — cela lui suffit. Pour peu que ses fidèles lui fichent la paix avec leurs doutes et leurs insignifiantes chicanes de clocher. Ce qu'ils font trop rarement à son goût, spécialement depuis que trois villages se partagent son ministère.

Regroupés sur les bancs arrière, les jumeaux et leur bande ont du mal à écouter le prêche tant l'atmosphère est chargée d'électricité. Encadrée par ses parents, Marilyn a les joues parfaitement sèches. Comme son père, elle regarde droit devant elle, le menton levé, les poings serrés. Elle espère seulement que personne n'osera venir leur glisser un mot. Surtout pas un mot gentil. Elle ne saurait pas quoi répondre. Sur sa nuque épaisse, elle ressent comme un aiguillon le regard des villageois qui pèse sur sa famille. Elle voudrait disparaître à son tour. Quitter leur mire. Prendre la place de sa sœur sur le satin froid et lisse. Ne plus être vue, ne plus parler, ne plus exister. Marilyn déteste déjà son rôle de survivante. Quoi qu'elle fasse, Nadia aura toujours l'avantage désormais. On lui a déjà fait le coup deux fois ce matin. D'abord sa grand-mère, avec sa rudesse habituelle. «Tu veux nous faire honte avec ça sur le dos? Tu n'aurais pas une robe ou une jupe au moins? Nadia en avait des dizaines, elle. Prends-en une dans sa garde-robe. Ta mère te laisse toujours faire ce que tu veux. Je l'ai souvent mise en garde. Regarde maintenant ce que ça nous donne, un vrai garçon manqué!», lui avait-elle lancé avant de tourner les talons. Son professeur de maternelle en avait rajouté, sans méchanceté sans doute, mais avec le même résultat. «Tu n'as rien préparé pour Nadia? Pas de texte personnel, pas de lecture sacrée. Voyons, Marilyn! Je suis persuadée qu'à ta place, Nadia aurait prévu quelque chose de très personnel. Elle avait une si belle plume et une si jolie voix. Il me

semble que tu aurais pu faire un petit effort. Toi aussi tu as une bonne voix, c'est seulement que tu ne sais pas la poser. Et puis, j'aurais pu t'aider pour écrire ton mot. Pourquoi tu n'es pas venu me voir? C'est vraiment trop dommage», lui avait-elle dit en secouant la tête.

À l'une comme à l'autre, Marilyn n'avait pas daigné répondre. Qu'est-ce qu'elles croyaient, à la fin? Qu'elle n'aimait pas Nadia? Évidemment, qu'elle l'aimait! Elle l'enviait aussi. Un peu. Ce qui ne l'avait jamais empêchée de l'aimer, à sa manière un peu singulière. De loin, sans artifice. Toute la nuit, Marilyn avait essayé d'écrire un mot d'adieu. La page blanche avait eu raison de sa détermination. Elle avait eu beau se creuser les méninges, aucun mot n'avait réussi à faire son chemin jusqu'au papier, pas même son prénom. Cinq petites lettres. Il fallait être cruche quand même! Marilyn aimait Nadia pourtant. Elle ignorait seulement comment dire une chose aussi personnelle, aussi nue. Dire son propre prénom lui était déjà si difficile. Comment faire comprendre une telle chose aux autres quand on habite un corps de colosse et qu'on a les traits boudeurs malgré soi? Marilyn ne le savait pas. Elle ne l'avait jamais su. Nadia, elle savait. Elle avait toujours eu le chic pour trouver le bon mot, le sourire qui fait fondre, l'attention qui fait mouche. Son charme opérait sur tout le monde, même sur sa petite sœur si particulière. Marilyn l'admirait beaucoup pour cela. Si Nadia avait été à sa place, elle aurait su quoi faire.

Oui, j'aurais mis mon corset de velours noir. Je l'aurais serré à fond pour me faire une taille de guêpe. J'aurais enfilé une jupe à volants affriolants, la noire aux reflets bleutés achetée dans une friperie de Montréal. J'aurais peigné mes cheveux — cent coups de brosse pour les faire briller comme le fait encore grand-maman avant que l'aube pointe — je me serais maquillée avec soin: bleu pétrole, noir charbon, pépites d'or. Une goutte de parfum, une seule, derrière l'oreille, lovée sous le lobe droit. J'aurais pensé à déposer quelque chose dans la tombe de ma petite sœur partie trop tôt. Un objet simplissime, un brimborion en apparence, mais tellement plein de sens qu'il aurait fait fondre le cœur de n'importe qui la connaissant ou pas. Mon tour venu, je me serais levée devant la foule. J'aurais récité des vers, les miens mêlés à ceux d'autres

poètes tourmentés. J'aurais sciemment omis de citer les Évangiles avant de regagner notre banc dans un tourbillon de dentelles noires. Peut-être que quelques-uns auraient eu le temps d'entrevoir ma petite culotte. Noire, elle aussi. La belle Lejaby offerte par Lui. Les hommes auraient soupiré, les femmes, verdi d'envie, le curé n'y aurait vu que du feu. En m'asseyant, j'aurais caressé l'épaule de papa et empoigné solidement la main de maman. Fort, très fort, pour élever une muraille entre nous et le monde.

Oui, Nadia aurait sans doute fait cela, exactement cela, et peut-être plus encore. Mais quoi? Marilyn a beau se creuser les méninges, elle n'arrive pas à se le figurer tant cette parade lui paraît étrangère, hors d'elle. Elle le sait trop bien, les gestes d'éclat sont au-dessus de ses moyens. Son intelligence à elle fonctionne autrement, à la pièce, sans aucune sensibilité pour en huiler les roulements. Cela donne des relations pour le moins carrées, pour ne pas dire tranchantes. Avec le temps, Marilyn avait appris à conceptualiser un peu mieux les gestes qui rythment le quotidien. Elle en comprend maintenant la logique, elle peut même en décortiquer la mécanique, mais elle ignore toujours comment rendre ces gestes-là concrets, incarnés. L'incarnation a toujours posé des problèmes à la lutteuse. Jouer, prétendre, symboliser, évoquer. Nadia adorait user de ces subterfuges pour prendre le monde à bras-le-corps. Pas Marilyn, pour qui ces artifices sont comme autant d'écrans dressés entre elle et les autres.

— Il me manque des pièces, avait-elle un jour confié à sa sœur après une énième rencontre houleuse avec son titulaire.

— Voyons donc! Tu es super intelligente. Je suis peut-être la première de classe sur papier, mais c'est toi la vraie bollée! Ils ne savent pas comment te prendre à la poly. Tu as une mémoire phénoménale. Tu es capable d'emmagasiner une foule de détails, tu peux démonter et remonter n'importe quel mécanisme les yeux fermés. Tu connais par cœur plus de théorèmes de maths que mon prof de cégep qui a fait son doc en mathématiques!

— Mais ça ne me sert à rien. Je ne sais pas quoi faire avec tout ce que je sais. Je ne peux même pas prouver que je les sais. Je m'embrouille quand j'essaie d'en parler. Même à l'écrit, je bloque. Je ne sais jamais par quel mot commencer.

— Il faut que tu arrêtes de te concentrer sur la mécanique. Il faut que tu voies l'ensemble.

— Je ne peux pas. Toi, tu es capable de synthétiser. Ça se fait automatiquement sans que tu fasses d'effort. C'est en toi. Moi, je vois toutes les pièces de l'engrenage, mais une à une. Ça me prend un temps fou pour y donner du sens. La plupart du temps, je finis par me perdre en chemin. C'est comme conduire une voiture. Toi, tu es au volant d'une automatique, moi je conduis une manuelle. Une vieille power-bras que personne n'arrive à comprendre et dont personne ne veut.

— Commence par développer quelques réflexes normaux de bonne entente. Souris quand on te parle, serre la main quand on te la tend. Même si ça ne veut rien dire pour toi, les gens tiennent à ces codes-là. Surtout, réponds quand on te parle. Et réponds ce qu'il faut, même si tu ne le penses pas.

— Qu'est-ce que ça veut dire, ce qu'il faut? Pour toi, c'est peut-être une évidence, mais pour moi c'est une énigme. Je déteste les devinettes. J'ai l'impression que mes journées ne sont qu'une longue suite de rébus qui me donne le tournis.

— Répondre ce qu'il faut, ça veut dire, ne te perds pas en chemin. Cesse de sauter sur un mot pour te projeter là où personne n'arrive à te suivre. Tiens-t'en à l'essentiel. Et acquiesce. Je suis persuadée que si tu avais accepté de parler à ton titulaire, si tu avais convenu de certains torts, l'issue aurait été différente. La prochaine fois, parle-lui, même si c'est pour ne rien lui dire au bout du compte. Il ne verra pas la différence.

Des réflexes normaux de bonne entente, songe la lutteuse. Le conseil vaut sûrement pour des funérailles, même vidées de leur sens. Marilyn cherche mentalement la marche à

suivre, un mode d'emploi, des balises. Il est trop tard pour la robe, le brimborion ou la lecture. Reste l'accolade. Mais comment l'initier? Nadia n'aurait pas hésité. Elle aurait pris ses parents dans ses bras pour les forcer à faire un devant l'adversité. Cela, Marilyn l'imagine assez bien: une chape de plomb sous le velouté d'une peau de pêche. Mieux, une prise du sommeil classique ou un chickenwing arm lock. Ouais, un chickenwing arm lock, mais légèrement modifié. Plus près peut-être du kimura, à bien y penser. Un jeu d'enfant pour la catcheuse. Mais Marilyn n'a jamais tenu ses parents dans ses bras auparavant, dans l'arène comme dans la vie. Commencer aujourd'hui lui paraîtrait incongru. À eux aussi, sans doute. Non, il vaut mieux y aller plus simplement, se raisonne Marilyn. Un geste à la fois, sans précipitation. En commençant par maman.

Timidement, la lutteuse avance une main vers Gisèle. *Piane-piane*. Elle aimerait que sa mère fasse comme elle, poussée par le même élan, pour une rare fois au diapason. «Je ne me tendrai pas. Je ne me défilerais pas», promet mentalement la catcheuse. Recroquevillée à l'autre bout du banc, Gisèle ne ressent rien du chagrin intérieur de Marilyn. Elle fixe le cercueil en se tenant à bonne distance de sa fille et de son mari qui la dominant chacun d'au moins une tête et demie. Le mouvement à sa gauche, si furtif soit-il, la fait sursauter d'effroi. D'un geste brusque, Gisèle ramène prestement ses mains sur ses genoux. Tout plutôt que cette grosse patte sèche sur la sienne. Gisèle ne veut pas qu'on la touche. Elle se sent si fragile qu'elle s'imagine que le moindre effleurement pourrait suffire à la réduire en miettes. Là, devant les filles d'Isabelle et les chevaliers de Colomb, devant le maire, le notaire et les notables, devant son mari et sa fille, ses deux colosses aux pieds d'argile. Gisèle est une statue de sel à la peau glaciale livrée à la pitié des gens, un monument de douleur qu'on ne saurait toucher ni même approcher sous peine d'être contaminé. Dans sa peau d'endeuillée, Gisèle se sent comme une pestiférée. Elle frotte ses mains l'une contre l'autre pour les réchauffer. En croix. On dirait les ailes d'un papillon qui se débat contre un vent contraire.

Monarqui. Nadia l'avait trouvé en bordure du petit neuf, échoué sur une pierre des champs, à quelques mètres de la rivière. À cette époque de l'année, la plupart des monarques avaient déjà pris la route du Sud. Nadia avait donné de l'eau sucrée et des

tranches de fruits au papillon égaré. Elle l'avait installé dans la cuisine d'été où il avait passé la fin de semaine à sommeiller sur le rebord de la fenêtre. Ses rares moments d'éveil, il les avait passés scotché à l'épaule de la fillette. On aurait dit qu'il s'était pris d'affection pour elle. Le lundi suivant, la petite l'avait posté à la fenêtre. À son retour de l'école, il était encore là, les antennes tournées vers la route, comme le chien qui sait que son maître finira par revenir. Il avait pris du mieux, mais il refusait toujours de voler. Ses ailes semblaient pourtant en parfait état. Nadia avait laissé plusieurs messages sur le répondeur de l'insectarium. Un employé avait fini par les rappeler au milieu de la semaine. Gentiment, il l'avait préparé au pire. Elle avait refusé de se laisser abattre et proposé de monter jusqu'à Montréal pour qu'il l'examine. L'employé n'avait pas dit non. Il avait simplement demandé un peu plus de temps. Le soir même, c'est un Monarque enhardi qui avait accueilli Nadia à son retour de l'école. Posté sur son épaule, il l'avait suivie jusque dans la cour, sous le grand peuplier complice de ses lectures. Il était resté là de longues minutes, comme s'il lisait au-dessus de son épaule, parfaitement immobile. Il avait fini par ouvrir ses ailes le plus naturellement du monde, sans se précipiter, presque voluptueusement, les avait secouées vivement comme un chien s'ébroue après la pluie, avant de prendre son envol. Sans grâce, aucune. Et, surtout, sans un seul regard en arrière. Nadia avait très mal pris son départ. Au moindre vent, elle avait pris l'habitude d'éclater en sanglots, ce qui avait fini par faire sortir son père de ses gonds, lui qui n'élevait presque jamais le ton contre ses petites reines.

— Baptême, Nadia! C'est pas normal de pleurer pour un insecte, avait-il explosé un matin. Surtout pas pour un papillon qu'on trouve en des milliers d'exemplaires sur la Terre. On a été compréhensifs avec ta ménagerie. Tes chats, ton rat, ton jaseur des cèdres, ton lièvre, même ta salamandre passe encore. Mais là, tu dépasses les bornes. Choisis tes combats! Si tu veux défendre les animaux, prends-en au moins qui sont en voie d'extinction. Adopte un ours polaire, dénonce la surpêche du thon, je sais pas moi! Tu perds tes énergies avec ton papillon. Et tu commences sérieusement à pomper les miennes!

— De toute façon, il est parti trop tard, ton Monarqui, avait ajouté Marilyn sans lever les yeux de son bol de céréales. Les colonnes d'air chaud sont de plus en plus rares. S'il veut atteindre le Sud à temps, il va devoir battre des ailes sans arrêt. On peut donc conclure qu'il devrait mourir d'épuisement avant même de passer la frontière mexicaine.

— Et quand bien même il y arriverait, ce sera pour être emporté par un ouragan ou mangé par un oiseau, avait poursuivi son père. La saison est mauvaise cette année, Nadia, alors cesse de faire l'enfant. C'est quand même juste un papillon comme il en meurt des milliers par année. La terre n'arrêtera pas de tourner pour ça.

— Mais papa, c'est pas un monarque comme les autres, c'est le mien! Et puis, les oiseaux ne mangent pas les monarques, ils sont toxiques. Tout le monde sait ça.

— Pas vrai, avait réagi Marilyn. Les orioles et les gros becs les mangent sans problème.

— Marilyn, ne te mêle pas de ça. Et toi Nadia, resaisis-toi. On en a marre à la fin des leçons moralisantes du Petit Prince. Il est temps que tu t'ouvres les yeux. Saint-Ex s'est trompé. Unique ne veut pas dire irremplaçable. Toi ou moi, on mourrait demain matin que la Terre n'arrêterait pas de tourner pour autant. Maintenant, cesse tes enfantillages et arrête de pleurer.

Nadia n'avait plus jamais reparlé de Monarqui ni d'aucun de ses protégés. L'insectarium n'avait jamais rappelé. Avaient-ils été trop durs? Elle-même avait été trop soulagée de voir sa grande abandonner ses lubies pour intervenir. Elle n'a jamais vraiment aimé les animaux. Les chiens, oui, passionnément. Elle en avait toujours eu au moins un auprès d'elle. Mais la vie sur la ferme l'avait convaincue que les autres bêtes n'étaient qu'emmerdements. Levée tôt tous les matins, à l'heure des poules, c'est elle qui remplissait les auges et les mangeoires pendant que son père et son frère faisaient le train. Elle détestait les chats de ferme qui la prenaient en embuscade et haïssait encore plus les vaches qui la prenaient par surprise d'un claquement de queue sur les fesses tandis

qu'elle inspectait le dalot. Quand ce n'était pas d'un grand coup de langue râpeux, épais et chaud, tiré tandis qu'elle replaçait les ballots de paille. Le pire, c'était encore les poules qu'on abattait et qui poursuivaient aveuglément leur course affolée, étêtées et sanguinolentes.

Gisèle n'a pas encore jeté un regard à son mari ni à sa fille aujourd'hui. C'est plus fort qu'elle. Leur carrure pétante de santé lui fait l'effet d'une gifle. Pourquoi Nadia? Pourquoi pas elle! Pourquoi pas eux! Elle s'en veut de penser de la sorte. Nadia était sa bouée de sauvetage, son extension vers le monde. Ses histoires, ses amis, ses prix, ses projets fous, c'était aussi un peu les siens. Elles en parlaient tout le temps. Un peu moins ces derniers mois à dire vrai. Elle-même avait été très prise par les turbulences du dernier chien Mira qu'elle avait accepté de redresser. Lourd contrat. Mais tellement mignon! Nadia préparait son entrée à l'université. Elle l'avait sentie un peu plus nerveuse qu'à l'habitude, mais qui ne l'était pas avant de faire le grand saut? Spécialement quand le tremplin mène à l'étranger. En dépit de cet éloignement, circonstanciel, elle en était convaincue, Nadia restait plus que sa fille, c'était son amie, sa confidente. Quiconque voyait Nadia ne pouvait s'empêcher de penser, mais quelle enfant formidable! Et cet enthousiasme rejaillissait naturellement sur elle, sa mère.

Avec Marilyn, tout était tellement plus difficile. Ce qu'elle partageait si naturellement avec Nadia devenait laborieux avec sa plus jeune. À l'école, Marilyn avait eu du mal à lier des amitiés. Aux rencontres semestrielles, ses professeurs paraissaient immanquablement déçus. Ils se plaignaient de sa passivité, de sa lenteur, de ses refus. Certains allaient même jusqu'à se désoler ouvertement de voir la cadette si différente de son aînée.

— Je suis certaine qu'elle peut faire mieux. Nadia était tellement vive au même âge !

— Elles sont très différentes, croyez-moi, répondait invariablement leur mère.

— Je mettrais ma main au feu qu'elle comprend. Il lui arrive de résoudre des problèmes complexes que personne dans la classe n'arrive à dénouer. Mais elle

refuse de collaborer. Et elle fait tellement de fautes! On dirait qu'elle s'en fiche. Je ne sais plus comment lui dire d'être plus soigneuse.

— Je ne sais pas quoi vous répondre. Marilyn est difficile à saisir. Les conversations sont impossibles avec elle. Elle parle très peu et quand elle répond, c'est souvent à côté de la plaque alors on perd patience. J'ai l'impression qu'elle n'est jamais dans le sujet, elle est toujours en périphérie, vous comprenez? Il y a quelque chose qui cloche, quelque chose qui bloque et je n'arrive pas à mettre le doigt dessus. Vous avez une idée, vous?

— Pas la moindre, non. Elle peut-être seulement brouillon...

En vérité, Gisèle n'avait jamais su déchiffrer Marilyn. Même alors qu'elle n'était qu'un nourrisson fragile, elle n'avait pas su percer sa cuirasse. Elle se revoit tenter d'expliquer ses inquiétudes au pédiatre sans jamais trouver les mots justes.

— Des inquiétudes à signaler? Des mouvements anormaux, un mauvais tonus, des douleurs inexplicables?

— Bien, je trouve qu'elle pleure souvent.

— Elle pleure longtemps?

— Non, mais souvent.

— Elle pleure plus fort que la normale, plus intensément?

— Non, elle pleure comme les autres enfants, mais plus souvent. Je croyais que ça diminuerait avec les semaines, mais ça persiste sans qu'on sache pourquoi. Ça commence à être usant.

— C'est normal à cet âge de pleurer.

— Je le sais. C'est ma deuxième. Mais on dirait qu'elle ne fait que ça. Il lui arrive de sourire, mais vraiment très peu. On n'est même pas sûrs que ce soit des sourires. C'est peut-être juste un gaz qui passe. Ou un rot. Et elle ne rit jamais. À huit mois! Elle fait de drôles de bruits quand Nadia lui fait des grimaces. C'est peut-être un rire. Mais ça ne dure pas. On dirait que c'est plus de la surprise que de la joie. Vous comprenez mon inquiétude?

— Vous savez, madame, chaque enfant est unique. Il ne sert à rien de les comparer. Et puis, il y a des bébés qui naissent bougons. On ne sait pas trop pourquoi, mais c'est très bien documenté. Certains le demeurent toute leur vie. Et ils ne s'en portent pas plus mal! Vous verrez, avec le temps, les pleurs vont s'espacer.

En vieillissant, les larmes de Marilyn avaient en effet fini par s'assécher. À sa connaissance, elle n'avait plus pleuré après la maternelle. Ou si peu. Les pleurs tant honnis avaient laissé place à cet air stoïque qui la rendait folle. Pas de grandes joies, pas de colères noires, pas de peurs bleues chez Marilyn. Seulement une cuirasse d'indifférence teintée, peut-être, d'un léger vague à l'âme. Et encore. À peine une ridule sur un lac trop calme de temps à autre. «Cet enfant a le cœur sec. Elle ne réagit à rien!» avait-elle explosé un soir alors que toute leur famille pleurait la mort du vieux labrador, décès que Marilyn avait accueilli avec un haussement d'épaules. La fillette était vite passée au salon et avait ouvert le poste de télé comme à son habitude. Les traits fermés. Ce soir-là, Triple H était dans une forme resplendissante. Il n'avait fait qu'une bouchée de son adversaire. Un combat mené rondement, sans fioritures. Net, précis. Du grand art. Elle en avait complètement oublié le sort du chien de la famille. Jusqu'à ce qu'elle pose la tête sur l'oreiller.

C'était donc ça, la mort, avait alors songé Marilyn. Un soupir et puis plus rien. Elle s'était imaginé quelque chose de plus spectaculaire. Une âme qui résiste, un corps qui se révolte. Une coupure plus franche, plus nette. De la douleur, du sang, peut-être. La facilité avec laquelle l'animal était passé de vie à trépas la dérangeait pourtant. Elle ne comprenait pas ce qui avait pu se produire. Ce soir-là, le sommeil lui était venu beaucoup

plus tard qu'à l'habitude, sans qu'elle ait réussi à donner un sens à ce départ sur la pointe des pattes.

À l'autre bout du bungalow, sa mère avait longuement sangloté dans les bras son mari. Il avait cru qu'elle pleurait la perte de son fidèle compagnon. C'était vrai. Mais en partie seulement. Au fond d'elle-même, Gisèle pleurait aussi sa fille, qui lui échappait malgré ses efforts. «On dirait qu'elle ne vient pas de la même planète que nous. Même toi, tu ne la comprends pas. Cette enfant ne fera jamais son chemin dans la vie. Elle est trop coincée en elle-même, trop hors de tout.» Il n'avait pas su quoi répondre à cela et avait préféré se taire, comme à son habitude. Il l'avait regretté. Trop souvent il avait refusé de prendre le parti de l'une ou de l'autre, déchiré à l'idée d'avoir à trancher entre ses deux amours. Gisèle n'avait jamais cessé de lui reprocher son mutisme. «Il n'y a pas moyen d'argumenter avec toi. Tu refuses de t'expliquer. Tu écarter toutes les excuses. Tu restes là à bouder sans rien dire. Ça ne nous avance à rien et ça finit toujours par me mettre en rogne!» Vingt ans de vie commune n'avaient rien changé à cette dynamique délétère.

Aujourd'hui, sur ce banc de bois dur, c'est ce même silence, au cœur de toutes leurs disputes, qui sépare le couple mieux que n'importe quelle frontière. Les années passant, Gisèle avait fini par mettre une croix sur sa relation idéalisée avec son mari comme avec sa cadette. Avec le premier, il lui suffisait d'éviter les confrontations. Avec Marilyn, c'était autrement plus compliqué. Leurs échanges ne répondaient à aucun schéma. À une constante près: elles étaient toujours en territoires inconnus, voire hostiles. Elle se contentait donc d'échanges sobres plus polis que sentis. Un rapport formel, encadré, réfléchi au sein duquel elle était moins la mère que la tutrice. Une bonne tutrice, quand même. Mais pas vraiment une mère. Il valait mieux l'admettre en un jour comme celui-ci. La mort de Nadia sonnait la fin de la mère idéale. Et avec elle, ma mort à moi, se désespère Gisèle tandis qu'une première larme roule sur sa joue.

Devant cette larme unique, grosse de toute une vie de déceptions, le groupe de jeunes préfère détourner le regard vers les autres bancs où il y a, de toute façon,

amplement à voir. Le jour est grave et l'église est pleine à craquer, du moins la section qui est encore en état de recevoir des croyants, les endurcis comme les autres. La foule est si compacte que les retardataires ont été refoulés jusque sous les bâches bleues qui colmatent les brèches de la portion nord. Ah, si au moins l'une d'elles pouvait céder, implore en silence le père Pilon. Pan! Sur la tête de la coiffeuse! Cela lui apprendrait à répandre son venin sur tout le village. Et puis, la quête serait plus facile. Personne n'oserait remettre en question la pertinence de débloquer des fonds pour procéder aux travaux.

De retour à son lutrin, le père Pilon ne peut s'empêcher de risquer un œil au plafond. Quel sacrilège tout de même que ce laisser-aller criminel! Les gens de la région n'ont aucun respect pour les lignes épurées de l'architecte Jean-Marie Roy. Aucune ferveur pour la finesse des bas-reliefs et la silhouette torturée du Christ taillée à même le tilleul par le sculpteur Raoul Hunter. Aucune reconnaissance pour l'audacieux chemin de croix de Marius Plamondon, qui a aussi réalisé les vitraux de l'Oratoire Saint-Joseph de Montréal. Pas la moindre émotion. Rien. À vrai dire, c'est tout le Québec qui se fout de son héritage religieux. Non content de saigner les communautés de ses ouailles, il mutile ses maisons en les livrant à la fureur des éléments, quand il ne les vend pas au plus offrant, s'indigne mentalement le père Pilon.

Se sachant à la merci des intempéries, Germaine hésite à ôter son chapeau malgré le prêche déjà bien avancé. Ce serait bien la première fois qu'elle écouterait le prêtre sans offrir son front au Seigneur en signe d'obéissance et humilité. Mal à l'aise, la postière regarde d'un œil inquiet le toit lézardé. D'en bas, la toile paraît gonflée comme une outre. Elle imagine déjà l'effet dévastateur sur sa mise en plis. «À tout prendre, vaut mieux le péché d'orgueil», se convainc-t-elle. La coiffeuse, elle, n'a pas hésité une seconde. Ses nouvelles boucles ne sauraient supporter pareil outrage. Et tant pis pour la susceptibilité du père Pilon. Assis dans les premiers bancs, le notaire répète silencieusement ses gammes pendant que son épouse fait de même avec ses comptes. Il lui suffit de tourner légèrement la tête pour en voir trois déjà à qui il serait grand temps de rappeler leurs dettes. Il y a d'abord Marc, ce même Marc qui lui a refusé un prêt l'automne dernier alors

qu'elle s'était mis en tête de compléter les rénovations de l'aile ouest de leur vaste résidence en bordure du moulin à scie.

— La caisse n'a plus les reins aussi solides. Vous le savez comme moi, il y a des maisons qui sont en vente depuis plus de cinq ans à Manseau. Certaines bien davantage. La plupart des projets communautaires sont sous perfusion. Cela fait trois fois que la coop doit revoir ses livres. Vous vous rendez compte? On ne peut plus se permettre de prendre des risques comme ceux-là. Surtout pas pour une maison cossue comme la vôtre que personne ne peut se payer dans la région. Si vous étiez en bordure du fleuve, je ne dis pas. Mais au village, la valeur des maisons est en chute libre. Il n'y a rien pour attirer la relève, rien pour attirer les retraités en mal de campagne. Et puis, votre mari est trop bon, il a des centaines de comptes en souffrance. Il faudrait qu'il se décide à réclamer son dû, ça nuit à son dossier, lui avait expliqué le caissier en affichant un air désolé qui l'avait piquée au vif.

— Il devrait peut-être commencer par vous, avait-elle trop vite répliqué.

— Notre entente est différente. Je vous laisse le soin de lui en glisser un mot, vous verrez, avait répondu le conseiller d'un ton égal.

À bien y penser, il valait peut-être mieux miser sur France et Maurice qui accueillait la semaine dernière deux pensionnaires de plus à leur nouveau HLM. Dire qu'il y a encore six mois, ces deux-là pensaient mettre la clé sous la porte. Et puis, coup sur coup, deux maisons de retraite qui flambent dans la région. Un problème électrique à Sainte-Sophie, une cigarette oubliée à Sainte-Cécile. Providentiel! C'était plus qu'il n'en fallait pour que la pension affiche complet. «Il paraît que les listes d'attente sont devenues tellement longues que c'est le chéquier qui fait maintenant la différence», lui avait raconté la coiffeuse. «Le beau-père de mon cousin, tsé celui qui a un enfant qui a le cancer, hé ben il a signé pour un an. Il avait tellement peur de perdre la place qu'il l'a payée d'avance. Cash. Et c'est rien ça. On raconte qu'ils font maintenant signer des engagements fermes qui vont jusqu'à cinq ans sans possibilité de remboursement même

si le petit vieux pète au frette avant. Ç'a-tu du bon sens!», avait ajouté l'esthéticienne. Oui, après la cérémonie, elle irait voir France et Maurice pour leur rappeler leur dette. À défaut de financer la construction d'un boudoir, un petit versement vite fait bien fait devrait suffire à payer l'aller-retour Montréal–Orlando à ses deux petits-fils. Et peut-être même une nouvelle broche avec ça...

Mais tout ce que Maurice encaisse en extra, sa France n'en voit jamais la couleur. Sa caisse non plus. Il dépose tout dans une banque de Lotbinière, à l'insu de France et de la caisse. Maurice lui-même n'en profite pas. Il place la totalité de cet argent dans un compte en fidéicommiss au nom d'un petit garçon qui a ses grands yeux noirs et sa fossette au menton. Un petit bonhomme qui passe des heures à l'imaginer «vite comme Spiderman» et à répéter à qui veut l'entendre que son père à lui est drôle comme une banane et fort comme un bœuf. Maurice n'a vu l'enfant que deux fois. La première fois, il sommeillait recroquevillé dans un ber que sa mère avait posé dans un coin du salon. Petite crevette fragile aux traits boudeurs, la joue à peine arrondie, le teint cireux, jauni, les menottes recroquevillées comme des serres. Un vilain petit aiglon geignant d'un ton étouffé, le visage saturé d'acné du nouveau-né. Sûrement pas son fils.

Il avait quand même promis d'envoyer une mèche de ses cheveux au département de génétique, l'esprit tranquille. Cet enfant ne pouvait pas être celui dont il avait si longtemps rêvé avant que le cancer vienne bouleverser la vie de France, et la sienne, par ricochet. Leur fils imaginaire était tellement plus beau, tellement plus fort. Il n'avait rien en commun avec cet oisillon maladif. Maurice avait ouvert l'enveloppe sans même réfléchir, prêt à la jeter au panier sitôt parcourue. La lettre avait suspendu le temps. Une pousse d'homme, la sienne. Il n'en revenait pas. Un accident d'un soir, triste et décevant, avait suffi pour faire de lui un vrai papa. Le jour même, Maurice avait envoyé un premier chèque à la mère et ouvert un compte au nom de l'enfant. En retour, il avait eu l'assurance que l'affaire ne serait pas dévoilée. Il n'avait plus entendu parler de son fils jusqu'à la veille de son quatrième anniversaire. Le garçonnet le réclamait auprès de lui pour sa fête. Maurice avait refusé, mais, à la dernière minute, il n'avait pas pu s'empêcher d'aller au McDo de Trois-Rivières pour l'observer de loin. Dans la salle de

jeux décorée pour l'occasion, le petit jouait bruyamment avec deux autres petits garçons. C'était lui le plus beau, le plus vif.

Ce jour-là, jamais l'enfant n'avait souri à son père. En fait, son regard n'avait même pas croisé le sien. Maurice aurait pu repartir comme il était venu. C'est ce qu'il avait fait d'ailleurs. Mais la transformation s'était opérée quand même. Ce fils était devenu le sien. Depuis, Maurice prend régulièrement de ses nouvelles, accumule les photos et les vidéos que sa mère prépare en espérant venir à bout de ses dernières résistances. Sa préférée montre le garçonnet qui fait la sieste. Une vidéo de près de deux heures d'une intimité bouleversante. Maurice résiste pourtant encore à l'envie de rencontrer son fils. Par égard pour France, son éternelle compagne, la femme de sa vie qui a déjà tellement perdu.

Maurice ressent comme une déchirure la douleur de France qui sanglote doucement devant le cercueil de Nadia. Ses larmes sont celles d'une mère, des larmes versées pour une jeune fille morte trop tôt, mais surtout pour une petite fille, la leur, fauchée avant même d'entrer à l'école. Il avait suffi d'un bout de caoutchouc passé inaperçu dans une fête d'enfants. À peine long de deux centimètres et demi. Un beau ballon bleu ciel qui avait éclaté dans un grand bruit sec et qui avait fait sursauter tout le monde. En riant, les enfants avaient ramassé les restes et les avaient jetés à la poubelle. Pas la petite, qui en avait glissé un bout dans sa bouche pour s'en faire une gomme. Elle l'avait mâchouillé pendant un certain temps puis l'avait oublié là. Sans même y penser, elle l'avait avalé en sautant à cloche-pied. Le soir venu, elle s'était plainte d'avoir du mal à «sentir». «Mon nez ne va pas bien.» Ils avaient présumé qu'elle s'était enrhumée et n'en avaient pas fait de cas. Ils l'avaient mouchée et mise au lit tôt. Quand France était retournée la voir, une petite heure après, il était déjà trop tard. L'enfant était bleue et respirait avec peine. Ils avaient fait le 911, les ambulanciers étaient arrivés très vite, mais le morceau avait déjà fait son chemin jusqu'au poumon. C'était un accident commun, avait écrit le coroner. Un coup du sort contre lequel personne n'est à l'abri, pas même ce fils pétant de santé dont Maurice ne sait que faire. Quelle pensée insupportable! Et si demain était déjà trop tard? C'est décidé, Maurice verra son fils demain. Il est prêt. Il a déjà trop tardé.

À l'avant, le père Pilon entame la prière finale. Celle des derniers adieux. Une petite fille, lasse d'attendre, a déjà un pied dans l'allée. Sa mère la retient par la manche, les yeux mauvais. «Dieu notre Père, fortifie notre foi et notre espérance tandis que nous conduisons vers son repos celle dont tu connais la vie sur cette terre.» Fantasque, la fillette pose le second pied dans l'allée. La mère relâche sa poigne en ravalant sa colère. Ce n'est pas le moment de risquer une confrontation ouverte. «Allez dans la paix du Christ», lâche enfin le père Pilon, ce qui a pour effet immédiat de faire bondir la blondinette. «Tu ne perds rien pour attendre», lui siffle sa mère, choquée. Dans l'église, pas un bruit ne se fait entendre à l'exception des pas menus de l'enfant qui court vers la porte au rythme du bon vieux carillon électronique Schulmerich. «Ré, mi, fa dièse, sol», tintent les cloches artificielles. Personne ne se lève. «Ré, mi, fa dièse, sol», répète le carillon. Personne ne froisse ses mouchoirs, personne ne tousse, personne ne soupire. «Ré, mi, fa dièse, sol», s'entêtent les cloches. Personne ne chuchote à l'oreille de son voisin. Les cellulaires sont atones. Même les pleureuses du village sont sans voix. Les jumeaux n'en reviennent pas. Comme le reste du village, ils sont suspendus aux lèvres des Portugaises, qui ne se desserrent pas. Le malaise est palpable dans la nef. Personne n'ose devancer la famille encore moins les Portugaises, décorum oblige. Mais pour la première fois depuis leur arrivée au village, il y a plus de cinq décennies, les six femmes transportent leur face d'enterrement de l'Église au cimetière sans qu'un gémissement ne franchisse leurs dents.

La mise en terre expédiée, les six femmes retournent illico dans le Petit Portugal, sans même passer par la salle paroissiale. Au centre du buffet, le Bolo podre et les petits flancs qui font les délices des endeuillés brillent par leur absence. Normalement, plus le macchabée est jeune, moins les Pleureuses ménagent leurs artifices. À 19 ans, Nadia aurait dû leur inspirer un grand spectacle avec sons, lumières et tout le bataclan. Nada! Même la mise en terre, pourtant lugubre sous la pluie fine et entêtée, ne leur aura pas fait desserrer les dents. Force est d'admettre que les Portugaises n'ont pas été à la hauteur de leur réputation. Jeanne, qui a toujours entretenu des doutes à leur égard, ne cache pas son contentement. Elles ont été tellement nulles, glisse-t-elle à Sarah et Samuel, qui n'ont

d'autre choix que de lui donner raison. Cette fille de thanatologue est un vrai phénomène. Sa volonté et sa confiance tranquille ne connaissent aucune limite. Tout comme son sang-froid, d'ailleurs. Dans toute son existence, Jeanne n'a jamais versé une larme, aime à raconter sa mère chirurgienne, de qui la fille a de quoi tenir. On dit pourtant que tout a été tenté pour l'ébranler: la menace psychologique, la douceur mielleuse, la froideur glaciale, la confrontation virile. Même les châtiments physiques l'ont laissée de glace. En fait, on raconte que Jeanne n'aurait même jamais battu un cil. Ce caractère imperturbable lui a valu d'être nommée médecin légiste de l'équipe d'enquête formée deux ans plus tôt pour retrouver la petite Annabelle, disparue un soir comme les autres dans le village voisin.

Le corps de la fillette avait été découvert en bordure de la 218, trois semaines plus tard, affreusement meurtri par une voiture. L'équipe d'enquête avait été mortellement déçue de voir l'épisode se dénouer si banalement alors qu'elle venait de connaître son premier succès le jour précédent. Jeanne avait réussi à retracer quelques brins du chandail de laine d'Annabelle sur un piquet de clôture du père Picard. Son cri triomphal avait prestement rameuté les troupes qui, bottes de pluie aux pieds, avait réduit à néant l'espoir de trouver ne serait-ce qu'une pauvre empreinte. Heureusement, le bout de laine était bien incrusté dans le bois sec. Coupée en quatre et minutieusement scrutée au microscope, la fibre n'avait révélé rien de majeur, sinon un alliage polyester-acrylique des plus communs. Pas de sang, pas de peau incrustée, pas de poussière suspecte. L'affaire avait failli tourner à la rixe alors que chacun accusait les autres de bâcler leur travail.

Après des heures à s'arracher les yeux, tous avaient dû convenir que la fibre ne cracherait pas le morceau. C'est alors seulement que Gregory avait eu l'idée de passer au peigne fin tous les poteaux du père Picard, et ce dès l'aube le lendemain matin. Couvre-feu oblige, les jeunes avaient parachevé leur stratégie depuis leur lit respectif, reliés par les fils invisibles d'Internet. Ils s'étaient donné rendez-vous à sept heures tapant le lendemain matin. Ni trop tôt, ni trop tard, pour ne pas éveiller les soupçons des parents. Il n'en avait pas fallu plus pour que la bande se fasse coiffer au poteau par un chasseur.

Sorti avant l'aube, l'homme avait trouvé la fillette alors que le soleil commençait timidement son périple dans le ciel. Elle gisait face contre terre dans le fossé. Son corps désarticulé avait été caché sous un tas de feuilles mortes par celui qui l'avait fauchée au sortir du rang aux fraises, à quelques mètres de chez elle. Le chauffard avait pris le cadavre, l'avait emmené trois kilomètres plus loin, dans l'une des courbes les moins bien éclairées du secteur. Il l'avait déposé délicatement en prenant soin de tirer la jolie robe de laine vers le bas et de serrer les bras potelés le long du tronc meurtri. Il l'avait ensuite recouvert d'une épaisse couverture végétale. Puis, il avait repris le volant pour rentrer chez lui, à quelques kilomètres de là. Un peu tremblant quand même. Il avait embrassé femme et enfants et pris prétexte d'une migraine pour s'allonger. «T'es sûr que ça va aller, Stéphane? Je peux faire un saut à la pharmacie si tu veux?» L'homme n'avait même pas pris la peine de répondre et s'était endormi sur le champ pour une courte nuit sans rêves.

Le lendemain, Stéphane s'était réveillé avant l'aube, un peu nauséeux, mais sans plus. Sur l'oreiller, les cheveux de sa femme lui avaient paru sensiblement plus sombres qu'à l'habitude. Sans bruit, il avait quitté le lit conjugal et refermé doucement la porte derrière lui. Pendant que ses enfants dormaient encore, il avait repris la voiture pour aller chercher du lait. Il avait froissé l'aile de son coupé sport sur le chemin du retour en croisant un train routier qui n'avait même pas daigné s'arrêter, avait-il raconté à sa femme en déposant les quatre litres de lait au frigo. «Tu as appelé les assurances?» «Non, ça ne vaut même pas la peine. Je vais demander à Jean-Louis de me faire ça entre deux jobs. En attendant, je vais fixer le miroir avec du duct tape.»

Depuis, Stéphane marche tous les jours jusqu'à la Caisse Pop. Non sans avoir embrassé femme et enfants avant. Il connaît le prix de la vie maintenant. Là-bas, il continue à encaisser des chèques, à émettre des obligations d'épargne, à refuser des prêts, sans état d'âme particulier. Comme avant, il fait le bonheur des jeunes retraitées à qui il réserve ses sourires les plus obséquieux. Des sourires punaisés plus souvent qu'à leur tour sous la mention «employé du mois». Vraiment, la vie de Stéphane n'a pas changé d'un iota. Enfin, si. Un peu. Le samedi après-midi, il ne bichonne plus sa fringante petite

voiture sport pendant des heures. On le voit plutôt expédier vite la toilette d'une grosse familiale. Qui s'en étonnerait avec un quatrième bébé en route? Personne, pas même sa femme. Ce qui n'empêche pas le couple de rêver à la petite Annabelle, la nuit venue. Lui est hanté par deux grandes billes noires perchées sur un cou tordu dans un angle improbable. «Ma robe, ma belle robe!», lui répète le petit épouvantail sur un ton de reproche. Son épouse, elle, est poursuivie par une tête rousse qui l'empêche de faire son chemin jusqu'au berceau du petit dernier. «Coucou», fait-elle d'une voix métallique. «Coucou!», fait-elle encore jusqu'à ce que la femme se réveille en nage. En vérité, l'un comme l'autre endurent de plus en plus mal cette présence oppressante. Mais pas question de la mettre en mots. Ce qui n'est pas dit n'existe pas.

Stéphane et son épouse ne sont pas les seuls à avoir tiré un trait sur cette histoire. L'équipe d'enquête avait rapidement mis un point final à son investigation sitôt le corps retrouvé. Non sans secrètement espérer un nouveau malheur. Sanglant, si possible. La mort de Nadia, survenue à grand renfort d'hémoglobine, avait du potentiel. Peut-être plus encore que la mort de la coiffeuse du Salon Lee, violée et battue à mort par un amant de passage dans les années 90. Après tout, ce n'était là qu'un échantillon de la vie comme elle se déclinait jadis à des milliers d'exemplaires dans les pages du défunt *Allô Police*. La fin tragique de Nadia était un casse-tête autrement plus intrigant. Avait-elle été brûlée, sciée, asphyxiée? Avait-on plutôt affaire à un suicide, une bravade, un piège? Le mystère à lui seul valait son pesant d'or. La bande avait donc rapidement troqué les larmes pour le scalpel et les carnets de notes. «Après tout, nous sommes des professionnels», avait rappelé Jeanne sur un ton sans réplique. Ce sur quoi personne n'avait osé la contredire de peur d'être retranché illico de l'équipe.

Manseau, le 26 août

Réfugiée sur l'estrade de la salle communautaire, la bande des cinq papote en attendant la fin de l'ondée qui lui permettra de s'éclipser en douce. Par la fenêtre de la cuisine, un timide rayon de soleil jaillit enfin, le premier en quatre jours de grisaille pluvieuse. Des sandwichs en triangle plein les poches, les cinq enquêteurs filent sans demander leur reste. Direction: la rivière du Chêne où ils pourront arroser leurs crudités d'une bouteille de mousseux chapardée par Gregory. Greg, c'est leur espion. Il a la main leste et l'œil plus rapide encore. Il s'est fait copain-copain avec Norbert, le magicien du Parc farfelu. C'est lui qui lui a appris à faire rouler des pièces de son index à son auriculaire en un temps record et un tas d'autres trucs qui demandent une dextérité hors du commun. C'est drôle parce que Greg a longtemps été le gaffeur du groupe avec ses longs membres qui n'en finissent pas. Il a toujours l'air d'une asperge, mais ses gestes sont devenus si fluides que plus personne ne les remarque. Et plus personne ne rit quand il se vante d'être le prochain Houdini. Tous espèrent seulement qu'il n'oubliera pas ses complices d'hier lorsqu'il triomphera.

— Non, mais qu'est-ce qui se passe avec les Portugaises? Pas une larme! Pas un gémissement! s'étonne Samuel. Franchement, Nadia aurait mérité mieux que ça. Je m'attendais à un torrent de larmes. On a eu droit à un désert. C'est surréaliste.

— Il faut croire qu'elles ont choisi leur camp, tranche Jeanne.

— Leur camp, quel camp?

— Aucune idée, mais ça nous fait une bonne piste pour notre enquête, répond Jeanne. Ça prend quelque chose de gros pour clouer le bec des Portugaises. De très gros, même. Je ne serais pas surprise que le clan au complet soit impliqué dans l'affaire. Ce silence-là est trop louche. Je pense qu'il faut regarder du côté de la petite mafia et devenir l'ombre de toutes les Cadillac blanches.

— Pas sûr, glisse Dany. C'est pas leur truc de se frotter au menu fretin du coin. Je vois mal pourquoi ils auraient eu des démêlés avec une fille sans histoire sur le point de quitter le village pour aller s'émanciper à l'université. Moi, je zyeuterais plutôt du côté du Parc farfelu, c'est toujours de là que ça part quand ça craint.

— Tu fais référence à quoi, là? Au sexe, au crime, à la corruption? Si tu veux attaquer quelqu'un, au moins, fais-le franchement! s'indigne Greg, qui ne tolère aucune attaque contre sa deuxième famille.

— Tout que je veux dire, c'est que la police est passée au village ce matin et qu'elle a assigné tous les forains à résidence, tempère Dany. Leurs roulottes ont été passées au peigne fin et des scellés ont été posés sur celle de la femme à barbe. C'est pas plus malin que ça. Y pas de quoi t'emporter, Greg. Je ne fais que rapporter les faits.

— La femme à barbe a un nom, elle s'appelle mademoiselle Oksana!

— Oui, bon, mademoiselle Oksana, si tu préfères, convient Dany. Moi, je dis qu'il n'y a pas de hasard et que c'est là que notre enquête doit débiter, au cœur du Petit Montréal.

— Pas d'accord, rétorque Jeanne, butée. C'est dans le Petit Portugal qu'il faut aller. Tes policiers sont dans le champ. Ils sont incapables de voir des Roms sans dégainer leur matraque ou leur Taser. Tout ça, c'est de la poudre aux yeux pour faire taire ceux qui prétendent qu'ils ne font rien contre le trafic de drogue et l'exploitation des danseuses exotiques venues de Russie et d'Europe de l'Est.

— Voyons donc, les Roms sont pires que des pies, s'emporte Dany. Ils s'envolent avec tout ce qui leur tombe sur la main. Ils foutent le bordel à l'hôtel, attirent du monde encore plus étrange qu'eux au village. La liste des choses qu'on aurait à leur reprocher est tellement longue qu'il faudrait abattre une forêt entière pour la mettre sur papier.

— Holà! Il est encore trop tôt pour faire le procès de qui que ce soit, rappelle Sarah. De toute façon, c'est même pas des Roms. C'est juste des artistes, avec un grain dans la tête et un sens très élastique de la propriété, mais ça n'en fait pas des voleurs pour autant. Souvenez-vous de la petite Annabelle. À force de s'engueuler, on a fini par se faire coiffer au poteau. Littéralement. Je propose donc une solution à la Salomon: une équipe dans le Petit Portugal, une autre au Parc farfelu. Point final. Jeanne, tu iras avec Samuel enquêter chez les Portugais. Dany, Greg et moi, on s'occupera du Petit Montréal. Fin de la discussion.

D'ordinaire, les ordres lénifiants de Sarah ne font que mettre de l'huile sur le feu. Les joutes verbales sont un sport national au village. Cette fois, l'intérêt collectif l'emporte sur le plaisir de monter sur ses grands chevaux et chacun s'incline plus ou moins humblement selon les humeurs. En surface, du moins. Dany, lui, ne peut s'empêcher de jubiler intérieurement. Jeanne est tellement aveuglée par sa méfiance atavique à l'égard des Portugais qu'elle en perd tout jugement. Son flair légendaire muselé par sa courte vue, nul doute que c'est vers lui que se tourneront les premiers indices. Les plus importants, il va sans dire, ceux qui comptent, ceux qui le mèneront droit au dénouement de cette histoire. Pour peu que Dany ouvre l'œil. Et le bon. Dans un monde idéal, il aimerait pouvoir compter sur les entrées de Gregory au Parc farfelu et ainsi amorcer son examen avec tous les atouts en mains. Mais Greg n'a pas le pardon facile. Il serre les poings à chaque fois que Jeanne prononce le mot Rom sur un ton réprobateur. Imaginez ce qu'il en est quand quelqu'un, fût-il son meilleur ami, ose aborder de front le problème de boisson des uns et la propension des autres à subtiliser tout ce qui leur tombe sous la main.

À voir le regard noir de Gregory, Dany comprend qu'il lui faudra trimer fort pour regagner sa confiance. Gregory cultive l'indépendance depuis trop longtemps pour se formaliser de perdre un ami, si cher soit-il. «La vie est une épreuve que l'on traverse seul», se répète-t-il chaque soir avant de s'endormir. Ceux qui ont cru le contraire, comme son père, le grand Mário, ont payé cher cette erreur. À son retour de prison, deux jours avant la fin de sa peine, l'homme avait trouvé son meilleur ami et sa femme

flambant nus dans le lit conjugal. Elle en levrette, lui debout sur le lit, les mains solidement appuyées sur ses hanches à elle. Les deux en nage et haletants. Le père de Greg avait ramassé les vêtements de son meilleur ami, les lui avait tendus en silence et était reparti prendre une bière à l'hôtel. Une seule bière pour se garder les idées claires. À son retour, il s'était allongé aux côtés de sa femme sans mot dire. Il était encore trop sonné et incertain de l'attitude à prendre en pareille occasion. Dans sa tête, un mot tournait en boucle. Deux petites syllabes qui claquaient et résonnaient comme un coup de feu. Cocu. Il n'en revenait pas! Lui, cocu! Lui, le dom Juan de la Poly, celui qui faisait tomber toutes les filles, même celles qui s'auréolaient d'une sainteté toute virginale. Surtout celles-là. Ah, la belle Martine, petit rat de bibliothèque, toute sage avec ses cols carrés boutonnés jusqu'en haut. Il lui avait fallu deux ans pour arriver à la faire succomber. Il revoit le premier bouton s'ouvrir sur l'une des plus belles poitrines jamais vues jusqu'alors, délicatement bombée et toute frémissante, à la naissance de laquelle perlait une menue goutte de sueur. De l'eau bénite, comme disait sa mère. Il n'en avait pas fallu plus pour en faire un converti.

Sa femme connaissait son passé et en tirait même une certaine fierté. Elle était l'élue, celle pour qui il avait laissé tomber tous ses trophées. Jamais il n'aurait imaginé qu'un séjour de huit mois en prison suffirait à retourner le balancier. Surtout pas avec un amateur bedonnant comme Michel, un vulgaire coq de basse-cour sans foi ni loi reconnu pour ne pas avoir la mémoire des noms ni des visages. À bien y penser, c'est peut-être ce qui avait plu à sa femme. L'anonymat d'une bonne baise en attendant le retour du roi. Et s'il avait tort? Et si elle en avait marre de lui? Il redoutait sa réponse alors il demeurait silencieux. Sa femme avait patiemment attendu qu'il parle. Mais après des heures à contempler les fissures du plafond, l'homme s'était bêtement endormi. Doucement, la femme avait pris sa main pour la déposer sur la sienne en signe d'apaisement. Puis, elle avait fermé les yeux à son tour, le cœur encore oppressé par la peur des représailles.

Au petit matin, les deux périssaient sous les balles acrimonieuses de Lucie Tousignant, excédée de s'être fait poser un énième lapin par le connard qui lui servait de chum. Ils n'avaient eu aucune chance. Lucie avait ouvert la porte et déchargé son pistolet

sans même jeter un regard au couple endormi. Depuis, les parents de Gregory mangent des pissenlits par la racine pendant que le meilleur ami de son père court la galipote aux quatre coins du Québec. Lucie, elle, pleure encore son erreur. Pas un jour ne passe sans qu'elle ne revoie la mère de Gregory lui tendre les bras. Dans ses yeux, elle voit le choc, mais aussi l'urgence. «Le p'tit», lit-elle sur les lèvres de la mère. «Le p'tit, mon dieu, le p'tit!», répète Lucie avant de se ruer vers la chambre.

Gregory est là, assis sur son lit, trop apeuré pour pleurer. Lucie le prend doucement, le caresse, chante pour lui. La chaleur du petit homme est un baume. Elle passerait sa vie à le bercer ainsi. L'enfant, lui, refuse de fermer les yeux. Le bruit des balles résonne encore dans sa tête. L'une après l'autre, elles vrillent son crâne d'enfant, percent sa chair raidie par la peur et transpercent son petit cœur affolé. Il finit pourtant par s'endormir, épuisé, au bout de plusieurs heures d'angoisse. Lucie s'allonge à ses côtés et plonge aussitôt dans un sommeil de plomb. Les deux sont tirés du lit par la sonnette qui retentit une fois, deux fois. Silence. Lucie prend Gregory, l'habille, le fait déjeuner, le câline. Si bien entouré, l'enfant ne pense même pas à réclamer ses parents. L'après-midi s'écoule dans la douceur. Puis, la sonnette encore. Plus insistante cette fois. Et puis, plus rien. La nuit les surprend tous les deux. Lucie baigne l'enfant, lui raconte une histoire et se couche à ses côtés. «Elle est où maman?» «Elle est en voyage. Elle pense à toi», le rassure Lucie avant de s'endormir pour une seconde nuit sans rêves.

Tôt le lendemain, le téléphone s'emballe. Lucie habille le garçonnet et lui prépare un petit baluchon. C'est décidé. Elle l'emmène. Ce sera son fils. Elle a toujours porté en elle un fils. Elle ne le savait pas, mais là, à cet instant, elle en a la conviction. À la porte, deux agents de police tempêtent. «Il y a quelqu'un? Ouvrez!» Lucie fait celle qui n'entend pas et chuchote au petit d'en faire autant. Une minute passe. Puis deux, puis trois. Les agents redescendent, se concertent et reviennent armés d'une hache émoussée. Surpris par la violence du premier coup de lame, Gregory éclate en sanglots. Lucie le serre très fort contre elle. «Chut, chut, chut, mon garçon, je suis là. Chut, chut, chut!» Quand les policiers font irruption dans le quatre et demi surchauffé de la rue Ontario, à Montréal, l'odeur du sang coagulé leur monte tout de suite au nez. Dans la chambre principale, les

mouches ont déjà commencé leur travail de sape. Le plus jeune policier réprime tant bien que mal un haut-le-cœur. Le plus vieux invite Lucie à le suivre avec son fils. Elle ne le reprend pas, dans le fol espoir qu'on lui laissera l'enfant. Ce n'est que bien plus tard, une fois les corps identifiés, qu'on les sépare enfin. Un travailleur social arrache le petit des bras de Lucie. Gregory s'agrippe à elle comme à une bouée. Lucie hurle.

Dans sa cellule, la meurtrière a punaisé une photo du garçonnet. Elle a aussi caché un de ses bas dans ses tiroirs. Tous les premiers du mois, elle demande à son travailleur social de contacter celui du petit pour avoir des nouvelles. Les premières années, cette relation à sens unique la rendait complètement folle. Pas un jour ne passait sans qu'elle ne réclame l'accès à celui qu'elle appelle encore son fils. «C'est mon enfant, vous n'avez pas le droit de m'empêcher de le voir!» Mais la réalité avait finalement repris ses droits et Lucie avait accepté le fait que Gregory n'était pas son fils. Ce qui ne l'empêchait pas de multiplier les demandes de réconciliation. Alice, la grand-mère de Gregory, les refusait net chaque fois. La garde du garçon était déjà un poids pour cette septuagénaire diabétique qui a élevé trois enfants. Gérer Lucie et ses Érinyes était au-dessus de ses forces. Le père Cayouette avait bien tenté de la convaincre du contraire. «Le pardon est le seul chemin vers la vraie liberté», lui avait-il répété au moins cent fois. «Vous êtes forte, vous pouvez l'emprunter sans crainte.» À son arrivée, le père Pilon avait repris le flambeau, poursuivant la vieille dame de ses assauts liturgiques. Mais elle avait la tête dure et maintenait le cap. «Le pardon, c'est pour les autres. Nous, on n'a rien à se reprocher.»

D'autant qu'Alice connaît son Gregory. La mort de ses parents l'obsède. Enfant, pas un jour ne passait sans qu'il ne réclame une nouvelle information les concernant. Il passait ensuite des heures à compulsurer chaque nouveau détail dans son petit carnet cadenassé. À coup sûr, revoir celle qui les a tués de si froide manière ne ferait qu'alimenter cette obsession malsaine qu'elle a eu tant de mal à brider.

Ce qu'ignore Alice, c'est que Gregory ne rêve pourtant qu'à crever l'abcès. L'enfant a déjà écrit des centaines de lettres à Lucie. Certaines ont été brûlées, d'autres cachées.

Pendant quelques années, il a mis sa correspondance entre parenthèses pour ne pas déplaire à sa grand-mère. Mais l'envie d'écrire était toujours là, impérieuse. Si bien qu'aujourd'hui, l'épistolier ne boude plus sa plume. Il la laisse plutôt courir là où elle veut et il se fout complètement des conséquences. Il prépare dans le plus grand secret un polar sanglant dans lequel ses parents revivront. Une fiction dans laquelle le petit enfant de quatre ans ne sera plus tétanisé par la peur au point d'aller chercher du réconfort jusque dans les bras de leur meurtrière. Le meurtre de ses parents fera du garçonnet sans défense un vrai Yakuza sans peur ni reproche. Une main vengeresse qui non seulement dénoncera la mécréante, mais l'annihilera dans d'horribles douleurs grâce à ses puissants dons de télékinésie. La nuit, Gregory invente des supplices qu'il retranscrit le plus fidèlement possible. Il choisit des mots durs qu'il fait valser dans un style hargneux et vociférant. Le sang coule à flots, les larmes jaillissent. Et la pitié ne vient jamais. Pas plus que le pardon, d'ailleurs.

Manseau, le 27 août

C'est le calme plat au Toit rouge. Juchée sur un banc brinquebalant, Ramona peste en essayant d'accrocher la clé des toilettes sur le clou rouillé hors de sa portée. «Câlisse de tabarnak!» s'emporte la naine, qui jette rageusement la clé dans l'eau brouillée de la cuvette la plus proche. «Tu iras la chercher toi-même!» hurle-t-elle à un Norbert imperturbable.

Le magicien a l'habitude des sautes d'humeur de la naine. Il s'en amuse même encore à l'occasion. À l'autre bout de la pièce, Oksana lève mollement un sourcil. Les hauts cris de Ramona n'ont pas de prise sur la sculpturale Ukrainienne qui poursuit sa lecture en caressant sa barbe d'un air absent. Réfugié derrière le bar, Norbert fait valser les verres qui virevoltent en silence. Frotter, examiner, frotter encore, polir, ranger. Le magicien adore ces rares moments de quiétude qui lui permettent de décortiquer les tours de passe-passe qui l'obsèdent tandis que ses mains s'occupent à accomplir des tâches répétitives. Triviales, affirme Ramona avec l'air de celle qui n'y touche pas. Triviales, peut-être, convient Norbert, mais combien précieuses et apaisantes. Rares sont les instants où les forains ne sont pas en représentation au Parc farfelu. Il n'y a plus que les lundis qui restent intouchés, et encore. En tournée, Norbert pouvait laisser son esprit vagabonder et même cesser pendant des heures, voire des jours durant, d'être celui qu'on attend de lui. Pas ici. Pas depuis que sa roulotte dort sur le mauvais bitume de l'hôtel, offerte de jour comme de nuit aux regards impudiques des voyageurs qui ne se gênent même plus pour jeter un œil à travers les volets mal fermés. Pas depuis qu'il dort si près, trop près de la belle Oksana. Et surtout pas depuis qu'il héberge son frère Nestor, ses furets, ses puces et ses araignées au plafond.

Au début, Norbert ne se costumait que pour ses trois représentations hebdomadaires. Mais quand le propriétaire du parc avait eu l'idée d'offrir aux voyageurs un service à la pompe à prix compétitif, divertissement en prime, Manseau était devenu le point de chute officiel des voyageurs entre Québec et Montréal. Sans même s'en rendre compte, Norbert

avait graduellement glissé de l'autre côté du miroir. Il avait commencé par offrir quelques tours le midi, puis d'autres l'après-midi. Rien de bien compliqué. Juste quelques facéties pour faire rire les petits et une poignée de ruses pour rosir les joues des jeunes filles. Content des résultats, le propriétaire avait enrôlé son frère Nestor. Sous son costume de doux fabulateur, le fou du village s'était transformé en dompteur de furets et génial dresseur de puces, semblant trouver dans la vie de forain sédentaire l'équilibre qui lui avait jusqu'alors fait défaut. Peu après, la bouillante Ramona était débarquée avec armes et bagages, flanquée de ses amants, deux enfants du coin, les jumeaux Lagos, contorsionnistes géniaux nés de la cuisse gauche du clan portugais.

L'hôtel avait pris des allures de cirque tandis que le stationnement adoptait les contours d'un parc forain, barbes à papa et pommes de sucre en moins. Le soir, le bar s'auroilait du clinquant des mauvais cabarets parisiens. Ça marchait follement. Jamais Manseau n'avait été aussi fréquenté, aimé et désiré que depuis qu'il s'était reconstruit à même les cendres du Parc Belmont. Les artefacts récupérés en catastrophe avaient redessiné les contours du village: des ossements de la Maison hantée — ceux d'une vache retrouvée morte dans un rang de Sainte-Dorothée — aux maisonnettes du Village enchanté de Paul «Bingo» L'Abbé. L'entrepreneur avait racheté tout ce qui lui était tombé sous la main, jusqu'au costume de Belmondo, la dernière mascotte floconneuse du parc, témoin rose bonbon de son déclin inévitable. Malgré ses efforts, et à son grand dam, il était reparti sans la Grosse Femme, figure emblématique du Parc Belmont que son propriétaire n'avait jamais voulu céder malgré l'urgence d'une vente précipitée rendue nécessaire par l'impatience à la croissance exponentielle de ses créanciers.

Quand la belle Oksana avait posé sa valise à Manseau, son permis de travail temporaire dûment estampillé par le gouvernement canadien, les traits de l'homme s'étaient déjà estompés. Ne restait plus que le magicien, prisonnier de son numéro éternel. Norbert n'est pas malheureux pour autant. Juste un peu à côté de ses pompes, incapable de s'accrocher à la réalité du quotidien, encore moins au mirage de la vie à deux. Cela n'avait pas empêché son cœur de sursauter en voyant la belle Ukrainienne. Ô, une petite convulsion seulement. De toute façon, il le savait trop bien, l'Ukrainienne n'est

pas ici pour trouver l'amour. Son visa temporaire le stipule en toutes lettres: Oksana Hryhiana est là pour soulager la pénurie qui mine l'industrie de la danse exotique au Canada. Rien de plus, rien de moins. Officiellement, du moins. Bien sûr, elle avait trouvé un peu étrange qu'on lui demande de porter la barbe pour pimenter ses prestations. Jamais ses clients n'avaient exigé pareille extravagance auparavant. Mais elle s'y était pliée de bonne grâce.

Avec le temps, Oksana avait même appris à aimer ce personnage à la sexualité ambiguë qui lui permet de maintenir une certaine distance avec ses admirateurs de passage. Leur trouble les rend timides, désorientés, presque civilisés. S'ils la dévorent des yeux sur la scène, ils l'effleurent à peine quand elle les frôle en papillonnant d'une table à l'autre. Même dans l'isoloir, leurs gestes restent mesurés, presque révérencieux. Ils la vouvoient, rougissent, se taisent. Et aucun n'ose s'aventurer au-delà des paillettes et des dentelles affriolantes. Rien dans son contrat n'interdit pourtant les extra dont personne n'a encore osé profiter. En général, cette réserve l'arrange, sauf les soirs où l'appel de la chair se fait pressant. Ces soirs-là, son désir est si grand qu'elle brûle de tout foutre en l'air. Elle s'imagine se présenter telle qu'en elle-même sur la scène, complètement nue, les joues douces comme la soie. Elle se voit s'allonger lascivement sur le récamier, ouvrir lentement les cuisses et fermer les yeux. Une fille comme mille autres sous la blancheur des spots. Impudique, offerte. Un sexe parmi des millions d'autres qu'on peut forcer, mitrailler et abandonner sans un regard en arrière. «Des décennies de militantisme féministe pour en arriver là», songe-t-elle à chaque fois, mortifiée par la banalité de ses fantasmes. Lorsqu'elle survient, cette fièvre peut tenir Oksana éveillée des heures durant jusqu'à ce que, de guerre lasse, elle sorte sa copie écornée du *Journal* d'Anaïs Nin et glisse une main rageuse entre ses cuisses. Malgré ses efforts, l'orgasme vient rarement autrement que sous la forme d'un court frisson stérile qui lui rappelle combien l'amante d'Henry Miller avait raison. Si la chair contre la chair produit un parfum, le frottement des mots, lui, n'engendre que souffrance et division.

Au fond de la pièce, Ramona, excédée du peu d'attention qu'on daigne lui accorder, est maintenant prête à exploser. «Y'en a marre! Organisez-vous avec vos troubles!»

lance-t-elle en faisant claquer la porte de l'hôtel dont les gonds encaissent le coup sans broncher. Sur le pas de la porte, la naine bouscule Dany sans ménagement. «Tasse-toi de mon chemin, morveux!» lance-t-elle en filant vers le repaire des frères Lagos. Prudents, Gregory et Sarah cèdent le passage à la naine avant de rejoindre Dany à l'intérieur. Assis au bar, Norbert fait un signe de tête discret au trio avant de se replonger dans son travail, l'esprit encore absorbé par un détail, le seul qui lui échappe encore pour reproduire le fabuleux jeu de mains imaginé par Houdini alors qu'il avait à peine 15 ans. Aussi bien dire un débutant. Le même âge que Gregory tient. Enfin, à deux ans près.

— Dis donc, Gregory, tu n'aurais pas une soirée de libre cette semaine? J'aimerais tester deux, trois hypothèses avec toi. Je pense avoir réussi à percer le secret du tour dont je te parlais l'autre jour. Tu sais celui avec les trois piécettes. Mais il me manque encore un détail. Peut-être qu'en décortiquant la séquence avec toi, je pourrai mettre le doigt dessus.

— Ce soir, si tu veux. Le combat a été annulé, le show aussi. Je suis libre comme l'air.

— Parfait, je t'attends à la fermeture du parc. À la roulotte.

— Tu penses que je vais pouvoir passer les scellés de la police?

— Les scellés, quels scellés?

— Ceux posés par la police ce matin.

— La police est passée, c'est vrai. Mais c'était pour vérifier le permis de séjour de mademoiselle Oksana. Rien de plus. Pas de scellés. Pas de contraventions. Pas d'avis. Rien. Juste un très long interrogatoire.

— Encore!

— Je sais, c'est la troisième fois ce mois-ci. Mais ils ont reçu des plaintes anonymes, alors il faut refaire l'exercice. Entre vous et moi, je soupçonne l'agent Grimard de faire du zèle quand il s'agit d'Oksana. C'est juste un kid qui perd tous ses moyens devant les courbes ukrainiennes. Il patine, il patauge et il finit par s'enfoncer jusqu'au cou. La dernière fois, j'étais là, au bar, et il a fini son interrogatoire en bégayant sans jamais parvenir à dire une fois le prénom d'Oksana. J'imagine qu'il a voulu s'épargner une nouvelle humiliation en restreignant l'accès au site. Cela lui a donné les coudées franches pour une longue entrevue d'une heure et quart en tête à tête. Une vraie perte de temps et d'argent, si vous voulez mon avis. Personne n'est dupe ici. Sauf Oksana qui ne voit rien du tout.

— C'est tout? Rien sur la mort de Nadia? Rien sur le crash?

— Sous quel prétexte? C'était un accident, non?

— Tu penses? s'étonne Gregory. L'attitude des Portugaises laisse quand même planer un doute. Pas une larme. Le désert! Ça force à réfléchir. Il faut que Nadia soit morte dans des circonstances vraiment troublantes pour que les Portugaises s'assèchent comme des outres au soleil. Quelque chose de crapuleux, de saignant, de sexuel, peut-être. Pas juste un accident. Ce serait trop bête.

— Intéressant, constate Norbert, mais pas très convaincant. Il va falloir que vous étoffiez vos recherches. Si vous vous ennuyez tant que ça, allez donc dans le Petit Portugal pour jeter un coup d'œil aux terres du père Turgeon. Son champ de patates a encore été dévasté. Du beau travail de sape, vite fait, bien fait. Des centaines de dollars partis en fumée. Zou! Ça, ça mériterait une enquête, mais le vieux a encore refusé de porter plainte. On ne peut pas vraiment le blâmer. Depuis l'Opération cisaille, tous les cultivateurs sont sur les dents au village.

— Merde! On perd notre temps ici, lance Dany en se précipitant vers la sortie. Venez, on a peut-être encore le temps d'arriver avant Jeanne et Samuel. Désolé, Norbert, il faut vraiment qu'on se sauve. Merci quand même!

— Merci Norbert, on se revoit tantôt, promet Gregory.

— Parfait! À plus tard.

Quelle idée tout de même que d'enquêter sur la mort de Nadia. L'affaire paraissait pourtant claire à Norbert. Le mois dernier, le magicien avait surpris Nadia, une grosse Labatt bleue à la main, parfaitement soûle, affalée sur la galerie du dépanneur Chez Moïse où il allait chercher sa copie du *Monde diplomatique*. Elle qui ne buvait presque jamais de bière sinon des bières artisanales. Au bar, il lui arrivait de siroter un Amaretto Sour ou deux, mais sans plus. À table, elle goûtait parfois le vin, mais revenait invariablement à son moût de pomme sans alcool. Non, Nadia n'était pas une buveuse. Le party, elle avait ça dans le sang et n'avait donc pas besoin de se l'injecter de force dans les veines. Ce jour-là pourtant, la jeune fille fixait la scierie d'un air hébété, sa bière à la main, les yeux bouffis. À la dérobée, Norbert n'avait pu s'empêcher de fixer son visage ravagé par les larmes. Ses traits lui avaient paru plus grossiers que d'ordinaire. Plus vieux peut-être. Ou plus durs. Oui, plus durs, plus frustes même. Le magicien lui avait timidement tendu sa bouteille d'eau. «Rien de mieux contre le mal de bloc», avait-il glissé avec un petit sourire. Nadia en avait avalé le contenu d'une traite, sans broncher, ni remercier. Il était reparti sans demander son reste.

Quelques jours plus tard, il l'avait revue derrière le comptoir de la cabane à patates, l'œil anormalement brillant, mais le visage éteint. On aurait dit qu'elle cuvait encore sa cuite. Ou une nouvelle, allez savoir! Elle avait pris sa commande sur un ton égal et lui avait rendu sa monnaie avec un petit sourire forcé qu'il ne lui avait jamais vu. «Merci et bonne journée.» «Bonne journée à toi aussi», avait répondu Norbert en détournant le regard. Il n'avait pas osé insister et avait laissé sa place aux enfants qui se pressaient au comptoir pour mettre la main sur leur patate sauce du jour. Une peine d'amour, sans doute, avait-il conclu. Ça lui passera. Ou pas, avait-il songé en se rappelant avec amertume le fiel de ses trois grandes amours déçues.

«Prends garde à ton cœur, Norbert. À trop fortes doses, l'amour est un venin âpre qui ronge aussi bien le muscle que l'âme», lui avait répété sa grand-mère à chaque douloureuse rupture. Mariée trois fois, veuve autant de fois, Albertine connaissait par cœur les fêlures du cœur. Le spleen de son petit-fils lui rappelait le sien, «un legs maléfique beau à pleurer pour qui sait le faire fleurir», lui disait-elle souvent. Norbert la comprenait totalement. Avant même d'entrer à l'école, le garçonnet avait attendu la mort en silence plus d'une fois, le regard rivé au ciel, la tête posée bien à plat sur les rails. Il jouait à la maintenir ainsi le plus longtemps possible et ne la retirait qu'à la dernière seconde alors que le vrombissement des rails malmenait son cou jusqu'à l'insupportable. Par deux fois, il s'était volontairement empoisonné avec des champignons sauvages. Toujours, le sirop d'ipéca était venu à bout de sa cuisine toxique. À onze ans, il s'était tailladé les avant-bras avec le couteau de poche que son grand frère Nestor avait bien voulu lui prêter. Il avait commencé par une toute petite entaille dans le pli du coude. Puis une autre, un peu plus bas. Deux lignes parallèles, bien nettes, tracées soigneusement, juste pour la beauté du geste. Pendant des semaines, Norbert avait minutieusement entretenu ses taillades, recoupant délicatement les chairs dès qu'elles commençaient à cicatriser.

Jusqu'à ce que Lorraine, sa Lorraine, les voie et s'esclaffe sans trop savoir pourquoi. Par nervosité sans doute. «Excuse-moi, c'est spécial, ça m'a surprise, c'est tout», avait-elle dit, penaude, avant de s'éclipser en douce dans les rangs. Le midi, il l'avait apostrophé au bout du corridor, mais elle s'était prestement engouffrée dans le vestiaire des filles. Il en avait eu le souffle coupé. Le soir, Lorraine avait préféré rentrer avec ses amies sans même le prévenir. Il l'avait attendue en vain sous la pluie fine. Un vilain crachin d'automne. Transi de froid, Norbert avait pris la route de la maison. En faisant un crochet au dépanneur pour s'acheter un chocolat chaud, il l'avait surprise à chuchoter et rigoler avec ses amies sur la galerie de bois gris. Leur rire avait cessé dès qu'il était entré dans leur champ de vision. Elles complotaient contre lui, il en était certain. Le soir même, Nestor plongeait profondément sa lame pour brouiller les deux sillons qui lui avaient fait honte. Ce faisant, il s'était méchamment cisailé l'artère brachiale. Et c'était tant mieux.

Sa mère l'avait retrouvé en sang et affaibli, évaché à côté de son lit. Elle lui avait fait un garrot rapide avant d'appeler l'ambulance. Norbert avait passé deux mois à Montréal. Officiellement, il était en vacances chez son oncle Léopold. Ses premières nuits dans la métropole, il les avait passées à fixer la porte de sa chambre. Il était obsédé par les serrures des portes à verrouillage automatique de l'aile sécurisée de l'hôpital pédiatrique. Bip, bip, bip, bip. Clic. Bip, bip, bip, bip. Re-clic. Sur l'étage, tous les enfants rêvaient comme lui de disparaître, les anorexiques par le ventre, les autres par la force.

À son retour, Norbert avait retrouvé sa maison changée. Dans sa chambre, sa mère s'était résignée à poser un tapis pour masquer la tache sombre qui s'était incrustée dans le bois malgré ses récurages entêtés. Dans la cuisine et dans l'établi, les objets tranchants avaient été mis sous clé, comme lorsqu'il était encore un tout petit enfant. *Idem* pour les médicaments dans la pharmacie et les produits nettoyeurs, désormais hors de portée dans des boîtes scellées. Le jeune Norbert aurait pu s'habituer à vivre dans cet univers sécurisé, n'eût été le regard que sa mère portait depuis sur lui. Un regard inquiet, presque suppliant. Un regard coupable aussi, qui empoisonnait l'air de la maison jusqu'à le rendre irrespirable. Craignant l'escalade, Albertine avait pris Norbert sous son aile. Elle lui avait appris à chérir ses lueurs lunaires et à fuir ses excès de noirceur. «Quand tu auras grandi, tu seras assez fort pour affronter tes démons. Y compris cet appel du gouffre que je vois luire dans tes yeux. D'ici là, il faut que tu me promettes de ne pas y succomber.» Il le lui avait promis, la main sur le cœur. Elle lui avait alors parlé de son père, son fils chéri à elle, parti trop tôt, dans la disgrâce. Elle lui avait raconté sa tristesse, mais aussi sa déception, son amertume. «L'homme a le pouvoir de choisir sa mort, Norbert. En cela, il est tout-puissant. Mais il doit pouvoir la regarder droit dans les yeux, calmement, sereinement. Ton père a essayé de le faire, mais il n'en a pas eu la force. Et il est mort en peureux, les yeux fermés, abruti par l'alcool, comme un lâche. Tu peux faire autrement. Tu peux faire mieux. Vieillis, mon garçon. Grandis, aime, souffre, pleure. C'est là le seul remède que je connaisse au poison de la vie. Quand tu auras dompté ce monde toxique, alors tu pourras embrasser la mort salvatrice à bras-le-corps, les yeux grands ouverts, en toute connaissance de cause», lui racontait cette passionnée de Thomas Bernhard, qui se

disait proche parente de Johannes Freumbichler. «Parente de cœur! Tu sais, Norbert, j'aime profondément cet homme. Il ne cache rien. À lui-même comme aux autres. Il a compris que la vie n'est que misère et cela lui suffit. Prends exemple, mon saturnien. Prends exemple.»

À force d'être répétée, la leçon avait tranquillement fait son chemin. À 33 ans, Norbert est devenu un vrai funambule. Le magicien est capable de marcher sur le fil de sa vie sans trembler, même en contemplant l'abîme à ses pieds. Jamais, au grand jamais, il n'aurait imaginé voir Nadia quitter son monde solaire pour le rejoindre dans sa pénombre. Née dans la ouate, aimée et chouchoutée de tous, la petite avait eu une enfance proprement lumineuse. Combien de fois l'avait-il vue marcher seule le long des rangs du Petit Portugal, les bras chargés de fleurs sauvages, sourire aux lèvres. À la fin juin, il la surprenait parfois derrière les hautes herbes à cueillir patiemment des fraises des champs qu'elle ne goûtait jamais. «C'est pour papa. Il les aime beaucoup plus que moi», répondait-elle invariablement quand il s'informait de sa cueillette. En septembre, c'était les pommes et les quenouilles qui la ramenaient dans les champs et les forêts avoisinantes, en octobre, les feuilles mortes, qu'elle épinglait dans son grand herbier. L'hiver, elle faisait comme les autres et chaussait ses skis ou ses patins dès la sortie des classes. Elle skiait bien, mais patinait peu et mal. Personne à la patinoire ne lui en tenait rigueur. Elle passait la majeure partie de son temps à papoter sur le banc gelé, ses pieds libérés du mauvais cuir de ses patins de fantaisie et tenus au chaud dans le saucisson serré de son foulard de laine. Filles et garçons se succédaient à ses côtés pour discuter des dernières intrigues amicales ou amoureuses au village. Le reste du temps, elle le passait à jouer avec ses amis dans la cour d'école ou au parc municipal. Au fil des ans, la fillette attachante et sans problème avait troqué les parcs et les champs pour la grande galerie couverte du dépanneur, point de chute des jeunes de Manseau. Elle pouvait passer des heures assise à même les lattes de bois, nonchalamment adossée à la rambarde à siroter une slush, grignoter des chips ou sucer des bonbons sûrs tout en papotant avec ses amis. Sinon, elle et ses amis déambulaient dans le village, s'arrêtant sur les bancs de la gare

abandonnée avant de se rendre derrière les piles de bois de la scierie ou sous le viaduc de la rivière pour jouer à la bouteille ou fumer des cigarettes en cachette.

La fillette avait dénoué ses tresses, raccourci ses jupes et découvert le pouvoir de la lingerie féminine dont elle usait sans se prendre la tête pour autant. Nadia était devenue une jeune fille guillerette et rieuse. Belle aussi. Mais pas trop. Le genre de fille pétillante qui fait craquer les garçons comme les filles, avec ses longues jambes bronzées, ses grands yeux bleus, son visage en cœur et ses fossettes qui respiraient la santé. Elle avait commencé à sortir dans les bars, mais on la voyait rarement au Toit rouge. Ces jours-ci, elle préférait s'éclater en ville. À Victo, à Trois-Rivières, à Nicolet, à Québec. À Montréal même parfois. Elle disait qu'elle n'aimait pas les cabarets. «Ça fait tellement cheap.» Ce qu'elle ne disait pas, c'est qu'au Toit rouge, elle avait toujours peur de tomber sur Lui. Il n'y allait pas souvent pourtant. Mais il avait suffi d'une fois pour qu'elle commence à espacer ses visites.

Pas d'ennemis connus, mais un large cercle d'amis qui ne lui laissaient aucune minute pour s'ennuyer ou relire ses romans préférés. Peu de gens connaissaient l'amour de Nadia pour le venin littéraire des Bernhard, Mishima ou Céline. Norbert l'avait découvert de façon tout à fait fortuite en voulant emprunter *Le Pavillon d'Or*. Il avait été si surpris d'apprendre que quelqu'un d'autre avait emprunté son roman japonais préféré qu'il avait osé demander à la bibliothécaire qui l'avait réservé après autant d'années de parfaite indifférence. Sa réponse l'avait suffisamment étonné pour qu'il consulte en catimini le registre de lecture de Nadia. Il avait été soufflé par les nombreuses lectures croisées qu'ils avaient en commun. Lui qui avait la mauvaise habitude de garder ses livres des semaines voire des mois durant avait commencé à les rendre sitôt leur lecture terminée. Il avait poussé l'audace jusqu'à glisser une liste de ses œuvres préférées dans la jaquette de ses livres phares dans l'espoir qu'elle la découvre. À sa connaissance, la jeune lectrice n'en avait découvert aucune. C'est plutôt lui qui avait élargi ses horizons en pigeant sans vergogne dans sa liste à elle. Sans le savoir, Nadia lui avait fait découvrir Donna Tartt et aimer à nouveau son compagnon de collège, Breat Easton Ellis. Avec eux,

il avait repris goût aux plumes américaines, lui qui ne jurait pourtant plus que par la verve européenne.

Non, il n'y a rien de mystérieux dans la mort de Nadia, tranche Nestor. Juste la volonté irrépressible de voir la mort en face. Avait-elle douté au dernier moment? Il pariait que non et cela le rendait mal à l'aise sans qu'il ne sache trop pourquoi. Cela avait probablement à voir avec cette impression de gâchis qui lui collait à la peau. Albertine n'aurait pas approuvé le geste de Nadia. Ça non, il en était certain. Et elle aurait eu bien raison. Nadia était trop jeune, trop irréfléchie pour avoir pris sa décision en toute connaissance de cause. Sa mort n'avait rien d'une mort choisie. C'était une mort violente, impulsive et forcée sans même une petite note pour dire au revoir. Une mort triste.

Manseau, le 27 août

Allongés en étoile, le ventre au sol, Jeanne et Samuel s'arrachent les yeux dans le fol espoir de découvrir un indice enfoui dans le fouillis de racines et de tubercules pulvérisés du champ du père Turgeon. Ils avancent en rampant comme des crabes tels les agents secrets Ethan Hunt et Sarah Davies parachutés sans ménagement dans la jungle colombienne. Appliqués, ils progressent lentement sur le champ encore mouillé, leur Tilley calé sur le crâne, une loupe à la main, une pince à l'oreille. Dommage que personne ne puisse les voir se dandiner ainsi, le dos cambré et les épaules tirées vers l'arrière comme des nageurs qui s'essayaient pour la première fois à la brasse papillon. Leur souffle est court, leurs gestes ampoulés, à la limite du ridicule, mais les deux n'en ont cure. Ce sont des professionnels. Même à bout de souffle, en nage et maculés de terre grasse. On n'est pas au cinéma. On est dans la vie, et la vie, c'est salissant, surtout la vie d'agent très spécial en mission commandée.

Arrivés à une extrémité du champ, Jeanne et Samuel montent un peu puis reprennent leur examen jusqu'à l'autre bout. Le crime parfait n'existe pas, se répètent-ils en guise d'encouragement. Il faut bien qu'il y ait quelque part dans le sol scarifié au moins un signe qui attend d'être débusqué: une carte de visite négligemment oubliée, un bout de tissu effiloché, un mégot de cigarette mâchouillé, une mauvaise empreinte à demi effacée. Ça se sent, il y a sous la terre noire quelque chose qui veut témoigner. Samuel entend presque sa petite voix. «J'étais là, j'ai tout vu. Trouve-moi et je te dirai ce que tu veux entendre», lui souffle-t-elle, moqueuse.

Insensible à la piquerie, Samuel répète son manège des dizaines de fois sans se démonter. Il ne sait pas pourquoi, mais il a confiance. Ciseau, écarte, gratte, ciseau, écarte, gratte, ciseau, écarte, gratte. La routine est abrutissante. Jeanne et Samuel gardent pourtant leur superbe. Est-il nécessaire de le rappeler? Ce sont des professionnels. Cela n'empêche pas Samuel de bougonner pendant que Jeanne garde le cap sans montrer le moindre signe de découragement. Maintenant que les trois quarts du champ sont derrière eux, la confiance des débuts commence à s'effriter. Tant d'énergie déployée pour si peu?

Le duo a beau savoir que le parcours du parfait détective est fait de culs-de-sac, il lui faut bien quelques succès pour avancer, si petits soient-ils.

— Ça ne va pas du tout, s'inquiète Samuel. L'intuition ne suffit pas. Il nous faut des pistes concrètes et, pour ça, on a besoin d'indices tangibles à examiner, à soupeser, à comparer. C'est comme ça que les limiers avancent.

— Tu es trop impatient, Samuel.

— Je t'assure que je pourrais me contenter d'un indice ordinaire, pourvu qu'il soit bavard.

— Bavard, vraiment? Fais gaffe alors de ne pas l'enterrer sous tes monologues.

— Très spirituel, Jeanne. Mais d'accord, je me tais, même si je n'en pense pas moins.

Les voici en fin de parcours. Dans le champ comme dans la besace de Jeanne, c'est toujours le silence radio, exception faite d'un paquet d'allumettes détrempe et d'un emballage de Cherry Blossom fripé, une friandise prisée par les ouvriers mexicains du père Turgeon et vendue à la caisse en des centaines d'unités chez Moïse. Deux pauvres artefacts sans valeur qui ne disent rien de l'affaire et crient tout haut leur échec. Aussi bien dire rien de concret à se mettre sous le microscope.

— C'est trop con! On ne voit rien dans ce fouillis-là, s'emporte Samuel.

— Ouais, il faut admettre que le vandale a bien fait son travail, convient Jeanne. Je parie qu'il n'a même pas eu à se salir les mains pour foutre le bordel. Si tu veux mon avis, il a clairement fait ça peinard, cigarette au bec, son gros derrière enfoncé dans le siège rembourré d'une grosse moissonneuse-batteuse. Volée, sûrement, la moissonneuse. Note ça dans ton carnet, ça pourrait nous servir plus tard.

— Tu sautes pas un peu vite aux conclusions? Personne n'a encore signalé le vol d'une moissonneuse-batteuse. C'est pourtant le genre de chose qui se constate assez vite, merci. Et puis, on ne sait même pas si on a vraiment affaire à une moissonneuse-batteuse ici. Toutes les empreintes ont été effacées. Sans trace digne de ce nom, je vois mal comment on pourrait même conclure que ce qu'on recherche est vraiment une moissonneuse-batteuse. Encore moins une moissonneuse-batteuse volée.

— Franchement, s'indigne Jeanne, on n'a pas besoin de preuves pour voir que le champ a été remué sens dessus dessous avec de la machinerie lourde. Tu n'imagines quand même pas qu'il ait pu faire ça à la truelle!

— Évidemment que non. C'est juste que ça ne nous dit rien d'autre. Ça ne nous dit rien sur le crime, rien sur celui qui est derrière, rien sur son mobile. Rien. Si on pouvait mettre la main sur un petit pouce carré d'épargné, juste un, on pourrait peut-être repérer un défaut dans la roue, un sillon mal dessiné, un clou, je ne sais pas moi, n'importe quoi. Avec un peu de chance, ça pourrait nous mener jusqu'à l'arme du crime. Mais là, on n'a rien. Pis il fait chaud au soleil. J'ai de la sueur qui me coule dans les yeux. Ça pique, ça brûle, c'est insupportable!

— T'as fini de rouspéter? Ça te ralentit et ça me ralentit moi aussi. Renforce ton Tilley pis continue ton travail. Tu peux tellement être teigne quand tu veux, Samuel. J'aurais dû exiger de faire équipe avec Sarah. Ta sœur sait tenir sa langue quand c'est nécessaire. Pas toi. Y a rien qui te met à off. T'es épuisant.

— Arrête de me faire des reproches, okay? Je le sens moi qu'on s'approche de la vérité. Je dirais même plus, je le sais. Il ne faudrait pas que ta mauvaise foi s'interpose entre nous et cet indice. On en a trop besoin.

Jeanne, sans le savoir, n'est pas loin de la vérité. C'est bien avec une moissonneuse-batteuse que Patrick «Pat» Morin a pris plaisir à saccager le champ du père Turgeon. Seulement, il n'a pas eu besoin de la voler puisqu'il l'a empruntée à un bon ami

cultivateur. Le motard avait suivi les instructions de son copain à la lettre, conduisant la machine avec un soin équivalant à celui qu'il met d'ordinaire à piloter sa Harley Davidson. Comme convenu, Pat avait pris son temps. Pas question d'épargner un plan ni même une pauvre patate esseulée. Il était donc repassé trois fois plutôt qu'une dans les mêmes sillons, à basse vitesse pour faire une belle bouillie indigeste. Ce faisant, il avait pris un malin plaisir à s'imaginer en gentleman-farmer, un brin de foin à la bouche, grand seigneur à la tête de son vaste domaine. Avec un petit vignoble, peut-être, et la belle Marie-Soleil à son bras. Levés au chant du coq, couchés tôt le soir, lovés l'un dans l'autre après une énième cavalcade enfiévrée dans le foin.

Marie-Soleil est faite pour le travail en plein air. Pour le sexe aussi, avec ses longues jambes musclées. Dès qu'il en a l'occasion, Pat pense à Marie-Soleil. À ses fesses rondes et haut perchées, à sa poitrine bombée, à ses lèvres pleines. Une starlette hollywoodienne digne des années Monroe, tout en courbes et pétante de santé. Les dents blanches et bien droites sous son large sourire Colgate. Le sourcil fourni, soigneusement peigné, des cils de star à la Brooke Shields. Patrick ne peut pas penser à Marie-Soleil sans avoir une érection. C'en est presque devenu embarrassant. Ce soir-là, il avait momentanément éteint le moteur pour se payer une courte branlette sous les étoiles. Le rêve évanoui, il avait repris son travail avant de sortir son appareil de lavage à pression pour faire disparaître les dernières traces de roues tatouées sur le sol trop mou.

— Pat, promets-moi d'effacer toutes tes traces, avait insisté son ami. Ces pneus-là ont leur signature. J'voudrais pas que la police r'monte encore jusque chez nous.

— J'vas faire attention, promis.

— Pas de blague, hein? J'ai eu assez de problèmes comme ça avec vous autres. Je peux pas me permettre d'avoir une autre visite des policiers. Y retontissent chez nous sans prévenir maintenant. C'est arrivé deux fois le mois passé. Juste pour «jaser». J'sais pas quoi inventer. J'suis pas bon là-dedans, tu l'sais, j'suis transparent. Maryse commence à s'énerver sans bon sens. Elle arrête pas de me

poser des questions. J'ai peur qu'a l'en devine trop. J'sais pus quoi dire pour la protéger. J'aurais vraiment besoin que vous vous fassiez plus discrets le temps que les choses se tassent.

— Pas de trouble, mon gars, avait répliqué Pat. On a d'autres options. Pis j'te promets que j'vas effacer toutes mes traces. Juré, craché.

Pat n'est pas con, il sait pertinemment que le vieux Turgeon est assez fou pour se mettre en tête de se faire justice lui-même. «Aussi ben de pas lui laisser trop de munitions», s'était-il dit en noyant ses traces. «Tiens! Ça t'apprendra, vieux criss, à détruire nos plants! Quinze mille piasses passées dans le tordeur! J'en reviens pas. C'est dégueulasse!» Le motard avait poussé l'audace jusqu'à laisser une note imprimée sur le pas du petit silo à grain, tout près du champ ruiné. Une phrase, une seule, mais sans équivoque. «La prochaine fois, c'est la porcherie qu'on rase!» C'était clair, précis, sans chichis. Il savait que le père Turgeon garderait la menace pour lui. L'homme a une tête de cochon, mais il sait encore se la tenir droite, même s'il le fait de façon un peu carrée parfois. Ce n'est pas comme tous ces petits jeunes qui appellent l'escouade Cisaille à la moindre pousse suspecte. Pas d'échine, pas de colonne!

— Hé! Vous faites dans la botanique, maintenant? demande Dany en déposant son vélo en bordure du champ.

— Très drôle. C'est de l'enquête de terrain, tata! répond Samuel sans se démonter.

— Et ça donne des résultats? On dirait plutôt que vous vous préparez pour les Olympiques. Mesdames et messieurs, attention, voici ceux qui prétendent prendre la relève d'Ian Thorpe, alias la Torpille! Dans le corridor numéro 3, l'aspirante Jeanne, la roquette marine, 80 livres de muscles mouillés. Dans le corridor numéro 4, Samuel, le rorqual naval, à peine quinze livres de plus, deux pouces de moins. Une lutte épique est à venir! T'as vu ça Greg, le beau rond d'épaules. Et la cambrure du dos. Aïe, aïe, aïe! De l'art! Du grand art, je te dis! Faudrait juste changer votre

orientation, guys, parce que vous empiétez dans les corridors voisins! C'est pas sport! Vous pourriez être disqualifiés...

— T'es jaloux parce que tu reviens bredouille, riposte Samuel. Vous saurez que nous, on a déjà deux pièces intéressantes à vous montrer. Deux! Bon, c'est pas transcendant, mais c'est du tangible au moins alors que vous, apparemment, vous n'avez rien de bon à nous montrer. On compatit, c'est pas facile de revenir les mains vides.

— Comment tu le sais qu'on revient avec rien? demande Dany.

— Ça se voit à ta face. T'es frustré, c'est clair.

— Et ça se voit surtout à celle de Sarah, ajoute Jeanne. Elle est furieuse elle aussi, peut-être plus encore que toi.

— Ce n'est pas parce qu'on revient sans éléments de preuve qu'on n'a rien à vous apprendre, s'interpose Sarah. T'accordes trop d'importance aux pièces à conviction Jeanne et pas assez à la rumeur populaire. Sache que c'est encore elle qui remue les pistes les plus prometteuses. Et puis, tu passes complètement à côté de la physiognomonie qui me semble pourtant fondamentale dans cette histoire. J'ai d'ailleurs ouvert un dossier sur le sujet. J'ai répertorié quelques noms et, franchement, je crois que, tôt ou tard, ça va nous rapporter. Il faut juste que je creuse encore un peu. C'est sûr qu'il y a des faciès qui parlent d'eux-mêmes, mais c'est souvent dans les petits détails que la vraie nature d'un individu se cache.

— Tu divagues. La physiognomonie, c'est pas de la science, c'est juste un procédé littéraire. Balzac en a fait le fonds de commerce de sa *Comédie humaine*. Et à ce que je sache, il n'y a pas un détective digne de ce nom qui a cru bon de le suivre dans ses délires. La preuve, c'est que Nadia n'avait rien de la victime toute désignée. Elle est quand même bel et bien morte et de manière fort pénible en plus. Ça, c'est du tangible, tout le reste n'est que fantasma ou fabrication littéraire.

— Ben voyons! Qu'est-ce que tu fais de Conan Doyle, alors? *Les Chiens de Baskerville*, Mortimer, Sherlock Holmes, ça ne te suffit pas comme références? Il me semble qu'en matière de limier, c'est difficile de faire mieux. Je peux retourner plus loin en arrière si tu veux. Pense juste au sergent Cuff de Wilkie Collins. C'est quand même le père du roman policier anglais. Il savait cerner les personnalités comme personne. Soulève tes ornières un peu, Jeanne. Tu regardes trop de *CSI* et de *Dexter*. Les réponses ne sont pas toutes dans les laboratoires ou sur les scènes de crime.

— Elles ne sont pas non plus dans les livres. Elles sont d'abord sur le terrain. Et j'ai les deux mains dedans en ce moment, alors laisse-moi travailler. Tu nous fais perdre notre temps avec tes théories, Sarah, pis du temps, on n'en a pas de reste.

— Tu te trompes, Jeanne. Les vraies réponses sont dans le cœur des hommes.

— Tu me niaisais! C'est tellement cucul, ta formule!

— Arrêtez, les filles. Ça sert à rien de vous étriver, s'interpose Gregory. On va faire notre part nous aussi. On peut même prendre la relève si vous préférez. Ça doit être usant à la longue cette fouille-là. Pour les yeux comme pour les genoux. Allez, Jeanne, pousse-toi, je vais finir la job.

— Et vous laisser tout le crédit? No way, s'indigne Jeanne. Si vous voulez vraiment être utiles, allez plutôt voir au bout du chemin de gravelle pour voir si la moissonneuse-batteuse a laissé ses traces en bordure du fossé. Ici, c'est peine perdue, toutes les empreintes ont été effacées. Rendez-vous dans une heure en dessous du viaduc.

Manseau, le 27 août

Assise sur une pierre au centre de la rivière, Sarah affiche un air triomphant qui n'échappe pas à Samuel. Son sourire satisfait ne l'étonne pas. Il a l'habitude d'être devancé par sa sœur. Le contraire l'aurait déséquilibré. Sarah peut-être encore plus que lui. N'empêche que Samuel aurait aimé être le premier à tirer la bonne carte pour une fois. Bon joueur, il rend son sourire à sa sœur. Il a hâte de savoir ce qui lui vaut ce rictus presque baveux dont il connaît l'assurance.

Réfugiés sous le viaduc, Dany et Gregory tuent le temps en griffonnant sur le béton palimpseste. Rien de transcendant, juste quelques lignes qui viennent s'ajouter aux autres textes et symboles gravés au fil des ans par des générations d'adolescents désireux de laisser leur trace en toute illégalité. Pendant des années, la municipalité s'était fait un point d'honneur de museler ces élans d'amour et de haine mal gérés. Deux fois l'an, la voirie sortait son attirail et passait au moins trois jours sous le pont à frotter les poussées de fièvre accumulées. L'opération sitôt terminée, les graffiteurs reprenaient leurs bonbonnes, les amoureux leur silex, les anarchistes leurs pots de peinture. Et tout était à recommencer. Le maire avait tenté de canaliser toutes ces belles énergies au profit de la municipalité. Trois murs avaient été réquisitionnés parmi les commerces du village: l'avant de la coop, l'arrière de la caisse Pop et le mur aveugle de la boucherie Parent. Le concours avait rendu possible la réalisation de trois grandes fresques qui avaient permis à une vingtaine de jeunes de lâcher leur fou aux frais des contribuables. Le résultat était variable, mais personne n'avait osé remettre en doute les qualités artistiques de certaines contributions de peur de semer la discorde. En privé, plusieurs convenaient toutefois que la murale de la boucherie était non seulement hideuse, mais de mauvais goût avec ses porcelets gras et hilares et son boucher sanguinaire aux crocs démesurés. Le boucher, lui, n'en avait cure. Ses saucisses et ses carrés se vendaient mieux depuis que sa boutique affichait ses couleurs criardes sur la 218. «Ça attire l'œil pis moi je fais le reste. Donnez-moi une visite, une seule. J'ai pas besoin de plus que ça pour gagner le cœur d'un client. J'en profite pour lui refiler une saucisse ensachée maison, une aile de poulet dodue grillée à la Gérard ou des rillettes de porc bien grasses et le tour est joué. Il est appâté pour la

vie. C'est Gérard qui vous le dit!» Les gains pour la municipalité avaient été plus modestes. La murale surplombant la coop avait fière allure malgré ses maladresses picturales évidentes, celle de la caisse Pop en avait beaucoup moins avec son ennuyante palette verte imposée par le siège social. Au final, toute cette agitation n'avait pas suffi à détrôner le modeste saut-de-mouton enjambant la rivière. L'appel de la canette était beaucoup trop fort pour être bridé aussi aisément. Celui de l'interdit encore plus.

Bonbonne ou pas, Dany adore se réfugier sous le béton armé quand le temps est à l'orage à la maison. Dany a appris très jeune à sentir le vent tourner si bien qu'il est devenu un excellent baromètre de l'humeur familiale. Maintenant, il réussit presque toujours à filer en douce avant que la première volée de bois vert éclate. Cela enlève un terrible poids à sa mère qui, après avoir décompensé, tombe immanquablement dans une profonde détresse mêlée de culpabilité. Marianne aime sincèrement ses deux enfants et elle adore son mari. Sa maison est telle qu'elle l'avait rêvée enfant: grande et lumineuse, avec des volets verts qui s'ouvrent sur la rivière. Son travail d'illustratrice de livres pour enfants la comble et lui laisse tout l'espace nécessaire pour poursuivre en parallèle sa modeste carrière de poétesse, carrière reconnue par de nombreux prix déjà. En réalité, rien ne cloche dans la vie de Marianne. C'est la vie qui ne l'aime pas. La mère de Dany avait fait sa première vraie crise dans les jours suivant la naissance de leur fille aînée. Gros post-partum, avait décrété le médecin. Puis, plus rien jusqu'à la naissance de Dany. La crise avait été si intense cette fois qu'il avait fallu l'hospitaliser deux mois durant. C'est à ce moment que le verdict était officiellement tombé: trouble bipolaire, cycle lent.

Les mauvais jours, ou bien Marianne a la claque facile et les accusations pleuvent, ou bien elle reste prostrée à chuchoter des litanies de mots sans lien apparent. Ces jours-là, même sa voix change; elle devient tantôt plus enfantine, tantôt plus sèche, toujours plus haut perchée avec une syntaxe étrange et irrégulière qui fascine son psychiatre, mais effraie autant qu'elle consterne sa famille. Puis, le beau temps revient comme il était parti, d'un coup.

De longs mois peuvent s'écouler ainsi sans que quiconque ne puisse même soupçonner l'existence d'une condition que Marianne cache à tous. Jusqu'à ses parents, ses frères et ses sœurs, qui ont la délicatesse de ne pas briser ses illusions. Dans ces moments de répit, l'illustratrice est vive et souriante, elle abat avec enthousiasme la masse de tâches laissées en plan, lance des projets communautaires, reprend la lecture des journaux là où elle l'avait abandonnée, comme si rien n'avait entravé sa marche. Les membres de sa famille immédiate ont appris à accepter ses absences et à reprendre leur conversation là où la folie l'avait interrompue. Ses éditeurs aussi. C'est ainsi qu'après les trop longues semaines de monologues sans queue ni tête, les enfants repassent naturellement du elle au tu. C'est leur mère, après tout.

Leur père, lui, a plus de mal à reprendre le fil. En bon paratonnerre, il reste toujours sur ses gardes. Dany a déjà failli payer cher son manque de vigilance. Juste d'y penser, Jean en frissonne encore. Il lui arrive souvent de fermer les yeux et de revoir le petit Dany attaché à la table à langer, mains et jambes immobilisées, tremblant et geignant faiblement. Il allait avoir 18 mois. Il était tombé la veille sur la grande galerie. Sa mère lui avait pansé les genoux. Quelques gouttes de Polysporin, deux pansements de Winnie et le tour était joué. Rien de bien malin en somme. Il avait bien les mains un peu écorchées, sans plus. Le soir, Marianne avait demandé à Jean de retirer l'écharde qui semblait s'être incrustée sur la main droite du bambin. «Regarde, c'est juste là, à la jonction de l'ongle de son petit doigt.» Le père de Dany avait examiné la menotte sous toutes ses coutures sans rien trouver. Le petit allait bien après tout et il ne semblait ressentir aucune douleur. «L'écharde est probablement sortie toute seule», avait conclu Jean avant de sauter au lit. Le matin, Marianne était revenue à la charge. Jean avait sorti la lampe de poche et repris son examen sous son œil exigeant. Rien. Elle avait insisté. Dany s'était tanné et avait commencé à pleurer. Jean avait fini par se fâcher à son tour. «Tu le vois comme moi, cet enfant-là n'a rien. Sa main est à peine rouge, il n'y a pas de signe d'infection et il ne fait pas de fièvre. Passe à autre chose, Marianne. Tu me fais perdre mon temps. Je vais être en retard au bureau.»

Le soir venu, Marianne avait accueilli Jean avec une masse de documents imprimés sur Internet, la plupart glanés sur des forums de discussions bêtes. «Dany fait un peu de fièvre et il chigne constamment. Je pense que l'écharde a causé un panaris. Si on ne la retire pas, ce sera la gangrène, peut-être même l'amputation. Il faut que tu l'enlèves, moi, je n'arrive pas à la voir. L'infirmière du CLSC non plus. Mais c'est une incompétente, ça, tout le monde le sait. Je lui ai d'ailleurs dit le fond de ma pensée aujourd'hui.» Patient, Jean avait repris la main de son fils, l'avait lavée à grande eau, puis réexaminée soigneusement. «Rien, pas une rougeur, pas une enflure. Même pas une égratignure. Tu peux dormir sur tes deux oreilles.» Marianne n'avait plus rien dit de la soirée. Rétrospectivement, il aurait dû se méfier de ce silence buté. À sa décharge, il le connaissait encore mal à l'époque.

Le lendemain matin, il était parti pour le bureau très tôt, avant même que sa femme et ses enfants ne se lèvent. La voisine l'avait appelé en fin d'avant-midi, un peu mal à l'aise, pour lui dire que Dany hurlait depuis une heure déjà. «J'ai voulu donner un coup de main à Marianne, je lui ai offert mon auto, mais elle m'a fermé la porte au nez. Elle avait du sang sur les mains et sur le front et paraissait dépassée, même si elle a dit le contraire. Le petit a dû tomber. Je pense vraiment que vous ne seriez pas trop de deux pour le consoler. Il a peut-être besoin d'aller à l'urgence. À cet âge-là, il me semble que ce serait plus prudent.»

Jean avait sauté dans la voiture pour trouver le petit seul dans sa chambre, attaché à sa table à langer par la taille, mais aussi aux bras et aux pieds avec des bouts de tissus. Il sanglotait, mais à peine. Il avait plutôt l'air en choc. Il avait du sang au visage, sur les bras, sur le ventre et sur les cuisses. Il tremblait. Pas de bleus, pas de bosses à signaler. Juste du sang, trop de sang. Un bref examen avait permis à Jean de constater que la peau de sa main droite semblait avoir été pelée à vif. À côté du bambin reposait une bassine dans laquelle on avait déposé une pince à épiler, des lames, des tampons d'alcool et une paire de petits ciseaux pointus. Maculés de sang eux aussi. Il avait pris son fils dans ses bras, l'avait emmitoufflé dans sa doudou, lui avait donné sa suce et était parti à la recherche de Marianne après lui avoir fait un rapide garrot. Il l'avait trouvée dans son

bureau à lui, absorbée à déballer des boîtes. «Tu n'as pas vu mon Exacto?», lui avait-elle demandé sans même s'étonner de sa présence. «Non, mais je sais où en trouver un en ville. Viens, on va prendre la voiture. Laisse-moi juste passer un coup de fil.» Marianne n'avait opposé aucune résistance, même quand il lui avait proposé de faire un détour par l'urgence après un bref arrêt à la papeterie pour faire examiner la main de Dany. «Bonne idée. Monique est de garde aujourd'hui, elle va pouvoir venir à bout de cette écharde mieux que moi. Allons-y directement, on passera à la papeterie après. Toute cette agitation m'a épuisée. Dany n'a aucune patience! C'est incroyable combien cet enfant peut être douillet! C'est clairement ton fils, pas le mien!»

Monique avait elle-même lavé la plaie de Dany sans dire un mot. Elle lui avait donné des antidouleurs et l'avait piqué pour le tétanos. Elle l'avait ensuite confié à une bénéficiaire qui l'avait amené manger une crème glacée à la cafétéria. «Avec bébittes», avait réclamé l'enfant en sortant dans le corridor. «Des pépites, mon ange, des pépites», l'avait repris sa mère d'un ton égal. Monique avait profité du départ de l'enfant pour demander des comptes à son amie. «À quoi t'as pensé, Marianne? En temps normal, la police devrait déjà être ici. La DPJ aussi. Ce que tu as fait est condamnable par la loi. Tu as volontairement blessé ton enfant.» Marianne l'avait longuement dévisagée avant de répondre enfin. «Tu te trompes Monique, Dany courait un grave danger et je l'ai sauvé, j'aurais pensé qu'un médecin comme toi comprendrait.» À regret, Monique avait recommandé une évaluation psychiatrique. Une formalité, s'était-elle empressée d'ajouter dans un pauvre sourire. Marianne avait littéralement explosé. Sa colère était telle qu'il avait fallu lui enfiler la camisole de force pour lui faire une injection. Le psychiatre avait prescrit une garde fermée d'un mois pour commencer. Jean avait signé le consentement à contrecœur.

— Alors, ces pièces à conviction, on peut les voir? demande Sarah. Avec un peu de chance, il y aura peut-être des liens à faire avec notre piste à nous.

— C'est quoi votre piste? réplique Samuel.

— Tut, tut. Ne brûlons pas d'étapes. À vous d'abord.

— C'est maigre, répond Jeanne. On n'a rien trouvé de plus qu'un paquet d'allumettes, un emballage froissé de Cherry Blossom et des bouts de filaments jaunes. On ne sait pas trop ce que c'est. De l'isolant peut-être.

— Il vient d'où le paquet d'allumettes? demande Sarah.

— Aucune idée, c'est un paquet blanc sans nom.

— Rien d'écrit dessus? Un numéro de téléphone, un nom, une date, un chiffre...

— Il est tellement mouillé que, même si ç'a avait été le cas, ce serait illisible.

— Bon, oublions les allumettes. Et oublions aussi la Cherry Blossom, si ça se trouve, le papier est tombé de la poche de Samuel.

— Tellement pas! s'insurge l'intéressé.

— Ça sert à rien de t'énerver, Samuel, Sarah est de mauvaise foi, tempère Jeanne. Moi, je dis qu'on garde quand même les trois pièces à conviction. On les met de côté pour l'instant et on y reviendra plus tard quand elles seront mûres.

— Mûrs pour quoi? Pour être cueillis? rigole Sarah.

— Ça va faire les métaphores alimentaires. Je dis juste qu'il faut donner aux indices la chance de se révéler à leur rythme. C'est une question de temps et d'éclairage. Et puis, Sarah, qu'est-ce que tu fais des filaments? Admets quand même que c'est intrigant.

— On ne sait même pas ce que c'est. Greg, Dany, vous avez déjà vu ça?

— Non, répond Dany. On dirait de la laine minérale. Il faudrait passer la fibre au microscope. Je le ferai ce soir si vous vous voulez. Mais je vois mal ce que ça ferait dans un champ de patates.

— À ma connaissance, il n'y a pas de raison pour qu'on retrouve de l'isolant dans un champ. On tient peut-être une piste. Avec tout ce qui se passe dans le monde de la construction ces jours-ci...

— Ne vous emballez pas trop vite. Vous vous trompez de cible, intervient Gregory. C'est bel et bien un isolant votre truc, mais pas seulement. En fait, c'est de la laine de roche. On l'utilise aussi en botanique. Ils en vendent à la coop. Ma grand-mère en a plein sa dépense. Elle s'en sert pour faire ses boutures. Peut-être que le père Turgeon s'en sert pour ses plants de patates.

— Il y en aurait partout alors.

— C'est vrai, convient Sarah. Ce qui veut dire qu'il ne faudrait pas exclure la possibilité que ce soit le vandale qui a amené la laine de roche jusqu'ici. Dans quel but? Ça, c'est moins clair. À moins que ça ne provienne des roues de la moissonneuse-batteuse. Jeanne, tu te charges de faire des recherches dans les archives de la municipalité, moi, je m'occupe d'Internet.

— Vous ne trouvez pas qu'on s'éloigne de l'affaire qui nous préoccupe? demande Gregory. Tout ça ressemble vraiment plus à un règlement de compte. Le père Turgeon n'a pas que des amis. Tout le monde sait qu'il est capable des pires coups de cochon. Souvenez-vous de la fois où il a repeint tous les bâtiments de la Ville en rose pour dénoncer la féminisation du conseil.

— Vieux misogynne, ouais.

— J'ai bien aimé aussi quand il a fait livrer des roches de champs sur le terrain du père Gagné le printemps dernier. Vous vous souvenez, il les avait emballées avec du beau ruban rouge. Il avait prétendu que c'était un cadeau, même si tout le monde

avait compris que c'était pour emmerder le père Gagné. C'est encore devant les tribunaux, cette affaire-là, si je ne m'abuse.

— Oui, bon, le père Turgeon est un beau torvis, c'est vrai, mais à ce stade-ci, on ne peut exclure aucune piste. Surtout avec ce qu'on a trouvé sur le silo numéro 2, fait valoir Sarah.

— Tu vois un lien? s'étonne Dany.

— Évidemment.

— Euh, vous pourriez avoir la gentillesse de nous mettre au parfum, s'impatiente Samuel. On est toujours dans le noir, nous.

— On n'a rien vu sur la route. Pas de trace, pas d'indice. Tout était spick and span. Mais on est allé faire un tour du côté du petit silo et on a trouvé ça, annonce Sarah en brandissant le mot laissé par Pat à l'intention du père Turgeon. Belle prise, non?

— Vous l'avez volé! s'étonne Jeanne.

— Non, juste emprunté. On va faire des photos pis on va le remettre en place.

— Je veux bien, mais il est où, le lien? demande Jeanne. Tout ce que ça nous dit, c'est que c'est vraiment juste un règlement de compte. On est loin de l'affaire qui nous préoccupe.

— Attends, tu sautes aux conclusions un peu vite. Des événements comme ceux-là, c'est déjà exceptionnel, le fait qu'ils soient synchronisés l'est encore plus. En tout cas, plus qu'il n'en faut pour nous mettre la puce à l'oreille. Avoue-le au moins, Jeanne.

— Je veux bien, mais je ne vois toujours pas le rapport. C'est tiré par les cheveux ton affaire, Sarah.

— Ben moi, je préfère une théorie capillotractée à pas de théorie du tout.

— Facile!

— Pantoute! Faites preuve d'un peu plus d'imagination, bon sens! Il n'y a pas de hasard dans la vie. Il n'y a que des signes et c'est à nous de trouver les liens qui les unissent.

Manseau, le 23 août

Pat avait d'abord entendu son rire. Sonore et reconnaissable entre mille, un peu rauque, presque à bout de souffle en entrée avec une finale étonnamment cristalline, un rire mi-phoque, mi-sirène qu'elle-même tournait en dérision, mais qu'il avait toujours trouvé indécentement séduisant. Marie-Soleil serait donc de retour en ville? Patrick avait lentement levé les yeux. Elle était bien là, en chair et en courbes, accoudée au bar. Elle était occupée à rigoler avec la barmaid, une amie de la petite école. Apparemment seule. Mais peut-être attendait-elle quelqu'un. Pat avait réfréné l'envie furieuse qu'il avait de la rejoindre sans boudier son plaisir pour autant. Depuis sa table, il avait commencé par la détailler longuement. Ses cheveux bruns piqués de blond étaient noués en un chignon lâche qui couvrait complètement sa nuque. Dommage, il avait toujours trouvé cette partie de son anatomie hautement désirable. Heureusement, elle avait toujours cette chute de reins superbe. Une belle croupe ronde et fière, presque africaine, montée sur des jambes musclées qui paraissaient disproportionnées tant elles étaient longues. Fortes un peu, les jambes, quand même. Mais diablement féminines avec leur ligne vertigineuse. Tiens, Marie-Soleil s'était perchée sur d'impressionnants talons aiguilles lamés, elle qui n'en mettait presque jamais de peur d'effaroucher les hommes du haut de ses six pieds, trois quarts. Mauvais signe. Bien mauvais signe. Elle n'était donc pas à la chasse, s'était-il rembruni.

Quoiqu'avec cette petite robe au dos nu, il était encore permis d'en douter. Quand une femme sort l'artillerie lourde pour aller au Toit rouge, c'est qu'elle a quelque chose en tête. Pat a toujours eu l'œil pour repérer celles qui ne demandent qu'à être séduites. Il peut presque entendre leur appel à l'aide. Il adore jouer les chevaliers servants au secours des belles esseulées. Dans cette section en retrait du bar, fréquentée surtout par les travailleurs de la scierie et les chômeurs, toute tenue affriolante est perçue à tort ou à raison comme un chèque en blanc. Mais Marie-Soleil était dans son élément, elle avait longtemps travaillé au bar et au restaurant attendant pendant ses études collégiales. Peut-être n'était-elle que de passage après tout. Ce qui voudrait dire que cette robe à damner un saint n'était pas destinée à un homme d'ici. Pat avait décidé d'attendre encore un peu.

Il en avait profité pour contempler sa peau bronzée piquée de taches de rousseur ondulante dans la demi-pénombre du bar. Une demi-heure plus tard, la belle grande brune était toujours seule.

La chance finissait peut-être par sourire à la recrue des Nomads. Chose certaine, rarement lui avait-elle offert un si joli coup d'œil depuis sa table habituelle. Une autre demi-heure s'était écoulée sans que Marie-Soleil quitte le bar où elle sirotait lentement un cocktail coloré. Son deuxième de la soirée. Un truc de fille, il n'arrivait pas à déterminer lequel. Ça l'embêtait parce qu'il aurait voulu lui en offrir un troisième. Mais un troisième quoi? Il ne voulait pas passer pour un arriviste. Alors il se contentait de la dévorer des yeux. Entre deux séances de déshabillage mental, il avait pris le temps de texter son chum Francis pour lui décrire le cocktail. «Mon gars, si tu ne connais pas son drink, c'est qu'elle est pas dans ta palette. Laisse tomber», lui avait-il répondu. Pat avait eu beau insister, le barman l'avait rembarré sans ménagement. «Arrête de me texter. Je suis débordé.» Il allait abandonner quand Marie-Soleil avait étiré le bras pour gratter sa cheville, faisant bâiller l'ouverture de sa robe juste là où il brûlait de poser le regard, à la naissance des fesses. C'en était trop. Malgré lui, Pat s'était levé d'un coup sec pour enjamber les quatre pas qui le séparaient d'elle.

— Hé, Marie-Soleil, ça fait longtemps! Content de te revoir parmi nous, lui avait-il dit en condamnant intérieurement la banalité de son entrée en matière.

— Pat, mon petit Pat, comme tu as grandi! T'es devenu un vrai homme, et beau à part ça! Ta mère peut ben être fière! lui avait-elle répondu en lui tendant les deux joues.

— Je te rappellerai qu'on n'a même pas cinq ans de différence!

— Ne dis pas ça si fort! Ça me vieillit horriblement! Si tous les enfants que j'ai gardés se mettent à publiquement me remettre mon âge sous le nez, je pense que je n'oserai plus jamais mettre les pieds dans les bars du coin. C'est déjà assez déstabilisant de vous voir tous ici, dans mon ancien fief, avec vos petites habitudes.

J'ai croisé Étienne l'autre jour et Daphnée pas plus tard qu'hier. Elle est belle à faire damner un saint, la petite maudite! C'est fou comme vous êtes beaux votre génération! À croire qu'on n'a pas bu la même eau!

— Arrête. La plus belle, ce sera toujours toi.

— Oh, le charmeur! Je te remercie, mais tu exagères, pis pas à peu près. Ça suffit maintenant, embrasse-moi, chenapan! Sur les deux joues. Ne te défile pas!

Patrick s'était exécuté en rougissant, osant à peine effleurer les joues douces et pleines de Marie-Soleil. Elle lui avait énergiquement rendu son accolade en l'empoignant par le cou. Il avait été déçu de sentir un obstacle s'interposer entre leurs deux corps. Son sac à main. Il n'avait jamais compris cette nécessité qu'ont les filles de porter leur vie sur leur épaule. «Excuse-moi, j'oublie toujours que j'ai pris de l'amplitude. Je calcule mal mes distances. Plus le temps passe, plus j'ai l'impression de porter une planète qui ne chercherait qu'à sortir de son axe. J'imaginai la grossesse tellement différemment.» Pat en était resté sans voix. Marie-Soleil était enceinte. Marie-Soleil était prise.

— Ça va? T'es blanc comme un drap.

— Oui, oui, ça va. Je suis juste un peu fatigué. J'ai fait des heures supplémentaires cette semaine et j'ai mal mangé. J'aurais dû prendre une bouchée avant de venir ici.

— Je meurs de faim moi aussi. On se commande des nachos? Ou des ailes, peut-être? Tu adorais les ailes trempées dans le miel quand t'étais petit. Ta mère en avait toujours au moins une boîte de spare dans le congélateur. T'étais vraiment difficile sur la bouffe. Même ado, t'es resté borné. Toujours la même sauce à spag. Des fois de la piz pepperoni fromage. Juste du pain tranché. Blanc, évidemment. Et du cheddar doux, parfois. Tu te souviens de la fois où j'ai osé apporter une petite meule d'Oka? T'avais menacé de la jeter par la fenêtre si je l'ouvrais devant toi!

— J'ai beaucoup changé, tu sauras. Tellement que je vais prendre les calmars frits. Avec un verre de vin, tiens.

— Ben voyons, je te taquine. Continue avec ta bière pis tes pinottes. Je vais commander des ailes pour deux. Qu'est-ce que je dis, pour trois!

— Trois? Il aime les ailes?

— Pas vraiment. En fait, je suis certaine qu'il aurait préféré les calmars. Moi aussi d'ordinaire, mais le bébé a des goûts un peu plus arrêtés on dirait, ce qui fait que j'ai une envie folle de manger des ailes, là, maintenant. Avec toi. Avec un extra sauce barbecue à part, s'il te plaît, Martine.

— Attends, c'est qui le troisième si ce n'est pas le bébé?

— T'es drôle. Le troisième, c'est mon futur mari, Philippe. Il devrait arriver dans les prochaines minutes. Qu'est-ce que tu imaginais, qu'il me fallait une portion de plus? Je serais déjà obèse à cette heure-ci! Tu sauras que c'est un mythe de dire qu'il faut manger pour deux pendant la grossesse. Il faut manger un peu plus, c'est vrai, mais il faut surtout manger mieux! Bon, les ailes ne sont pas nécessairement la meilleure des options, mais j'en ai trop envie, alors je cède. Je compenserai demain avec des crudités. Ce ne sera pas un gros effort, je serais capable d'avaler un plateau entier de crudités ces temps-ci.

— Tu ne veux pas attendre que ton chum arrive avant de commander? Ses ailes vont être froides si jamais il arrive en retard.

— Ça ne m'inquiète pas, mon chum est toujours à l'heure. C'est un vrai coucou helvète. Son grand-père était Suisse, il a de quoi tenir. Mais c'est vrai qu'il est aussi très occupé. Quand je l'ai connu, il faisait deux doctorats de front, un en sociologie l'autre en éducation. Il a quitté la recherche il y a deux ans pour devenir chef de cabinet à Québec. Pour le ministère de l'Éducation. La grosse gomme. Il faut toujours que je me surveille, je ne suis pas encore familière avec les coulisses du pouvoir. Mais, crois-moi, c'est grisant! J'adore ça!

— Je pensais que tu voulais t'installer ici, fonder une famille, cultiver la terre et renforcer tes racines comme tu le disais. T'as changé d'avis comme ça, du jour au lendemain, pour rien?

— Non, ça a pris un certain temps. Et puis, je ne fais pas tout ça pour rien. J'ai rencontré l'amour! Le vrai! Tu comprendras quand ça t'arrivera.

— Qu'est-ce qui te dit que ce n'est pas déjà fait? Tu penses que je suis là à prendre ma bière tout seul comme un crapet? Trop tarlas pour faire autre chose que de regarder le décolleté des filles? J'attends ma blonde, moi aussi.

— C'est une petite qui? Je la connais?

— Elle est d'ici, mais elle s'en va étudier en Italie à l'automne et je vais la suivre. On pense se marier à notre retour. Avoue que ça t'en bouche un coin.

— Un coin? Un gros. Je croyais que tu avais lâché l'école. La dernière fois que j'ai vu ta mère, elle était découragée et elle pensait que tu ne finirais jamais ton secondaire. Elle s'inquiétait aussi de tes fréquentations et elle en avait marre de se lever avec une nouvelle fille dans sa maison toutes les fins de semaine. Casanova, va!

— Ma mère est une anxieuse, tu le sais aussi bien que moi. Et le reste, c'est juste du commérage. Si tu veux tout savoir, ma blonde est en haut avec une amie en peine d'amour. On devait sortir à quatre, mais son chum est jamais venu. Il lui a envoyé un texto il y a une heure pour lui dire qu'il la crissait là. J'ai trouvé plus délicat de les laisser entre filles. Je sais vivre. Maintenant tu m'excuseras, je vais quand même aller voir comment elles se débrouillent.

— Fais vite et reviens-nous. Tu n'oublies pas que je t'ai commandé des ailes!

Heureusement pour Pat, Nadia était encore là, assise en retrait avec un groupe d'amis, à siroter son scotch d'un air absent. Sur la scène, les tentures lamées étaient tirées

et le follow spot suivait les moindres gestes d'Oksana qui roulait des hanches dans sa robe moulée. Mauvais timing, c'était le début du spectacle et elle était encore habillée. Pat ne verrait ni ses fesses blanches et musclées, ni ses seins pâles à l'aréole à peine rosée de poupée de porcelaine. Tant pis.

Nadia avait les yeux rivés sur la belle Ukrainienne. Il n'arrivait pas à dire si c'était fortuit ou pas. Il aurait parié qu'elle ne la voyait même pas. En même temps, son regard avait quelque chose d'insistant, à la limite de l'indécence. Ce n'était pas celui de la fille qui se compare, c'était plus l'œillade du gars qui brûle d'y poser les mains ou les lèvres. Drôle de fille quand même que cette Nadia. Jolie, c'est sûr. Belle même. Mais tellement imprévisible. Gaie, peut-être? Difficile à dire. Elle avait des amis dans tous les groupes, des nerds aux bikers, et cette position avantageuse intimidait énormément Pat. Et puis, c'était une lectrice aguerrie et il avait toujours eu peur des lectrices. On aurait dit qu'elles voyaient en lui comme dans un livre ouvert tandis que lui n'arrivait pas à les déchiffrer. Ça l'enrageait et l'angoissait tout à la fois. En fait, il avait pris l'habitude de se tenir loin des littéraires et des universitaires dont il n'aimait ni les goûts ni les manières. Patrick n'avait donc jamais dragué Nadia Camirand, lui qui avait pourtant fait du charme à toutes les amies de sa sœur, belles ou pas. Sa sœur avait eu beau le menacer cent fois, prévenir ses amies deux fois plutôt qu'une, il n'arrivait pas à s'empêcher de faire le joli cœur, même avec les plus moches. Cela lui avait trop souvent réussi pour qu'il arrête maintenant.

Pat aurait pu faire son grand jeu à Nadia. C'était une fille après tout, et toutes les filles adorent se sentir uniques au monde. Il savait qu'elle était seule depuis un bon moment et elle avait l'air de s'emmerder royalement. Sans doute qu'il n'aurait eu qu'à tendre son filet pour l'attirer à lui, quitte à en resserrer un peu plus les mailles. C'était jouable, mais c'était aussi risqué et il n'avait pas le droit à l'erreur ce soir. Pat avait donc opté pour la carte du pragmatisme et ouvert son jeu à Nadia au nom de sa grande amitié avec sa sœur. À son grand étonnement, la jeune femme avait tout de suite embarqué. Elle s'était déjà poudrée, maquillée et épilée en vain. Aussi bien que quelqu'un en profite, qu'il le mérite ou pas, lui avait-elle fait valoir.

— Quant à se faire poser un lapin, autant rebondir avec classe, avait-elle lancé à Pat en lui prenant la main. Mais je t'avertis, c'est toi qui paies les drinks et qui assures l'essentiel de la conversation. J'la connais pas bien, Marie-Soleil. Le seul souvenir que j'ai d'elle, c'est qu'on n'a pas vraiment d'atomes crochus. Tu trouves pas qu'elle fait un peu nunuche? Enfin, ça me regarde pas. Pour le reste, j'embrasse, même avec la langue si tu veux donner un peu de vérité à ton show. Tu peux aussi reluquer ouvertement mon décolleté, prendre ma main ou ma cuisse, mais pas touche à ma petite culotte ou à ma sacoche, ça, c'est privé.

— Fair enough. On se pratique un peu avant d'aller en bas?

— Ça sera pas nécessaire, j'aime mieux la spontanéité. Et je te rappellerai que j'ai une réputation à sauvegarder. Si tu veux que ton show marche, vaut mieux se la jouer toute en subtilité devant la plus petite foule qui soit.

— Qu'est-ce que tu veux dire? C'est une insulte ou quoi?

— Prends-le comme tu veux. Je m'en fiche. Mais mettons que t'es pas le genre de gars avec qui une fille tient à être vue publiquement. À moins d'être assez nouille pour croire que ce ne sera pas pour un soir. Ce que je ne suis pas, tu t'en doutes bien. Je connais trop de détails sur ta vie privée pour ne pas me tromper.

— C'est quoi cette réputation que tu me fais?

— Que je te fais? Ta réputation, c'est toi qui te la fais, mon gars. J'y suis pour rien moi. Maintenant, mets ton orgueil dans ta poche, pis prends-moi la main. J'ai très envie de jouer les fiancés de service. Ça va me changer les idées. Je te promets d'être bonne.

Bien entendu, Nadia avait été parfaite. Drôle et pétillante, mais aussi profonde et grave lorsque nécessaire. Elle avait complètement éclipsé le beau Philippe coincé dans son complet cravate un peu court aux pattes. L'universitaire avait une voix éteinte, les épaules arrondies, la peau un peu molle. Il parlait en grasseyant sur un ton pontifiant qui

horripilait Pat. Il avait toujours trouvé ce défaut de langue désagréable, mais dans sa bouche à lui, c'était tout simplement insupportable. Le fonctionnaire avait pris un temps fou pour manger ses ailes, le petit doigt en l'air, les lèvres retroussées, presque dédaigneuses, grignotant la chair avec suspicion et essuyant ses mains compulsivement sur la lingette citronnée qu'il repliait scrupuleusement après chaque utilisation. Il avait passé le reste de la soirée à têter le même verre de rouge. Pat et Nadia avaient passé rapidement sur leurs projets italiens, Marie-Soleil et Philippe n'ayant jamais même mis le pied hors du continent nord-américain.

— Il y a tellement à voir ici, je refuse d'aller dans les vieux pays quand j'ai chez moi encore tant à découvrir. Mes racines sont ici. Avec le petit qui s'en vient, toute cette agitation me paraît plus futile que jamais. Je veux que mes enfants sachent intimement d'où ils viennent. C'est fondamental quand on veut savoir où l'on va, avait tranché Philippe, en caressant le ventre de sa promise.

— Tu vois, Pat, mes rêves n'ont pas changé, je veux toujours renforcer mes racines, j'ai juste élargi mon territoire. Tu conviendras avec moi que Manseau n'est pas le nombril du monde. On s'est acheté une ferme à Sainte-Pétronille sur la pointe de l'île d'Orléans qui fait face à Québec. On a réservé un petit pavillon à maman. Quand les petits seront plus grands, je vais acheter un troupeau de moutons et fabriquer des fromages et de la laine bios. Il faudrait vraiment que tu voies ça. La vue est tellement belle le matin sur le fleuve. Je pourrais passer ma vie là sans jamais m'ennuyer. J'ai même du mal à dormir ailleurs maintenant, moi qui faisais tout pour m'évader quand j'étais petite. Si Philippe n'avait pas insisté pour qu'on vienne à Manseau aujourd'hui, c'est là que je serais, dans mon lit à écouter le vent passer doucement dans les rideaux.

— Vous êtes venus faire quoi à Manseau? Je croyais que tu ne parlais plus à ton père.

— On a fait la paix. Ça ne nous a pas beaucoup rapprochés, mais au moins on peut se parler quand c'est nécessaire. De toute façon, ça n'est qu'une formalité. On va faire ça ici, pas chez lui, ça, je peux toujours pas.

— Ce n'est pas qu'une formalité, ma chérie. C'est important, corrige Philippe.

— Philippe exagère un peu. Disons que c'est un détail technique qui ne pouvait pas attendre plus longtemps.

— Quoi donc?

— C'est la fête de Marie-Soleil, demain.

— Et puis?

— Demain, elle va coiffer Sainte-Catherine! À moins que je ne demande sa main à son père. Ce que j'entends faire ce soir même. C'est juste qu'on n'avait pas prévu qu'il arriverait si tard.

— Je l'ai appelé tantôt, il est coincé aux lignes. Si tout va bien, il sera là vers 11h15. Il a promis de tout faire pour arriver avant minuit, mais ce sont les douaniers qui vont avoir le dernier mot. De toute façon, on n'est pas à une minute près. Je ne me transformerai pas en vieille fille sur le coup de minuit. Peut-être que je vais me changer en citrouille, mais ça, au moins, ce sera passager!

Pat avait décroché à partir de ce moment-là. Il avait bu sa bière d'une traite puis en avait commandé trois autres. Deux pour lui, une pour Nadia. Et un double scotch pour rincer le tout. Basta pour les autres. En revenant, il avait longuement embrassé Nadia. Avec la langue, la main plaquée sur sa nuque, l'autre sur son sein. Jusqu'au malaise. La belle ne portait qu'un fin soutien-gorge de dentelle. Pas ces push-up raides et gonflés à bloc que portent les filles de sa génération et qui font écran entre la chair et la main. L'élasticité du sein, un petit B ferme, mais bondissant, l'avait ému. Il avait même dû réprimer un début d'érection en s'asseyant. Nadia avait été impeccable. Elle avait

gentiment pris sa main pour la déposer sur sa cuisse et elle avait repris la conversation avec Philippe comme si rien n'était. Le contrat était plus facile que prévu. Le couple n'était que de passage. Les deux écoutaient à peine, tout centrés sur eux-mêmes et leur bonheur. Nul besoin de monter un échafaudage complexe de mensonges. Nadia et Philippe avaient rapidement quitté la sphère personnelle pour passer à la littérature et à la philosophie. Ils avaient parlé de Cioran, de Wittgenstein et de Montaigne en attendant Moïse. Marie-Soleil n'avait presque rien dit de plus. Elle écoutait son futur mari, béate, en flattant son ventre rebondi. Pat flottait à côté d'elle, le regard embrumé par l'alcool. Il n'entendait plus rien.

Quand Moïse était arrivé à minuit moins vingt, Pat dormait la tête sur l'épaule de Nadia. Sa main était toujours lourdement posée sur sa cuisse. La jeune femme avait suggéré au couple de leur laisser la table. Ils avaient plutôt choisi d'en prendre une autre, plus en retrait. Le preux chevalier ronflait doucement, terrassé, tandis que la belle s'emmerdait ferme. La soirée était finie. Nadia avait plongé la main dans les poches du dormeur, repêché quelques billets froissés pour régler la note, y avait remis le change sans qu'il bronche, puis l'avait gentiment forcé à se lever. Pat s'était rendormi sitôt assis dans la camionnette de Nadia. La nuit était claire, les champs de canneberges fraîchement inondés luisaient faiblement sous le clair de lune. À leur surface, les premières billes rouges de la saison flottaient doucement en attendant d'être emprisonnées dans les grands filets des cueilleurs. À l'entrée du village, des jeunes finissaient leurs frites, affalés sur les bancs de bois de Violette, déterminés à profiter d'une des dernières belles journées de la saison. Une petite foule faisait la fête devant l'édifice municipal. Le terrain de balle était tout illuminé pour une dernière partie hors saison au bénéfice des pompiers volontaires. Manseau menait 5 à 3 contre Villeroy.

Patrick demeurait en retrait, juste derrière l'édifice municipal, face au cimetière, dans un modeste trois et demi que lui louait l'esthéticienne. Nadia s'était garée dans l'entrée, avait fermé le moteur et avait longuement contemplé les rangées de pierres tombales. Plusieurs étaient encore fleuries. Un ourson brun veillait sur l'une d'elles. C'était la tombe de la petite Laure, la fille de Maurice et France, qu'elle partageait avec

leur second enfant, mort-né à 23 semaines, quelques jours à peine après qu'on eut diagnostiqué un cancer de l'utérus à la maman. Les grands-parents paternels de Nadia y reposaient aussi, plus au nord, aux côtés de deux de leurs fils, fauchés en bas âge par la tuberculose. Nadia accompagnait parfois sa grand-mère dans sa visite hebdomadaire au cimetière. Celle-ci désherbait, arrosait et époussetait, se démenant autour de la pierre tombale où était inscrit le nom de ses deux fils: Laurent et Jacques. Son propre nom y avait aussi été gravé, de même que celui de son mari et leur date de naissance respective. Ne manquait plus que la date de leur mort.

— Ça ne t'angoisse pas grand-maman de voir ton nom sur la pierre?

— Pas du tout. Au contraire, ça me rassure. Je sais que j'ai ma place. Et puis, je n'y serai pas seule, ma chouette. J'aurai mes gars avec moi.

— Tu préférerais être avec eux plutôt qu'avec nous?

— Non, je ne suis pas pressée de partir, mais, en même temps, c'est vrai que j'ai hâte de les retrouver. Tu sais, mes gars, ils vont m'avoir manqué toute ma vie.

— Qui va prendre soin de vous quand tu n'y seras plus? Papa n'est pas bon là-dedans. Il va vous oublier. Enfin, il ne va pas vous oublier vous, mais c'est sûr qu'il va oublier d'aller fleurir votre tombe.

— Mais toi, ma chérie, tu vas y penser. Je sais que toi, tu ne nous oublieras pas. Je n'ai pas besoin de plus pour être rassurée.

À la mort de sa grand-mère, Nadia avait loyalement pris la relève, mais elle était moins assidue que son aïeule, cela se voyait aux mauvaises herbes qui se mélangeaient aux chrysanthèmes d'automne. «Je vais revenir demain, grand-maman, c'est promis.» Sans le vouloir, Nadia avait parlé tout haut. Pat n'avait pas bronché pour autant. Elle l'avait secoué gentiment, puis plus fermement. Il avait fini par ouvrir un œil hagard. «T'es chez toi, on monte.» La porte n'était pas verrouillée. La table de verre était encombrée d'assiettes et de verres sales empilés sur un lit de papiers: des prospectus, une

facture de Bell, le guide d'utilisation d'une moissonneuse-batteuse John Deere, des journaux, une revue d'horticulture. Nadia n'aurait jamais imaginé que Pat puisse s'intéresser à l'horticulture, encore moins à l'actualité. Là n'était pas sa seule surprise. Elle connaissait le vieux duplex pour y avoir joué des dizaines de fois avec son amie Sophie. Elle se souvenait des comptoirs de mélamine blanche, du prélat taché et des portes brinquebalantes du premier. Elle s'attendait à retrouver la même chose au deuxième. Elle avait plutôt découvert un intérieur coquet à la déco soignée. Cafetière italienne, sofa de cuir, luminaires en verre de Murano. Pat avait même fait percer le toit pour y installer des puits de lumière. Tout ce soin l'avait un peu décontenancée. Refusant de laisser transparaître son trouble, Nadia avait posé sa sacoche et ses clés sur une pile, Pat toujours pendu mollement à son bras. Elle l'avait reconduit jusqu'à son lit, lui avait enlevé sa veste de cuir, ses chaussures, ses bas, son pantalon. Il s'était laissé faire sans rien dire, les yeux grands ouverts, sans expression. Il se tenait maintenant debout, indécis, en boxer et t-shirt. Nadia avait été patiente. Elle avait attendu qu'il accuse le choc. Il avait fini par enlever lui-même son chandail, exhibant un torse glabre et musclé. Pas trop, juste assez pour dessiner le contour des muscles. Il était presque attendrissant comme cela, planté comme un piquet, presque fragile.

— Aller hop, au lit.

— T'es vraiment belle comme ça Nadia. La nuit te va bien, je trouve. Tu veux t'allonger avec moi un instant? Ta présence me fait du bien. On dirait qu'on se connaît depuis longtemps, tu trouves pas?

— T'en as du culot. C'est vraiment un service cinq étoiles que tu me demandes! Je ne peux pas en dire autant de toi. Tu t'es vu l'air? T'es dû pour dormir longtemps et cuver. T'as pas besoin de moi pour ça.

— Je ne toucherai pas à tes petites culottes ni à ta sacoche. Je suis un gars de parole. Je veux juste pas m'endormir tout seul. Ce serait encore mieux si t'enlevais tes souliers, tes bas et ton manteau. Pis ta robe aussi. J'aurais l'air moins con.

— Tu veux peut-être que j'enlève mes verres de contact aussi?

— Quand même pas. C'est ben trop personnel. Je miserais plutôt sur le tissu et la dentelle. Les filles ont toujours tendance à en avoir trop sur elles.

— Es-tu en train de me faire des avances? Parce que j'ai vu mieux.

— Je peux faire mille fois mieux, mais pas ce soir. J'ai mal partout, respirer me fait mal. J'ai jamais ressenti ça avant. Crois-tu que je devrais m'inquiéter?

— Je soupçonne le cœur. Et avec le cœur, on n'est jamais sûr de rien.

— Le cœur? C'est vrai que je sens un poids à gauche. C'est quoi les signes d'une crise cardiaque?

— Bras engourdi, essoufflement, faiblesse générale.

— Je devrais peut-être appeler Info-Santé, je voudrais pas péter au frette à 20 ans, ce serait trop con.

— Rassure-toi, ton mal est d'une autre nature. T'as le bobo de l'amour déçu. On s'en remet la plupart du temps. Dans ton cas, je ne m'inquiérais pas trop. Le pronostic est bon. La terre est pleine de Marie-Soleil. Tu en trouveras d'autres. Des plus belles et des plus fines, je te le promets.

— Impossible.

— On dit pourtant que les coqs se remettent très vite. C'est aussi ce que dit la bosse dans ton boxer.

— Reste avec moi. J'ai du café. Je te ferai des œufs brouillés. J'ai une super cuisine qui ne sert à personne. Même pas à moi. Il faudrait que je suive des cours. Mais je fais du super bon café, avec ben de la mousse. Pis mes toasts sont écœurantes. Je les fais avec des ciabattas. Ça te tente?

— T'es presque convaincant. Mais je décline quand même. On baise, tu t'endors et je m'en vais. Tu pourras pas dire que j'honore pas mes contrats. J'ajoute même des extra sans facturation supplémentaire. Alors, ferme-la, pis profite-en.

Manseau, le 24 août

Il a du charme, le petit caïd, songe Nadia en refermant doucement la porte de l'appartement de Pat. Même piteux, même déprimé, il a ce je-ne-sais-quoi qui l'attire tant chez un homme. Un brin de folie dans l'œil, un instinct de cacique, des réflexes de loup alpha. Nadia doit l'admettre, Patrick a du chien. Plus besoin d'aller en Italie, je l'ai trouvé mon Giacomo Casanova! s'amuse la jeune femme en mettant la clé dans le moteur fatigué de sa camionnette. Quand même! Il ne faudrait pas charrier. Patrick est beaucoup trop immature. Et beaucoup trop bavard. Il va falloir qu'il apprenne à se taire celui-là s'il veut continuer à la voir. Non, mais tout le monde s'en contrefiche de ses amours déçues! Est-ce que je l'emmerde, moi, avec mes histoires compliquées? Pas du tout, j'ai trop de classe pour ça. J'aurais dû lui clouer le bec dès la première phrase, ça m'aurait évité d'avoir à me taper la litanie de ses espoirs contrariés! Une ferme, une épouse, des enfants, des lapins. Même un chien. Je rêve! Les aspirations secrètes de Pat sont un éteignoir et il ne le sait même pas, le pauvre. Il faudrait bien que quelqu'un ait la charité de lui dire. À l'entendre, on croirait que le bonheur est resté figé dans les années cinquante. Comme si une vision passéiste pouvait encore tenir lieu d'ambition!

Pat ne sait-il pas que le rêve d'hier a viré au cauchemar pour les centaines de Québécois qui refusent d'abandonner leur terre? Il faut voir la montée en flèche du nombre de suicides chez les agriculteurs. Le mois dernier, c'était un gars de Sainte-Cécile. Le grand Dubé. Dominic Dubé. Nadia le connaissait vaguement pour avoir fait un peu de natation avec lui à la Poly. Un bon gars baraqué, un peu terne, mais à son affaire, qui parlait peu et buvait encore moins. Un modèle. C'est lui qui avait eu l'idée d'instaurer des rotations dans les fermes des environs pour permettre aux agriculteurs de souffler de temps à autre. Pas souvent, une fin de semaine par trimestre seulement. Il avait dû batailler fort pour les convaincre. La vieille génération avait eu du mal à céder ses pouvoirs plénipotentiaires. Il avait fallu que les femmes s'en mêlent et mettent leur veto. C'était la rotation ou l'abstinence. Les rotations avaient été instaurées presque aussitôt au grand bonheur de tous, même les plus récalcitrants. Cela n'avait pas empêché Dominic de sombrer. Son garçon de ferme l'avait retrouvé pendu au-dessus des

trayeuses. La langue noire, les yeux exorbités, du sang coagulé sous le nez. Il n'avait pas pensé à porter une cagoule, mais il avait punaisé une enveloppe à sa chemise. Elle était bourrée d'états de compte impayés. À son père, il n'avait laissé qu'un mot: pardon. Aux amis, une simple phrase: merci pour la belle aventure. Sa tristesse et sa hargne, il les avait plutôt gardées pour le gouvernement qu'il jugeait responsable de son malheur avec ses quotas irréalistes et son aide famélique. La lettre avait paru dans *Le Soleil*, mais n'avait pas fait grand bruit. Cette semaine-là, deux infirmières avaient aussi commis l'irréparable, accaparant tous les projecteurs. La santé passera toujours devant l'assiette.

Non, franchement, tranche Nadia, il n'y a que ceux qui refusent de s'ouvrir les yeux comme Pat pour souhaiter s'attacher à une vie d'engagement bucolique, les mains liées à la terre par une hypothèque coupe-gorge. J'imagine que c'est ce qui arrive quand on est élevé en petit roi. On ne soupçonne même pas qu'on peut se tromper et on fonce dans le tas sans même s'imaginer que la route peut un jour se dérober sous nos pieds.

L'attitude de matamore de Pat ne date pas d'hier. Sa mère n'a jamais su lui dire non. À la maison, c'était toujours lui qui décidait de tout. Il le faisait sans réfléchir — sans égard pour personne, surtout pas pour sa mère — si bien qu'il se trompait souvent. Le plus fâchant, c'est qu'il n'en tirait jamais de leçon. Depuis qu'il vit seul en appartement, Patrick est quand même un peu moins péremptoire. Il lui arrive même de douter. Des autres la plupart du temps, rarement de lui. N'empêche que la jeune recrue a la désagréable impression que sa vie est dans un cul-de-sac. Il n'a plus envie d'aller bûcher avec les boys. Plus envie de jouer les pompistes de service pour dépanner Gérard. Plus envie de revêtir ses habits de pompier volontaire juste pour faire rêver les filles. Son existence manque singulièrement de sel. De chaleur aussi. Il n'y a que sa moto qui lui arrache encore quelques sourires. Et encore! Trop souvent, elle lui rappelle la solidité des chaînes dont il voudrait se débarrasser. Alors Pat continue à exceller au jeu des apparences. Il sort, boit, fume et fait tomber les filles, même si le cœur n'y est plus. Son état d'esprit le fâche d'autant plus qu'il n'a jamais eu autant de zéros dans son compte de banque. Juste cette année, Patrick a rempli son CELI, s'est acheté un char — comptant s'il vous plaît —, est allé dans le Sud et s'est payé une longue semaine de pêche avec

trois de ses meilleurs amis. Malgré cela, il lui reste encore tellement d'argent qu'il pense maintenant se prendre des REER pour l'hiver. Ça fait un peu pépère, mais ça fait aussi épargner de l'impôt. Patrick a beau détester les gratte-cenne, il haït encore plus le fisc. Il n'a aucune gêne à falsifier ses papiers. Rouler la société ne l'émeut pas le moins du monde. C'est un Bougon dans l'âme. Mais un Bougon sur ses gardes. Le self-made-man, il y croit plus ou moins. Il sait qu'il a besoin des autres pour réussir, mais il craint toujours qu'on l'utilise à ses dépens. Lui-même le fait sans vergogne, pourquoi les autres feraient différemment? Patrick vit dans la hantise de la trahison. Il a lui-même trompé tant de fois.

Pat n'est pas irrécupérable, calcule pourtant Nadia en tournant sur la rue principale. C'est un crâneur qui aime à s'imaginer à la tête d'une meute, mais dans le fond, il rêve seulement d'une femme qui le prenne en charge. En cela, il n'est pas bien différent de la majorité des hommes qu'elle connaît. Son père, ses oncles et ses cousins sont tous un peu comme cela. Ils vivent leur vie sur une voie parallèle sans s'inquiéter d'avoir à prendre quelque décision que ce soit. Tout leur est égal. La couleur des murs, le repas du soir, la destination des prochaines vacances. Ce sont des suiveux, des exécutants. Ils vivent dans l'attente d'une nouvelle directive, l'accomplissent, bougonnent mollement pour la forme, soufflent un peu, puis le cycle recommence. Ces hommes-là préfèrent abdiquer une liberté dont ils ne savent de toute façon que faire plutôt que d'affronter seuls leur quotidien. Combien de fois s'est-elle outrée de voir son père mettre sa vie en sourdine pour ne pas déplaire à sa mère.

— Il ne t'arrive jamais de penser par toi-même? lui avait-elle lancé un jour, excédée.

— Oui, tous les jours quand je suis au travail, je pense par moi-même. Penser librement et sans ornières est ce qu'un ingénieur peut faire de mieux, lui avait-il répondu sans même élever la voix.

— Mais à la maison? Pourquoi tu te mêles de rien? Maman détient l'unique vérité, on ne peut jamais rien faire pour s'y opposer. Toi-même tu ne remets jamais en

question ses décisions. Même quand tu les désapprouves, tu fais mine de rien. C'est tellement lâche! Tu es un lâche! Mon père est un lâche!

— Tu te trompes. J'approuve tout ce que dit ta mère.

— Voyons donc! Quand ça t'agace, ça se voit, tu rentres les épaules, ton œil droit saute, tu respire par la bouche. Que tu le veuilles ou non, ton corps crie ton indignation. Mais tu persistes à ne rien dire. Tu gardes tout en dedans comme Marilyn. Sauf que toi, tu souris comme si de rien n'était. C'est hallucinant! À te voir aller, on dirait que rien n'a d'importance.

— Au contraire, tout a de l'importance. C'est pour ça que je m'en remets à ta mère. Elle est douée pour le quotidien, ta mère. Elle est organisée, efficace, sûre d'elle. Je ne connais personne qui sache mieux gérer une famille. Et avec ta sœur, crois-moi, on en a eu des défis. Tout a été difficile avec elle. La faire manger, la faire marcher, la faire parler, lui apprendre à se dominer, à sourire, à penser. Il a tout fallu inventer. Ta mère a été extraordinaire. C'est bien assez pour que je m'incline. Tu devrais faire de même. De toute façon, je ne comprends pas pourquoi tu te plains, ta mère te consulte tout le temps.

— Facile, c'est ce que font tous les gouvernements. Ils ouvrent les négociations, laissent croire au peuple et à l'opposition qu'il y a encore quelque chose à monnayer alors que le rapport final est déjà à l'impression. Ça m'écœure!

— Oh, le gros méchant complot mondial. T'as jamais pensé que si ta mère décide parfois de passer outre à tes suggestions, c'est tout simplement parce que ce n'était pas la meilleure option. Arrête d'en faire une affaire personnelle. Ça n'a rien à voir avec toi, ça s'appelle de l'éducation. Tu verras quand tu auras des enfants, tu ne pourras pas seulement les accompagner, il te faudra aussi les redresser parfois!

— Je n'en veux pas d'enfants. On voit ce que ça donne: un père carpette, une fille mésadaptée limite autiste et une autre sans cœur toujours insatisfaite! Ben j'ai une petite nouvelle pour toi, papa, j'en ai rien à cirer d'une vie comme celle-là!

Manseau, le 24 août

Rien à faire, Pierre-Paul n'a plus sommeil. Il fixe le plafond en attendant que le téléphone sonne. Il sonnera, c'est sûr. Il n'y a que cela pour le tirer du lit à une heure aussi matinale. L'appel se fait pourtant attendre. 5h27. 5h36. 5h45. Toujours pas de sonnerie. Pierre-Paul espère que l'attente ne sera pas trop longue. Il aimerait pouvoir reprendre sa nuit sans avoir à sortir du lit. Ça tombe bien que Georgette ait choisi de faire chambre à part cette nuit. La sonnerie ne devrait pas la déranger. Pierre-Paul est prêt. Il tient déjà le combiné, ne reste qu'à décrocher. Il a même son crayon et son bloc de papiers posés juste là, à côté de son oreiller. Mais qu'il appelle donc, le lambineux!

À moins que ce soit une fausse alerte. Ce serait bien la première fois. Non, le petit doigt de Pierre-Paul ne lui a jamais fait défaut. Quelqu'un pense à lui en ce moment même, il en mettrait sa main au feu. Mais les gens hésitent de plus en plus avant de s'en remettre à un guérisseur. Il faut vraiment que la menace soit forte pour qu'ils osent prendre le téléphone. «Et si ça fonctionnait? C'est sûr que je ne m'en vanterais pas, mais ça vaut peut-être la peine d'essayer. Au point où j'en suis...» Ceux-là, Pierre-Paul aurait envie de les secouer comme des pruniers. «Évidemment que ça fonctionne! C'est un don, pas une chimère!», bougonne-t-il à voix haute. Le mécanicien à la retraite sent la colère monter peu à peu. Le réveiller passe encore, mais le faire attendre, ça non! «J'ai pas que ça à faire moé. Arrête de lambiner. Appelle! J'ai une nuit à finir. Pis un sapré de bon rêve à reprendre.»

Quand Pierre-Paul était petit, c'était sa mère, Rose-Aimée, qu'on venait voir comme ça à toute heure du jour ou de la nuit. Rares étaient les semaines qui passaient sans que quelqu'un vienne à leur porte sans même s'être annoncé. «C'est ma fille de trois ans, elle s'est brûlée avec le fer. C'est laid sans bon sens! Elle hurle depuis trois heures. J'y ai mis la main dans une bassine d'eau, mais elle crie pareil.» «Faites-vous-en pas, je m'en occupe. Rentrez chez vous, vous allez voir, ça brûlera pu. Promis.» Un matin, le téléphone était arrivé dans la maison et Rose-Aimée n'avait plus connu de repos. Chaque jour que le Bon Dieu amenait venait avec son lot de demandes désespérées. «On se

connaît pas, mais vous connaissez ma belle-sœur. Elle m'a dit que vous pouviez m'aider. J'ai un problème avec mes mains, des verrues, je ne sais plus comment m'en débarrasser.» «C'est mon gendre, il s'est coupé le front en tombant des escaliers. Y'était trop saoul. J'vous aurais pas appelé si ç'avait pas été si vilain. Ça pisse le sang icitte d'dans. Pis y fait rien pour nous aider. Pouvez-vous faire quelque chose? Ce serait ben apprécié.» Chaque fois, Rose-Aimée trouvait les mots qu'il fallait. Elle commençait par noter scrupuleusement le nom de celui qui avait besoin d'elle sur un papier, puis elle l'invitait à ne plus se faire de souci. «C'est du passé maintenant, c'est moi qui m'en occupe. Surtout, dites pas merci, ça pourrait porter malheur!»

Le don de Rose-Aimée pour passer le sang, les brûlures et les verrues lui venait de son père, qui lui-même l'avait reçu de sa mère. «Cet héritage-là passe d'une génération à une autre en alternant mâle et femelle. Un jour, ce sera donc à toi, Pierre-Paul, de prendre ma relève.» Le pouvoir de Rose-Aimée était très fort. Elle avait commencé à l'exercer tôt, avant même la puberté. Celui de Pierre-Paul était d'une autre eau. Il avait mis beaucoup de temps à s'épanouir. «Tu manques de compassion, mon gars, se désolait sa mère. Il ne suffit pas de croire, il faut ressentir la détresse des autres jusqu'au plus profond des tripes. Si tu n'es pas capable de t'effacer devant cette détresse-là, ça ne marchera jamais.» De l'empathie, Pierre-Paul en avait pourtant. Comme il portait en lui la foi qui déplace les montagnes. Mais il n'arrivait tout simplement pas à s'imaginer en sauveur. Il se sentait trop fragile, trop frêle pour ajouter un nouveau poids sur ses épaules. Il craignait de se perdre en chemin et, avec lui, celui qui oserait remettre son sort entre ses mains. Têtue, sa mère avait refusé de baisser les bras. Elle avait cassé son cochon pour l'envoyer faire un stage dans le Jura, en Suisse, à l'Institut supérieur du reboutement. Les professeurs avaient été impressionnés par le taux vibratoire de Pierre-Paul, un taux digne des meilleurs «faiseurs de secrets». Mais deux années d'études n'avaient pas su faire de lui un vrai panseur ni même un véritable conjureur. Le doute continuait à brider son don.

Il avait fallu que sa mère tombe pour que Pierre-Paul apprenne à lever la tête comme un homme. Rose-Aimée travaillait dans l'ancienne laiterie quand elle avait trébuché sur

un piège à ours rouillé. Elle était seule et s'était préparée à un long siège sachant que son absence ne serait sans doute pas relevée avant plusieurs heures. Elle avait déchiré sa jupe en longs rubans afin de se faire un garrot, puis elle avait commencé à prier. Rose-Aimée avait la foi. Elle savait que les secours viendraient. Elle ignorait seulement quand. Au garage, Pierre-Paul n'avait rien senti de particulier. À bien y penser, il avait peut-être ressenti une petite faiblesse vers 11 h. Il était allé se faire un café sans chercher à trouver une explication à cette anormale baisse d'énergie. C'est sa voisine, Mme Méthot, qui était venue le chercher en catastrophe, vers 14 h. Sa mère reposait encore sur la paille, pâle et tremblante. Elle avait commencé à perdre du sang. Trop de sang. En voyant arriver Pierre-Paul, elle avait poussé un long soupir de soulagement et, toute défense tombée, elle avait sombré dans l'inconscience. «J'ai ben peur que son don y serve pas dans ce monde-là», avait glissé Mme Méthot, effrayée. La remarque avait transformé Pierre-Paul. Alors qu'il aurait dû paniquer, il s'était senti soudain léger, toute peur envolée. Il avait lentement posé ses mains sur la blessure de sa mère et le sang s'était immédiatement arrêté de couler. Il n'en avait pas été étonné. Mme Méthot, si. Beaucoup. En fait, elle avait été si impressionnée par le prodige qu'elle en avait parlé à toutes ses connaissances. La nouvelle s'était répandue comme une traînée de poudre dans le village. Manseau avait un nouveau guérisseur. Quant à Pierre-Paul, il avait pris la chose avec philosophie. Son destin prenait finalement la tangente attendue. Valait mieux investir dans un nouveau téléphone. Et prévenir son épouse, Georgette, dont la vie serait forcément un peu bousculée.

La routine s'était vite installée, Pierre-Paul la connaissait par cœur maintenant. Il n'en demeurait pas moins vigilant. Sa mère l'avait bien avisé. Un don comme celui-là se cultive. Il peut fleurir comme il peut se flétrir et même mourir. Avait-il été négligent ces derniers temps? Cela pourrait expliquer ce réveil apparemment sans appel. Pour mettre son don au défi, le mécanicien avait enlevé ses lunettes et déposé son bloc-notes sur la table de chevet. Rien. Puis, il avait doucement reposé sa tête sur l'oreiller, aux aguets. Toujours rien. Étrange. Il allait reposer le téléphone quand ce dernier s'était enfin animé.

À l'autre bout du fil, la voix était aux abois. L'intonation lui était familière, mais le ton lui paraissait forcé, comme si son interlocuteur était à bout de souffle.

— M. Brochu? Je vous dérange? Je suis désolé, mais c'est important.

— Ça va. J'étais réveillé. J'attendais votre appel. J'étais juste un peu curieux. C'est rare qu'on m'appelle entre chien et loup. Il faut que ce soit grave en ciboire.

— C'est grave. Je pense même que c'est une affaire de vie ou de mort.

— Vous m'avez pas l'air trop en péril.

— C'est pas pour moi.

— C'est pour un proche alors?

— Non.

— Une connaissance?

— Non.

— Ouais. Vous êtes pas trop jasant. Il va ben falloir pourtant que vous me donniez des détails. J'peux rien faire sans avoir au moins un nom.

— C'est impossible.

— Vous pouvez pas ou vous voulez pas?

— J'aimerais mieux rester en dehors de ça.

— Commencez par définir un peu ce ça-là, ça m'aiderait.

— Ben, y a eu un accident sur la track. Pis y a quelqu'un de blessé. Il faudrait arrêter le sang. Pis les brûlures aussi.

— J'peux pas envoyer des prières dans l'vent de même. Ça me prend plus que ça. Je suis un guérisseur, pas un saint.

— La fille conduisait un Dodge Ram noir.

— En campagne, c'est assez commun. Mais si vous dites que c'est une fille qui conduisait, je parierais sur Claudine ou la petite Camirand. Ça vous sonne une cloche? La première est brune, la deuxième est blonde.

— Je dirais plus blonde avec une fossette au menton. Y avait aussi un sticker sur le bumper de son camion. Cat lover, que ça disait.

— C'est Nadia ça. Mais, attendez, vous êtes où, vous, là? Pour me donner des détails de même, il faut que vous soyez proche en bibitte.

— Je l'ai croisé, c'est tout.

— Pourquoi vous êtes pas allé l'aider alors?

— Les secours sont arrivés ben vite, j'ai pas voulu m'en mêler.

— Vous auriez pu être utile, croyez-moi. La prochaine fois, partez pas comme ça. Vous savez, c'est une faute grave de ne pas porter assistance aux personnes en danger. On condamne pour moins que ça de nos jours!

— Pensez pas que j'ai voulu me défiler. Si je vous appelle, c'est justement parce que je veux faire quelque chose. Dans la mesure de mes moyens.

— Bon, je vais voir ce que je peux faire. Ça fait longtemps que c'est arrivé?

— Une bonne heure au moins. Peut-être un peu plus. J'ai pas pensé à vous tout de suite. J'avais une livraison à faire.

— C'est bien ce que je pensais, vous avez tardé à appeler. J'ai ben peur d'arriver trop tard. Les vibrations sont mauvaises. Bon ben, bonsoir, là. Pis dites pas merci surtout!

— Non, non. Je suis au courant. Bonsoir.

Pierre-Paul n'avait pas encore rangé le téléphone sur la table de chevet que la sonnette s'était à nouveau fait entendre. Cette fois, c'était son chum René Tétrault. Le médecin de famille était de garde cette nuit-là à l'urgence d'Arthabaska. Il était seul et ne savait plus où donner de la tête. Son quart avait débuté avec une tentative de suicide. À l'antigel. Un vrai gâchis. Puis, coup sur coup, quatre intoxications alimentaires lui étaient tombées sur les bras. Un party d'huîtres qui avait mal tourné. Rien de gravissime, mais le quatuor avait mobilisé beaucoup de bras et d'énergie. Et voilà que Stéphane Ouimet débarquait avec les deux mains en cloques, les bras, le torse et le visage roussis par le feu. Un coup de griffe de son antique fournaise qu'il avait voulu pousser trop loin. L'homme n'avait pas trop l'air mal en point, mais il était très agité.

— Calmez-vous M. Ouimet, on va prendre soin de vous. Je suis le Dr Tétrault. Dites-moi ce qui s'est passé.

— J'peux pas, ça fait trop mal. Donnez-moi quelque chose, c'est insupportable!

— Il s'est brûlé avec la fournaise. C'était frisquet dans la maison, le petit sifflait en dormant, avait précisé sa femme, visiblement secouée. Il a de l'asthme, vous comprenez. Je ne voulais pas qu'il s'enrhume. J'ai insisté pour que Stéphane pousse le chauffage au maximum. J'aurais pas dû.

— C'est arrivé comment au juste?

— Je sais pas trop. J'étais couchée. J'ai juste entendu des cris de mort. J'ai appelé la voisine pis on est parti sans attendre qu'elle arrive. Ça avait l'air trop souffrant.

— C'est quoi votre système de chauffage? On dirait qu'il y a eu de l'essence ou de l'huile peut-être.

— Non, non. Juste du bois. C'est une vieille fournaise. Elle est un peu capricieuse, mais j'aurais jamais pensé que ça puisse tourner aussi mal. C'est moi qui ai insisté pour qu'on la garde. Je trouvais ça plus chaleureux qu'un chauffage radiant.

— Vous êtes sûr qu'il n'y avait pas d'accélération à proximité, M. Ouimet?

— On s'en fout! explose Stéphane. J'ai juste chauffé à blanc, pis j'me suis mal pris. Rajoutez-en pas, docteur, j'me sens assez con comme ça. Tout ce que je veux maintenant, c'est que vous fassiez quelque chose pour arrêter la douleur, c'est invivable! Mais allez-y mollo, je veux pas garder de cicatrices.

— Franchement, Stéphane, s'étonne son épouse. Il me semble que c'est pas le temps de penser aux cicatrices! La maison aurait pu y passer. Tu aurais pu mourir! Les enfants auraient pu se blesser! Oublie les cicatrices!

— C'est correct, madame, tempère le Dr Tétrault. C'est normal d'y penser. Mais je vous rassure tout de suite, les plaies ne sont pas trop profondes. À l'œil, je dirais qu'on a affaire à des brûlures superficielles, avec quelques zones plus abîmées, brûlées au second degré, sans que ce soit trop profond. Il va falloir attendre quelques jours avant d'être fixé pour celles-là, mais je m'attends à ce que la guérison se fasse d'elle-même, sans greffe. Pour la douleur, vous devriez sentir un soulagement bientôt. On va vous prescrire des antidouleurs, vous verrez, c'est très efficace.

— C'est trop long. J'ai la patate qui s'emporte. J'ai des élancements partout dans le torse. J'ai peur que mon corps me lâche.

— Allons donc! Vous êtes jeune. Vos signes vitaux sont bons dans les circonstances. Il faut juste que vous vous calmez un peu. Pour le reste, j'envoie tout de suite une requête en dermato et je passe un coup de fil à la traumato de l'Enfant-Jésus pour voir s'il faut ou non envisager un transfert.

— J'aimerais mieux qu'il reste ici. Québec, ce serait trop compliqué avec les enfants.

— Je comprends votre souci, madame, mais c'est eux qui ont l'expertise. Nous, on ne fait qu'éteindre les feux, si vous me passez l'expression.

René n'avait pas tergiversé longtemps. Il avait prestement rempli son ordonnance avant de s'isoler pour passer un bref coup de fil. C'était devenu une habitude. Dès qu'un patient se présentait aux urgences avec des brûlures ou des saignements importants, il appelait Pierre-Paul sans se poser plus de questions. René croyait dur comme fer à sa science, mais il en connaissait aussi les limites et jugeait essentiel de savoir les reconnaître. Il avait vite accepté l'idée saugrenue voulant qu'un cerveau humain puisse prendre la relève sans qu'il lui soit possible d'en comprendre les mécanismes. Au début, il est vrai, il avait beaucoup cuisiné son ami Pierre-Paul pour qu'il lève le voile sur ses secrets. Mais il avait vite compris que son copain lui-même n'y comprenait pas grand-chose. Il avait eu beau creuser, Pierre-Paul restait vague. Plus il insistait, s'efforçant de tisser des liens entre son jargon médical et un vocabulaire plus ésotérique, plus son ami s'emmêlait. Le duel se poursuivait jusqu'à ce que l'un ou l'autre perde patience et s'emporte. Les deux hommes avaient donc choisi de se faire confiance et de ne plus s'aventurer sur ce terrain miné. Ils ne s'en portaient pas plus mal. Ils avaient d'autres passions communes: l'astronomie, le golf, la botanique et, surtout, la politique, sur le dos de laquelle ils adoraient croiser le fer.

— Salut Pierre-Paul. Je t'appelle pour des brûlures. Il vient de ton coin. Il s'appelle Stéphane Ouimet. Trente-quatre ans, marié, quatre enfants.

— Oui, je le connais, il travaille à la caisse. Ma femme le trouve a-do-rable. Je trouve qu'elle exagère. Il a quelque chose de pas net ce bellâtre-là. Mais bon, ça ne change rien au problème qui nous préoccupe. Décris-moi les brûlures.

— Superficielles pour la plupart. Visage, tronc, bras. Plus profondes sur les mains. Deuxième degré à vue de nez. Mais probablement sans atteinte irréversible.

— C'est arrivé comment?

— Il dit que c'est sa fournaise. En plein mois d'août!

— Ça se peut. Les nuits sont fraîches.

— Je veux bien, mais pour se brûler comme ça, il faut être malhabile rare. À en juger par le nombre de cloques et leur localisation, il faut qu'il y ait eu un accélération à proximité, une canne de peinture, du diluant, de l'alcool, de l'essence ou quelque chose d'approchant. Ce ne serait pas étonnant dans une cave, mais il refuse carré de l'admettre. On dirait qu'il ne veut pas être pris en défaut cet homme-là.

— Sont comme ça les gens trop beaux. Ils s'imaginent qu'ils sont au-dessus des autres, même dans l'adversité. À moins qu'il ait vraiment quelque chose à se reprocher. Ça se pourrait, ce monde-là, c'est des ratoureux, des pas nets.

— Dans sa cave en pleine nuit?

— T'as raison, c'est tiré par les cheveux. Mais il y a quand même quelque chose qui me chicote dans ton histoire.

— C'est quoi?

— J'ai eu un autre appel avant le tien. C'est une drôle de coïncidence, non?

— Pour des brûlures aussi?

— Oui, pour Nadia Camirand. Enfin, je crois que c'est pour elle. Celui qui m'a appelé n'a rien pu me confirmer.

— Je n'ai pas eu d'admission sous ce nom-là ce soir. Ce serait arrivé comment?

— Un accident d'auto.

— J'aurais dû l'avoir pourtant. À moins que le CLSC ait pu l'accueillir. Tu veux que je vérifie?

— Ce serait gentil. Les vibrations sont ben mauvaises. J'aime pas ça.

Pierre-Paul avait raccroché, posé son bloc-notes et rangé ses lunettes. En fermant les lumières, il avait compris que son intervention resterait sans suite pour la jeune Nadia. C'était la douzième fois qu'une telle situation se produisait. Il avait beau se dire que la mort faisait partie de la vie, il en perdait à chaque fois ses moyens. Son don n'était pas parfait, il le savait bien, mais il avait du mal à accepter qu'il doive parfois s'effacer devant la mort. Une mort forcément violente, au surplus. Avec sa foi inébranlable, Rose-Aimée arrivait sans peine à accueillir l'inacceptable quand il se produisait. Son attitude résignée avait le don de mettre Pierre-Paul en rogne. Aujourd'hui ne faisait pas exception. «Les voies du Seigneur sont impénétrables, mon garçon», aurait sans doute dit Rose-Aimée en guise d'apaisement. La phrase n'aurait fait que redoubler la colère de Pierre-Paul.

Le guérisseur n'a rien contre la mort qui délivre, celle qui survient sur la pointe des pieds quand le corps est si usé qu'il ne rêve plus que de s'effacer. Mais il s'élève contre celle qui prend les âmes de force, celle qui frappe sans crier gare avant même la fin d'un chapitre. Cette fin-là le faisait douter chaque fois, l'obsédant pendant des jours, voire des semaines. Il savait maintenant qu'il ne se rendormirait pas.

Manseau, le 28 août

Six clichés pour détailler un drame. C'était peu. Les jumeaux avaient imprimé les photos en couleurs, puis en noir et blanc. Ils avaient essayé le format régulier, le format tabloïd, le fini mat, le fini glacé. Rien de concluant n'était ressorti de leurs tâtonnements maladroits. Six mauvaises photos, c'était sans doute trop peu pour espérer tirer une affaire comme celle-là au clair. D'autant que lesdites photos avaient été prises à la sauvette, dans le noir, sans véritable profondeur de champ. Sarah et Samuel avaient eu beau scruter les instantanés jusqu'à voir double, ceux-ci étaient restés obstinément cois à l'instar des autres éléments de preuves trouvés jusqu'ici. Du vrai travail d'amateur, avaient fini par convenir les jumeaux devant leur échec sagement épinglé au mur.

— On n'y arrivera pas seuls. Il faut qu'on partage ce qu'on a avec les autres, plaide un Samuel visiblement à bout de ressources.

— Il faut que tu sois plus patient, Samuel. On n'est pas des empotés. On a juste besoin d'un peu plus de temps et de recul, rétorque Sarah, qui refuse d'admettre son échec devant le reste de l'équipe d'enquête.

— Je veux bien continuer à creuser, mais pas sur ce papier-là. Les professionnels ne travaillent pas sur des feuilles recyclées imprimées avec de l'encre écologique baveuse. Je suis tanné de m'arracher les yeux. Je l'ai assez fait dans le champ du père Trudeau. Passe-moi l'ordinateur, je vais travailler directement sur les JPEG en les passant dans Photoshop. Peut-être que je pourrai en tirer quelque chose de plus parlant.

— C'est quoi ton problème avec le papier?

— J'ai rien contre le papier en général. J'en ai contre ton papier écosympathique. Et je pense surtout qu'on devrait utiliser tous les outils technologiques mis à notre disposition. Il est grand temps qu'on soit de notre siècle.

— Parce que tu crois que c'est mieux de s'en remettre aux machines peut-être?! Moi, je pense que les listes et les algorithmes vont finir par faire perdre leurs derniers réflexes aux détectives.

— Franchement, Sarah! Ce n'est pas un peu de Photoshop qui va sonner la fin du métier de détective. C'est quand même un des plus vieux métiers du monde.

— Pas d'accord. C'est l'instinct qu'on est en train de tuer ici. Et le pire dans tout ça, c'est qu'il n'y aura bientôt plus personne pour verser une larme sur tout ce flair sacrifié. Tu sais pourquoi? Parce que le jour où ça va arriver, ben la couche d'ozone va nous avoir lâchés à cause de gens comme toi qui refusent de sacrifier leur confort.

— Tu dramatises. Je n'ai rien contre le vert. Je te rappelle que je milite aussi à mes heures. C'est juste que je ne crois pas qu'un geste quotidien aussi banal que d'utiliser des encres écologiques fasse une différence.

— À toi tout seul, peut-être pas. Mais si on est plusieurs à le faire, oui. Alors, sors de ton nombril!

— Voyons donc! Quand bien même on serait des millions à le faire, ça ne changera rien au réchauffement de la planète. Pour que ça vaille la peine, il va falloir que ça vienne d'en haut. Du politique. Des riches. Pas de nous autres, les pauvres 99 % assommés par les taxes et les impôts.

— Super, comme ça t'as rien à faire.

— Pas du tout. Je suis lucide, c'est tout. Passe-moi le portable maintenant.

— Tiens, dédouane-toi. Mais ne viens pas pleurer sur mon épaule si Jeanne réussit à nous devancer parce qu'on a perdu notre temps.

— Ça ne m'inquiète pas. Jeanne est à côté de ses pompes ces jours-ci. Quant à mon célèbre pif, il se porte à merveille et j'entends continuer à l'entraîner. Je ne veux pas

que l'ordinateur fasse le travail à ma place, Sarah. Je veux juste voir si je peux trafiquer un peu les photos pour faire ressortir des détails qui pourraient nous avoir échappé. C'est connu, le diable se cache dans les détails.

— Fais donc ce que tu veux. Mais ne touche pas aux originaux et fais des copies. Des tonnes de copies. Je ne me fie pas au disque dur.

— Oui, oui, j'suis pas con.

Sarah sent le découragement la gagner pour la première fois. Les jumeaux avaient beaucoup misé sur ces photos. Ils se doutaient qu'elles n'étaient pas parfaites, mais jamais ils n'avaient envisagé la possibilité qu'elles puissent faire chou blanc. La déconfiture était d'autant plus amère que la mystérieuse enveloppe glissée sous le tapis n'avait révélé qu'une copie du dernier numéro de *La Tour de garde*, que leur mère feuilletait à l'occasion pour le seul plaisir d'argumenter avec les Témoins de Jéhovah, très actifs dans la région. Sarah et Samuel étaient pourtant certains d'avoir vu la silhouette de Nadia affalée sur le volant du Dodge Ram. On ne voyait rien de tel sur les photos marbrées de fumée.

— C'est tellement frustrant! s'emporte Sarah. Ces photos-là n'ont aucune histoire à raconter. Elles sont stériles.

— Tu abandonnes trop vite, Sarah.

— Regarde qui parle. Non, je pense qu'on est trop collés sur notre sujet, Samuel. Le cadrage est nul, l'ouverture est nulle, l'exposition est nulle, la mise au point est nulle. C'est comme essayer de regarder une forêt le nez rivé sur le tronc d'un arbre. On est tellement proches qu'on n'arrive même plus à voir l'arbre qui nous fait face. Ça nous rend presbytes.

— Il nous faut des lunettes, alors!

— Très drôle. Je ne blague pas. Ces photos-là sont inutilisables.

— Et si je te disais que tu te trompes...

— Je ne te croirais pas.

— Regarde, Thomas!

— C'est quoi?

— C'est une application qui permet de trafiquer l'exposition des photos. Je peux aussi forcer les noirs et les blancs, réduire le bruit, accentuer certains détails. Ça ne corrige pas ton cadrage déficient, mais ça permet de voir des choses qu'on ne voit nulle part sur ton super papier écologique. Regarde sur le dash, il y a un journal et une revue. Pas n'importe laquelle. *Cannabis Culture*. C'est quand même pas anodin. On ne trouve pas cette revue-là chez Moïse. Ni chez Clément Morin ou Renaud-Bray d'ailleurs.

— T'as raison, ça prend un abonnement. Janvier Guertain la reçoit lui aussi. Elle lui arrive par la poste, je l'ai vue l'autre jour quand je suis allée aider la postière à installer ses nouvelles armoires.

— Comment tu le sais?

— M. Guertain est amblyope. Sa vue est tellement mauvaise que c'est la postière qui gère son courrier. Elle lui fait la lecture de son courrier au comptoir et il lui donne ses instructions.

— Ses instructions?

— Ben oui, ses instructions: renouveler un abonnement, payer ses taxes par chèque ou par Visa, des trucs comme ça.

— Tu ne trouves pas ça bizarre qu'il s'intéresse au pot, M. Guertain? À son âge...

— Pas du tout. Il prend du pot thérapeutique pour soulager sa fibromyalgie. C'est Santé Canada son pusher alors il ne doit pas trop s'éclater. Je trouve ça pas mal plus étonnant que Nadia s'intéresse à la marijuana. Je pensais qu'elle était clean. Une belle d'Ivory sage comme une image qui se couche tôt, ne fume pas et boit à peine pour ne pas gâcher son teint de lait.

— Ce n'est peut-être pas à elle. Elle donnait des lifts à tout le monde au village.

— C'est vrai, mais en même temps, il y a quelque chose qui me chicote. La typo me dit quelque chose. Tu peux grossir l'image?

— Un peu, mais ça va être plus flou. Tiens, c'est le mieux que je peux faire.

— Je sais! C'est la même typo que sur l'avertissement laissé au père Turgeon!

— C'est probablement un hasard.

— Non. Pas avec ces empattements-là. On a quoi, là? Une mort violente, un champ vandalisé, de la machinerie lourde volée, un ultimatum, un paquet d'allumettes, une revue de pot pis de la laine de roche. Ça sert à quoi donc ça? Je sais que c'est pour jardiner, mais ça sert à quoi exactement?

— À faire des boutures.

— Penses-tu qu'on pourrait s'en servir pour faire des boutures de plants de pot?

— Brillant! Je vais faire une recherche sur Internet pour voir si c'est fréquent. Bingo! 335 000 entrées dans Google. On tient quelque chose.

— Et si Nadia avait rallié les rangs de la petite mafia? Elle avait l'air d'avoir ben de l'argent ces derniers temps. En tout cas, elle n'avait jamais eu autant de nouveau linge en même temps. Du beau linge. C'est sûrement pas avec sa paye de serveuse au casse-croûte qu'elle a pu se payer ça.

— Nadia préparait son entrée à l'université. Toutes les filles refont leur garde-robe en prévision de la rentrée. Quitte à s'endetter. Non, le trafic de drogue, je crois pas à ça, moi. C'est pas son genre.

— Pourquoi pas? Elle devait partir en Italie au printemps. Ça prend de l'argent ça. Peut-être qu'elle a voulu jouer à la plus fine pis que ça s'est retourné contre elle.

— Voyons donc. Les gars de la petite mafia sont des gentlemen. Ils ont pas besoin de tuer pour faire respecter leur commerce.

— Peut-être, mais les motards ne s'en privent pas, eux. Surtout si ça peut aussi emmerder les Portugais.

— Je croyais qu'ils travaillaient ensemble.

— Tu sais ce qu'on dit: sois proche de tes amis et encore plus de tes ennemis.

— Vito Corleone, sors de ce corps! T'écoutes trop de films, Samuel. La réalité est pas mal moins romantique. De toute façon, je ne vois pas ce que Nadia aurait fait là-dedans. Des revendeurs à Manseau, il y en a à la pelle. Des cultivateurs complaisants aussi.

— À moins que ce soit une affaire d'amour bafoué. Ça expliquerait la froideur des Portugaises et leur accroc au protocole. Le clan n'aime pas qu'on l'ignore. Imagine quand on le rejette. Aïe, aïe, aïe! C'est sûr que t'es quitte pour une vraie *vingança*!

— Une quoi?

— Une *vingança*! C'est l'équivalent portugais de la *vendetta*. C'est Greg qui me l'a dit. Ça doit être vrai.

— C'est cousu de fil blanc ton affaire.

— Non, non! Au contraire! Je t'ai gardé le gros lot pour la fin. Regarde sur la photo numéro un, celle qui montre une partie de la cour à bois.

— Arrête, c'est la plus mauvaise. C'est noir comme dans le cul d'un ours sur cette photo-là.

— Sur ton original oui. Mais quand je force les noirs, regarde ce qu'on voit en retrait derrière la pile de planches: une forme humaine!

— C'est pas vrai! Ça te dit quelque chose cette silhouette-là?

— Non, mais on peut être quasi certain qu'on a affaire à un homme dans la force de l'âge. Regarde sa carrure. Il fait un bon six pieds, je dirais.

— Il a l'air tétanisé.

— Il est littéralement cloué sur place comme la femme changée en statue de sel dans l'Ancien Testament. Tu sais, la femme sans prénom. La femme de Loth.

— C'est vrai, on dirait qu'il ne peut pas s'empêcher de regarder même si ce qu'il voit l'horrifie.

— Tu fais de la projection. On ne voit même pas ses traits. Peut-être qu'il regarde ailleurs et qu'il se fout de l'auto qui flambe.

— Non, il dégage quelque chose de tragique cet homme-là.

— Après, c'est moi que tu traites de romantique! Chasse-moi tout de suite ce gros sentimentalisme dégoulinant. On file au Parc farfelu. C'est trop gros. Il faut qu'on revoie toute notre stratégie.

Manseau, le 29 août

C'est décidé. C'est Gregory qui ira enquêter dans le Petit Portugal. L'illusionniste est le limier tout désigné pour sonder la piste portugaise. Certains s'enorgueillissent d'avoir du sang bleu, lui ce sont ses racines lusophones qui lui font faire le paon. S'il n'a jamais vécu au sein même du clan, ses origines en font tout de même un intouchable. On ne blague pas avec le petit-fils légitime du légendaire Guilherme Almeida, le plus grand des pères fondateurs du clan mansois, le seul à avoir osé épouser une Québécoise pure laine contre l'avis unanime de sa communauté fraîchement débarquée. Grand mal lui en prit. Guilherme est mort dans la force de l'âge, quatre ans seulement après son mariage. Un accident bête alors qu'il réparait bénévolement la toiture de la salle paroissiale. Pour le clan, l'affaire était entendue. Guilherme Almeida avait délibérément contrevenu à la règle, la fatalité s'était chargée du reste. Le patriarche était parti si vite qu'il n'avait pas eu le temps de mettre ses héritiers à l'abri des influences extérieures. Sa veuve avait fait tout ce qu'elle avait pu pour préserver sa mémoire, mais les jeunes pousses étaient encore trop fragiles. Elle-même commençait à peine à mesurer la richesse de l'héritage européen de son mari. Les autres familles du clan n'avaient pas été d'un grand secours. Il y avait encore tant à bâtir. Le temps manquait pour la veuve Almeida et ses deux fils — fussent-ils ceux du grand Guilherme.

Sans ressources ni formation, la jeune veuve s'était remariée rapidement. Elle avait changé son nom et celui de ses fils pour adopter celui de son second mari, au patronyme bien québécois celui-là. Trois ans plus tard, une fille naissait de cette union de raison avec un Montréalais rencontré sur un chantier où elle allait parfois repriser. La petite n'avait pas soufflé sa première bougie que la grand-mère de Gregory revêtait ses habits de deuil pour une seconde fois. Défaite, elle s'était jurée de ne plus s'y faire prendre. Elle avait suivi des cours du soir et décroché son diplôme de secrétaire. Son emploi payait peu, mais il lui avait permis de mettre ses trois enfants à l'abri de la pauvreté. Ceux-ci avaient grandi sous la protection de leurs deux belles-familles, pigeant ça et là ce qui faisait leur affaire, laissant de côté tout ce qui leur déplaisait. Trait d'union entre ces deux mondes aux antipodes, la veuve par deux fois avait fait son possible pour maintenir des

liens solides avec les deux communautés. Même les Portugais, d'ordinaire si secrets, lui avaient fait une place dont elle avait la sagesse de ne pas abuser. On la voyait au grand rassemblement annuel, elle était de la plupart des kermesses, assistait à toutes les fêtes. Son portugais était aussi médiocre que dans ses jeunes années, mais il avait fini par s'incruster jusqu'à colorer son franc-parler. Comme les vraies Portugaises, elle cuisait les *bolos podres* à merveille et chantait magnifiquement le fado. Le père de Gregory, Mário, parlait parfaitement la langue de son père, mais, tout comme lui, il n'avait pas eu le temps de transmettre tout son savoir à son fils avant de mourir. Gregory avait eu droit à plusieurs leçons de sa grand-mère, mais il n'avait jamais vraiment réussi à se faire l'oreille à cette langue aux consonances étrangère. Au bout du compte, il n'en avait retenu que quelques mots, surtout des jurons, qu'il utilise avec parcimonie pour bien marquer son effet. De toute façon, le portugais n'est pas le passeport dont il rêve pour sa carrière internationale. Il préfère peaufiner son anglais tout en rêvant d'arabe et de mandarin.

Gregory s'identifie plus volontiers aux frères Lagos, les moutons noirs du clan. Très jeunes, Eduardo et Gaspar avaient choisi de faire le grand saut pour vivre leurs ambitions circassiennes hors des murs de Manseau. Depuis, la paire a visité Milan, Shanghai, San Francisco et Vila Real où ils ont rencontré l'ardente Ramona. Née à Campo Verde dans le Mato Grosso brésilien, la naine rêvait déjà de conquérir le Nord avant de les rencontrer. Elle aurait préféré poser ses pénates chez l'Oncle Sam, mais leur trio n'avait pas réussi à trouver son souffle dans le vent ultraconservateur états-unien. Le Québec, au contraire, avait eu un effet galvanisateur sur la jeune troupe qui n'avait pas mis dix ans pour se faire un nom à l'international.

Entre les tournées, la fièvre créatrice les ramène au Toit rouge où ils peuvent expérimenter sans entraves. Les trois artistes aiment reprendre le collier sans s'annoncer, le soir même de leur arrivée. Ils sont ici chez eux, font comme bon leur semble, y compris s'aimer sans se préoccuper des apparences. Pourquoi le feraient-ils? Personne au village ne trouve quoi que ce soit à redire à leur trio. Au contraire, la municipalité affirme vouloir accueillir plus d'artistes comme eux. Sans fleuve ni mont ni lac pour l'embellir,

ses pauvres tourbières asphyxiées par la reine canneberge, Manseau a peu à offrir sinon un accès rapide à l'autoroute 20 et un plein à prix compétitif. Qu'à cela ne tienne, c'est par la créativité de ses gens que la petite ville compte faire sa marque. La folle énergie des forains aura permis de braquer les projecteurs sur une communauté libérée depuis longtemps de ses ornières, les yeux grands ouverts sur le monde, les pieds bien au sol. Évidemment, la désinvolture du trio fait jaser, surtout au sein du clan portugais dont la tradition catholique s'affiche encore comme un porte-étendard. Mais comme ce sont ses enfants qui sont les figures de proue de cette effervescence culturelle — des héritiers qui les font briller jusque dans la mère patrie! —, ils se contentent de bougonner en levant les yeux au ciel.

Gregory envie la liberté et le cran des frères Lagos qu'il traite comme des mentors. L'aspirant magicien passerait ses journées à les suivre comme un chien de poche si Ramona n'avait pas déjà accaparé toute leur attention. La naine, possessive à l'excès, fait tout pour préserver ses privilèges, quitte à faire le vide autour des deux frères à coups de vacheries et de coups bas. Gregory y a goûté une fois. Une piqûre vicieuse à propos de son «taulard et cocu de père». Depuis, il se tient loin de Ramona, se contentant de grappiller les moindres restes que les deux frères consentent à lui offrir à l'insu de leur muse par trop capricieuse. Gregory adore parler métier avec les contorsionnistes touche-à-tout qui trouvent son enthousiasme rafraîchissant. Corde lisse, roue allemande, mât chinois, trampoline, trapèze, banquine, leur savoir est abyssal. Pendu à leurs lèvres, Gregory en glane les moindres miettes. C'est en jasant avec eux qu'il avait eu l'idée d'installer un réseau de cordes et de poulies pour surprendre Martha «Cuisses de fer». Les frères Lagos avait installé un système semblable quand ils avaient voulu créer l'illusion d'une éruption volcanique pour un numéro de main à main aux accents dantesques destiné aux Napolitains. Il lui avait suffi de remplacer les cendres et les pierres rouges par de la craie. Un jeu d'enfant qui avait tourné court abruptement.

Gregory a un peu honte. Il devrait pleurer Nadia, mais il n'arrive pas à s'enlever de la tête que c'est à cause d'elle que leur plan a échoué. Il sait que ce n'est pas charitable, mais il n'arrive pas à voir la situation autrement. Il lui semble que le cours de sa vie a

toujours dépendu de celui des autres. Il est comme le roseau qui plie au moindre vent. Impuissant et faible, comme le petit garçon qu'il a été, ce traître qui s'est réfugié dans les bras de cette crise de folle de Lucie Tousignant. Il en veut à Nadia de le replonger dans cet état. Il se croyait plus sage et plus fort, il se découvre encore lâche, incapable de sortir de son nombril, comme un petit enfant.

Heureusement que l'enquête l'aide à chasser ses idées noires. La présence de cet homme mystérieux, prostré dans la cour à bois, donne au drame une épaisseur que lui et ses comparses n'auraient jamais osé espérer. Du vrai bonbon, même si Gregory sait déjà que leur étranger n'a rien à voir avec la petite mafia. La clique est bien trop habile pour échafauder un règlement de comptes aussi mal attaché. La manœuvre aurait pu souffler la coopérative, la station d'essence, le moulin à scie, la maison des jeunes et le salon de la coiffeuse d'un coup. Jamais la petite mafia ne serait allée aussi loin. Non, si c'est bien un acte criminel, et ça reste encore à prouver, ça ne peut être que l'œuvre d'une tête brûlée. Les Portugais ont Manseau tatouée sur le cœur. C'est leur ville et ils en sont fiers. Ils ne manquent pas une occasion de la bonifier et de l'embellir. À leurs conditions, évidemment. Les Portugais agissent avec le village comme des Pygmalions exigeants et pointilleux. Leur zone d'influence n'a pas de limites. Tout comme dieu, la petite mafia est partout: de la voirie au conseil municipal, des loisirs à la caisse, jusqu'à la chambre de commerce et à la MRC. Rien n'est laissé au hasard. «Celui qui sait a une longueur d'avance sur tous les autres», répétait le grand Guilherme, qui en plus d'être un apôtre de l'éducation supérieure, jugeait fondamental de pouvoir mettre son nez partout. Il serait fier de son petit-fils qui a toujours au moins une oreille qui traîne. Gregory amasse ainsi une foule de renseignements utiles et inutiles qu'il recopie le soir venu dans l'un ou l'autre de ses nombreux carnets. Au contraire de Samuel, Gregory ne fait aucun tri dans ses carnets si bien qu'il n'arrive même pas à déterminer si Nadia avait oui ou non des liens avec les Portugais. Tout ce qu'il a trouvé jusqu'à présent, c'est une entrée à propos d'une sortie de groupe au cinéma avec deux des filles Soares et le plus vieux des Medeiros. Rien pour incriminer le clan.

Gregory est toutefois certain d'une chose. Il faut que quelque chose ait mal tourné entre Nadia et les aïeules du clan pour qu'elles lui battent froid le jour de son enterrement. Sa grand-mère s'était d'ailleurs ouvertement étonnée de voir les Pleureuses quitter la salle sans même venir lui faire un petit coucou. La tutrice de Gregory connaît bien les limites de l'amour inconditionnel des vieilles Portugaises qui ne sert pas qu'à entourer, mais peut aussi châtier, et sévèrement. Chaque fois qu'elle avait dérogé à l'une des innombrables règles qui régissent la vie de la petite communauté, sa grand-mère en avait été quitte pour une longue séance de bouderie. Avec le temps, elle avait appris à minimiser la vindicte matriarcale sachant que l'embellie finirait tôt ou tard par revenir. Comme de fait, elle avait revu les Pleureuses chez Gaby-Laine, deux jours plus tard, et celles-ci avaient retrouvé leur sourire comme leurs manières. Les vieilles dames avaient pris le thé ensemble, sur la grande véranda, en regardant les derniers arrivages. La grand-mère de Gregory était repartie avec une pelote d'alpaga pistache et trois balles de laine à dentelle. Les Portugaises avaient parlé de la visite de l'agent Grimard au Parc farfelu et des malheurs du père Turgeon sans jamais revenir sur l'accident qui monopolisait pourtant encore toutes les conversations au village. Le clan avait visiblement choisi son camp et semblait déterminé à s'y tenir. Ce n'était certainement pas la grand-mère de Gregory qui allait se risquer à lui demander des comptes...

Comme sa grand-mère, Gregory n'oserait jamais demander aux vieilles dames ce qui a pu attiser leur colère ce jour-là de peur de se faire terrasser sur place. En fait, il ne se hasarderait même pas à interroger leurs proches qui vivent sous la même chape de plomb que lui. Gregory n'a pas besoin de remuer les eaux dormantes pour savoir que lui et ses amis marchent sur un volcan sous-marin. Même les frères Lagos respectent l'omertà décrétée par les aïeules. C'est dire combien la communauté se tient.

Gregory ne voit plus qu'une seule personne au village qui puisse l'aider. Et ce n'est pas de gaîté de cœur qu'il va la rencontrer. Avec Ramona, Gregory ne sait jamais trop à quoi s'attendre. Elle ne l'aime pas et c'est réciproque. Il faudrait qu'il puisse lui offrir quelque chose en échange, quelque chose qui saurait l'amadouer. Mais il n'a rien avec

lui. Ni argent ni pouvoir ni gloire. C'est bien pour cela que Ramona se permet de le regarder de si haut. Elle a déjà tout cela, elle. Et, surtout, elle a les frères Lagos.

— Essaie même pas, *espargo*, ils ne sont pas là.

— Je suis pas là pour voir les frères Lagos. C'est vous que je voulais voir, Ramona. Auriez-vous quelques instants à m'accorder?

— Arrête ça tout de suite. Le vous, c'est pour les *solteironas*.

— Je m'excuse. Je voulais être poli.

— Ça ne te va pas du tout, la politesse. T'as juste l'air arriéré.

— Merci, je vais tâcher de m'en souvenir.

— Il n'y a pas de quoi. J'aime ouvrir les yeux des gens. Même quand la pilule est dure à avaler. Je vois ça comme du service public. Alors tu veux quoi? Je n'ai pas de temps à perdre avec des *adolescentes* comme toi.

— Je m'en doute alors je vais aller droit au but. On cherche à savoir pourquoi les Pleureuses n'ont pas fait leur show aux funérailles de Nadia. On n'avait jamais vu ça au village avant. Ça nous intrigue.

— Ça ne vous en prend pas beaucoup, les jeunes. Surtout que c'est loin d'être la première fois. Dans ma vie, j'ai vu les Pleureuses traîner leur face de carême à reculons à des enterrements, à des mariages et à des baptêmes. Ça prend pas grand-chose pour que les Pleureuses sortent leurs gros yeux. On pourrait croire qu'elles se prennent pour les cavaliers du Jugement dernier.

— J'ai jamais vu ça moi. C'est arrivé souvent?

— Une dizaine de fois peut-être, mais je me souviens surtout de la première. C'était il y a neuf ans. Un 14 août. La veille, j'avais reçu mon premier visa de travail. J'étais euphorique. Rien n'aurait pu gâcher ma joie. Pas même des funérailles.

— J'étais petit, ça me dit rien.

— Force-toi un peu.

— Rien pantoute.

— T'es con comme la lune ou tu fais semblant? C'était pour un double enterrement. Un mari et sa femme. Ça t'allume une lumière? Toujours pas? Les deux avaient été assassinés par balle...

— Je vois. C'était le 16. Pas le 14. Je le sais parce que j'étais assis aux premières loges.

— Peut-être, je ne suis pas bonne avec les dates, mais je vois que tu n'en as pas retenu grand-chose toi-même. Ça ne m'étonne pas, tu t'es lamenté tout le long du service si ma mémoire est bonne.

— C'est vrai que j'ai pleuré en masse, mais je n'ai été pas le seul à pleurer. Mes parents avaient de la famille et des amis fidèles qui les ont pleurés eux aussi. Et puis, je vous rappellerai que mon père était un Almeida. Je me souviens très bien d'avoir vu le clan au complet dans l'église. Tout le monde m'a serré la main. Plusieurs avaient la larme à l'œil en le faisant.

— Même les Pleureuses?

— Surtout les Pleureuses. Elles ont braillé comme des Madeleine en tapant sur les cercueils. Ça m'avait tellement impressionné. J'avais voulu faire la même chose avec ma veste, mais ma grand-mère m'avait lâché un de ces ouacs!

— Ton sens de l'observation n'est pas fort fort pour un gars qui prétend aller plus vite que l'œil.

— Donne-moi une chance. J'allais même pas à l'école.

— Une chance? C'était les funérailles de tes parents, *espargo!* Débrouille-toi avec ça, moi, j'ai mieux à faire.

— C'est injuste.

— Pas du tout! C'est bien fait pour toi, *filho ingrato!* Débarrasse maintenant, j'ai des débarbouillettes à repasser.

— C'est n'importe quoi, ça. La mort de Nadia n'a rien à voir avec celle de mes parents.

— Mais tu ne comprends rien! Je ne te parle pas de leur mort. Je te parle de leurs funérailles. Maintenant, dehors! Gaspar arrive dans vingt minutes et je ne suis pas prête. Je ne veux plus te voir ici. Ouste!

Gregory aurait préféré ne pas avoir à renouer avec ses vieux souvenirs. Quand il se concentre, l'adolescent peut encore sentir l'odeur d'encens mêlé de sueur qui flottait dans les premiers bancs ce jour-là. C'était un jour de canicule. L'église était pleine à craquer et l'air était si lourd que la foule avait l'air assommée. Il se souvient de la couture de ses souliers vernis qui meurtrissait son talon droit quand il marchait. C'était la première fois qu'il portait un costume. C'était aussi la première fois qu'il se retrouvait dans une église sans sa mère. Les deux cercueils posés devant lui étaient fermés. Chacun était recouvert d'un épais tapis de fleurs. Rouges pour lui, blanches pour elle. Ils étaient reliés en leur centre par un long ruban de satin noir selon la volonté exprimée par sa mère dans ses préarrangements. À sa boutonnière, Gregory portait le même ruban de soie, tout comme ses tantes Paule et Manon, les seules proches qu'il lui restait du côté de sa mère. Sa tante Anna, la demi-sœur de son père, en avait un pareil dans sa poche. Il le savait parce qu'il l'avait vu à son poignet avant de partir pour le salon funéraire. Le voyant elle aussi, sa

grand-mère avait exigé d'Anna qu'elle le jette. «Sous mes yeux!», avait-elle insisté. Anna avait fait mine de lui obéir, mais Gregory l'avait vu reprendre le ruban pour le ranger dans sa poche droite, à l'abri de son regard courroucé.

Le petit garçon n'avait accordé aucune importance à cette querelle. Si c'en était une. On lui avait promis un monde meilleur pour ses parents, mais il était assez vieux pour comprendre que c'était le sien qui venait de basculer. Tout son être était occupé à intégrer cette information. Pourquoi était-il seul hier, pourquoi l'était-il maintenant, pourquoi le serait-il encore demain? Sa mère ne pouvait pas avoir consenti à cela. Il fallait qu'on lui ait arraché cette punition de force. Plus que tout, il se demandait qui habitait son corps inerte maintenant qu'elle l'avait déserté pour se réfugier au paradis. Était-ce à dire que le corps humain n'était pas la fatalité qu'il croyait? Qu'on pouvait le quitter comme on laisse derrière soi un vêtement encombrant? Lui-même n'aimait pas l'enveloppe dont il avait hérité. S'il avait pu en redessiner les limites, il les aurait choisies plus robustes, plus malléables, avec des springs aux pieds, des ailes au dos, des antennes à la tête et des fils aux mains, comme ses héros préférés. Mais sa mère l'avait fabriqué autrement: maigrichon, quelconque, fragile. Elle affirmait sans rire qu'il était ce qu'elle avait fait de mieux dans sa vie. Il ne la trouvait pas très difficile. Il n'était ni le plus beau, ni le plus grand, ni le plus fort. Tous ses amis avaient quelque chose en plus, quelque chose en mieux. Lui, il était ordinaire aux yeux de tout le monde, sauf à ceux de sa mère, qui ne se poseraient plus jamais sur lui. Pour qu'il comprenne bien le sens du mot jamais, on lui avait longuement parlé de mort et d'éternité, en insistant particulièrement sur la notion de permanence. Malgré ses efforts, le petit Gregory n'était pas arrivé à imaginer une vie sans fin. Il continuait secrètement à se demander quand ses parents allaient sortir de leur léthargie. Il trouvait qu'il avait été assez puni. Trop puni. Il voulait qu'ils cessent de lui battre froid. D'autant qu'il ne savait pas où ni quand il avait fauté.

Agenouillé devant le cercueil de sa mère, le dernier soir de son exposition, Gregory avait décidé de jouer son va-tout. Il avait pleuré, tempêté, crié, promis la lune. Rien ne semblait vouloir sortir sa mère de son mutisme. De guerre lasse, il avait posé la tête sur son épauule froide et caressé lentement ses cheveux en hoquetant un peu. Ses boucles

sentaient le chèvrefeuille, comme d'habitude. Humer son odeur avait fait du bien au garçonnet. Il lui semblait que sa mère était encore un peu là, inattentive, prise dans ses pensées. Sans réfléchir, il avait alors empoigné une mèche. D'abord tout doucement, puis avec violence. Sa mère n'avait pas bronché. La peur l'avait soudainement pris à la gorge. En colère, Gregory avait pincé sa peau de papier jusqu'au sang sans qu'elle réagisse davantage. C'est à ce moment qu'il l'avait mordu de toutes ses forces en hurlant. Il avait fallu des heures pour calmer le petit garçon qui commençait à peine à mesurer la cruauté du mot absence.

À l'église, quand était venu le temps des derniers adieux, Gregory avait été le premier à poser la main sur le cercueil de sa mère. Plutôt que de retourner à son banc, il avait insisté pour rester à ses côtés tandis que les proches et les amis de ses parents défilaient pour leur ultime hommage. L'enfant ne voulait pas perdre une seconde de ces instants volés au temps. Il revoit encore les Pleureuses arriver, les mains soudées ensemble, en silence, jusqu'à ce que l'une d'elles donne le «la» de la colère. Leur douleur avait vrombi très fort dans un unique cri primal avant de tourner à la tarentelle. Elles s'étaient alors mises à frapper et à crier comme des possédées, une main sur le cœur, l'autre sur le cercueil de son père. Gregory avait voulu faire de même, mais sa grand-mère l'en avait empêché en le saisissant par le collet pour le ramener au banc.

Après, les souvenirs de Gregory sont plus flous. Il ne se souvient pas du tout comment il est sorti de l'église. Sa grand-mère prétend qu'il s'est endormi sur son épaule et que c'est elle qui avait dû le trimballer jusqu'au cimetière. À 11h30 du matin. Gregory n'avait jamais cru à cette histoire. Comment aurait-il pu dormir? Il trouvait cette idée inconvenante. Sa tante Anna avait essayé de dédramatiser l'épisode en lui expliquant que les grands deuils ont parfois pour effet de plonger les gens dans un profond sommeil. «C'est une forme de repli nécessaire. On appelle ça une cataplexie. Le choc était trop grand, ton corps s'est protégé, tu n'as pas à en avoir honte.» Elle est gentille, la tante Anna, mais pas très ferrée en médecine, avait conclu Gregory.

Manseau, le 30 août

Le père de Jeanne n'est pas vidéaste et n'en a jamais eu la prétention. Sa première caméra vidéo, il l'avait achetée peu avant la naissance de sa fille aînée. Un appareil tout simple destiné à documenter la vie de sa progéniture. Quelques années auparavant, il avait été bouleversé par *Anna 6-18*, un petit bijou de film réalisé sous le manteau par le russe Nikita Mikhalkov. On y suit sa fille Anna à qui, année après année, il pose les cinq mêmes questions. De quoi as-tu peur? De quoi as-tu le plus envie? Que détestes-tu plus que tout? Qu'est-ce que tu aimes par-dessus tout? Qu'attends-tu de la vie? L'exercice de style avait permis de voir les idées d'Anna prendre forme, captant au passage l'essence même des questionnements du peuple russe. Souverainiste affirmé, le père de Jeanne rêvait de faire de même avec ses propres enfants. Dans l'attente du grand soir, il s'était mis à filmer tout ce qui lui passait dans l'œil. Fixer ces innombrables moments d'éternité s'était toutefois avéré plus ardu que prévu et le vidéaste amateur avait dû se rendre à l'évidence. Jamais il n'arriverait à la cheville du maître russe. Moins pour sa caméra profane ou la personnalité de ses filles, dont la fraîcheur n'avait rien à envier à celle de la jeune Anna, qu'à cause du matériel brut avec lequel il devait composer au quotidien. Le thanatologue ne se fait plus d'illusions. Il est devenu quasi impossible de tirer du rêve d'une société plombée par son climat politique post-référendaire soporifique. Engourdis dans leur confort et leur indifférence, les Québécois d'aujourd'hui s'indignent mollement, fantasment modérément et se réinventent encore moins. Ce qui n'empêche pas le militant en lui de continuer à tourner ses petits films dans l'espoir de voir un jour s'élever des mouvements capables de déplacer des montagnes.

Pour celui qui côtoie quotidiennement la mort, le cinéma est un acte de résistance, dans son cas, la preuve éclatante qu'il restera quelque chose de sa société et de sa famille lorsqu'il sera mort. Cela le rassure et le terrorise à la fois. Il est bien placé pour savoir que la vie ne sait plus s'arrêter. La mort, si respectée jadis, a perdu ses droits jusque dans le confort feutré des salons funéraires où le deuil est devenu ringard. On ne meurt plus, on disparaît, rayé de la carte en un claquement de doigts. Quant aux endeuillés, ils sont en représentation. Ils pleurent un peu — sur leur sort — se soignent et s'habillent — quoi

que de moins en moins — reçoivent les hommages la larme à l'œil — mais pas trop pour ne pas faire désordre — et s'en retournent sans jeter un regard en arrière. Sitôt la cérémonie terminée, ils font le grand ménage. Ils vident les placards, purgent les ordinateurs, dépouillent les bibliothèques, changent la déco et se divisent âprement les quelques restes de valeur sans penser à celui dont il ne faut déjà plus dire le nom, sinon pour lui élever un petit autel — souvent formé d'un simple cadre posé dans un coin sombre — où, de toute façon, ils n'iront plus jamais se recueillir.

Contrairement à ses contemporains, le père de Jeanne ne craint pas la mort. Il a compris depuis longtemps qu'il ne pourra pas lui échapper et il accepte de ne pas savoir quand ni comment elle viendra le chercher. Quant à la douleur que tant appréhendent, il sait pertinemment qu'elle n'est pas plus terrible que celle qui accompagne les longues maladies. Il souhaite seulement que sa mort survienne tard, alors qu'il sera si vieux que ses attaches auront toutes été, sinon défaites, du moins desserrées. Quand il ne reconnaîtra plus personne au village, quand la politique ne l'enflammera plus, quand même son journal lui donnera le sentiment d'être devenu étranger en son propre pays, là, oui, il pourra partir sans un pincement au cœur. En attendant, il prépare sa sortie en vivant son présent à fond, filmant, annotant, documentant et archivant minutieusement son quotidien. Quatre vies découpées en plans serrés qui, mis ensemble, dessinent les frontières d'un monde à sa mesure.

Voyant l'importance qu'avait prise la caméra dans sa vie, le thanatologue avait eu l'idée d'en acheter une deuxième pour la mettre à la disposition des familles endeuillées. Les gens paient déjà des fortunes pour filmer leur mariage ou le baptême de leur enfant, il lui semblait tout naturel qu'ils fassent de même pour l'enterrement d'un proche. «Quand on ouvre les guillemets, il faut les refermer», disait-il pour les amadouer. Évidemment, il n'insistait pas, sauf quand cela lui paraissait nécessaire. Il l'avait fait à la mort des parents de Gregory. Au début, la grand-mère et nouvelle tutrice du garçonnet n'avait rien voulu savoir. «C'est trop morbide. Je refuse. C'est bien la dernière chose dont mon petit-fils a besoin ces jours-ci. Vous allez me le traumatiser pour de bon.» Le père de Jeanne croyait au contraire à l'effet libérateur d'une vidéo sur la psyché du petit garçon. «Le deuil est

difficile à faire quand on ne voit pas le corps. C'est vrai pour tout le monde, quel que soit son âge. Ça l'est encore plus pour un enfant qui n'a pas encore compris ce qu'est la mort. Gregory a besoin de voir les corps maintenant, mais aussi plus tard, quand il aura vraiment saisi le caractère inéluctable de la mort.» La grand-mère de Gregory avait fini par céder en lui demandant de garder la cassette secrète jusqu'à ce qu'elle juge son petit-fils apte à la visionner. En son for intérieur, elle s'était jurée de ne jamais y recourir, quoi qu'il advienne.

Jeanne était tombée sur la cassette par hasard, un soir qu'elle tentait de mettre de l'ordre dans la collection de son père. Elle n'avait pas résisté à l'envie d'en visionner un bout. Elle se savait quelque part dans l'assistance et elle était curieuse de se voir à un si jeune âge dans un cadre plus formel que celui de la vie de tous les jours. Elle ne connaissait pas encore Gregory, mais elle se souvenait que l'épisode lui avait laissé une forte impression. Secret professionnel ou pas, son père et sa mère avaient pris l'habitude de parler librement de leurs «clients» au souper, même devant les enfants. Jusqu'au jour où ils avaient abordé la mort des parents de Gregory sans se préoccuper de l'impact que pourrait avoir une histoire pareille sur la psyché de leur aînée. Jeanne savait ce qu'était un orphelin, ses livres de contes en étaient pleins, mais elle imaginait que c'était une fabulation littéraire, un peu comme le sont les monstres ou les fées. Bien sûr, elle savait que son amie Alice n'avait pas de père et que son copain Frédéric vivait seul avec le sien. Il y avait aussi les frères Tanguay qui demeuraient chez leur tante. Il en avait toujours été ainsi, c'était dans l'ordre des choses. L'histoire de Gregory venait tout bouleverser en démontrant qu'un enfant peut perdre ses deux parents du jour au lendemain. L'idée de se retrouver orpheline à son tour avait plongé Jeanne dans d'intenses réflexions. Ce n'était pas tant la peur de perdre ses parents qui la préoccupait — elle savait que ce serait terrible et pouvait l'imaginer sans peine — que celle de ne pas savoir comment retrouver ses marques dans cette nouvelle vie sans repères. Où habiterait-elle? Ses jouets seraient-ils les mêmes? Pourrait-elle encore se coucher tard le vendredi et manger des crêpes le samedi matin? Verrait-elle encore ses amis? Elle avait tellement harcelé ses parents avec

ces détails qu'ils avaient fini par lui faire la lecture de leur testament. Écouter cette litanie avait mis fin aux tourments de la fillette pragmatique.

La vidéo commençait avec Jeanne et sa sœur, assises seules dans l'Église, tandis que leur mère attend l'arrivée du cortège, caméra au poing. On y voit deux petites têtes brunes penchées l'une vers l'autre, occupées à tuer le temps en déclarant la guerre au pouce. La caméra se tourne ensuite un peu abruptement vers les portes où s'encadrent deux cercueils identiques, si ce n'est que l'un est noir, l'autre blanc. Le père de Jeanne suit avec, à son bras, celle que la fillette connaissait alors comme la présidente du Cercle des fermières de Manseau, une femme fière et bourrue, mais travaillante et de bons conseils. Cette dernière tient un petit garçon de l'âge de Jeanne par la main. Maigrichon, les cheveux hirsutes et les yeux bouffis, le rouquin a l'air à bout de force. Il avance avec peine en traînant la jambe droite. Il a le souffle court, le regard perdu.

En voyant cet être chétif et apeuré avancer comme un zombie à l'écran, Gregory ne peut s'empêcher de détourner le regard. Il reconnaît trop bien cette douleur. Il ne voudrait pas y replonger. «Si tu ne te sens pas la force de regarder la vidéo, je peux le faire toute seule. Il n'y a pas de gêne», lui glisse Jeanne doucement. «Non, non, c'est du passé tout ça, je suis capable d'en prendre. Qu'est-ce que tu crois!», rétorque Gregory, dont le chat dans la gorge trahit la vive émotion. Le cortège continue lentement sa progression sous les yeux des deux amis silencieux. Bientôt, l'église est pleine à craquer et le prêche peut commencer. À l'avant, le père Cayouette joue des baguettes avec emphase. Meurtre, trahison, infidélité, jalousie, les thèmes porteurs ne manquent pas et il s'en donne à cœur joie. On peut voir le bout de la tignasse rousse de Gregory, sagement assis entre sa grand-mère et sa tante Anna, petit homme immobile. Le plan américain ne permet pas de voir les bancs des Pleureuses, quatre rangées plus haut. Même si on ne voit pas les vieilles dames, on peut quand même entendre leur douleur poindre si on se concentre, une douleur contenue, qui vibre sourdement, un peu comme le ferait le bourdon d'un harmonium. Autour d'elles, ça chuchote, ça se trémousse. On est distrait. Ce n'est pas tous les jours qu'on enterre un couple tombé sous les balles pour une affaire de fesses. La caméra prend du recul pour embrasser la nef. Toutes les filles d'Isabelle sont là, revêtues

de leur mante marine. Dany et sa famille sont juste derrière elles. On peut voir le chenapan leur lancer subtilement des boulettes de papier pour se désennuyer. Plus loin, Jeanne reconnaît les boucles blondes de Sarah et de Samuel qui entourent leur mère. Marie-Claire est venue spécialement de New York pour les funérailles de son amie d'enfance. Elle pleure doucement tandis que les jumeaux essuient ses larmes de leurs menottes enfantines. À sa main gauche, Marie-Claire tient le livret préparé spécialement pour l'occasion. On dirait la *Vierge au Chardonneret* de Raphaël.

Devant les images qui défilent, Gregory ressent un profond malaise. Il n'avait pas mesuré à quel point l'histoire de ses parents avait divisé Manseau. Qu'il avait fallu choisir son camp, hiérarchiser les délits, départager les peines. Après tout, «les victimes étaient aussi les coupables, chacune à leur manière», avait résumé le père Cayouette en invitant ses ouailles à réfléchir à ce dérangeant paradoxe. Gregory ne gardait aucun souvenir de ces attaques frontales faites au nom du Seigneur. Maintenant qu'il les réentend, il comprend mieux la colère contenue de sa grand-mère. À ses yeux à elle, comme aux siens, ses parents sont des martyrs, pas des pécheurs impénitents qui avaient couru après leur perte. Cela semblait aussi être l'avis des Pleureuses qui, sous ses yeux, s'avancent maintenant pour les derniers adieux. Le petit Gregory est là, la main posée sur le cercueil de sa mère, statufié. Le grand Gregory retient son souffle. Il sait ce qui s'en vient, mais ne peut s'empêcher d'en être bouleversé. Voilà que les Pleureuses lèvent les mains au ciel pour les rabattre bruyamment sur le cercueil de son père. Le choc fait sursauter le petit Gregory. Le pouls du grand Gregory s'emballe. Les larmes roulent sur ses joues. La main sur le cœur, les vieilles femmes crient leur douleur avant de retourner s'asseoir au bout de longues minutes cathartiques.

— C'est tellement tendu. On dirait qu'un orage est passé sur la tête de l'assistance, remarque doucement Jeanne en faisant mine de ne pas voir les larmes de son ami.

— J'aime bien l'image, répond Gregory, comme si de rien n'était. Mais j'opterais plutôt pour une tornade. On sent que ce n'est pas terminé, qu'on est juste dans l'œil

de la tempête. Tu peux faire revenir la cassette? Il faut que je vérifie quelque chose. J'ai cru reconnaître des mots dans le concert des Pleureuses.

— Moi aussi j'ai entendu quelque chose. Ça sonnait comme «filo», mais j'imagine que ça n'a rien à voir avec la pâte filo.

— C'était sûrement *filho*, ça veut dire fils en portugais.

— Je pensais que tu ne parlais pas le portugais.

— Mon portugais est nul, mais pas à ce point-là. Chut! Ça vient. C'est bien ce que je pensais, *filho*. C'est normal. La mort de mon père, c'était aussi la mort du fils Almeida, et par extension la mort du fils de tout un clan. Il n'y a pas de révélation là-dedans.

— C'est vrai. Mais il y a quelque chose qui me chicote. On rembobine un peu?

— Oui, oui, vas-y, marmonne Gregory, l'esprit prisonnier d'un autre espace-temps.

Gregory a quatre ans. Dans quelques semaines, il va faire son entrée à l'École Saint-Nom-de-Jésus, dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve. Le garçonnet redoute le moment où il devra affronter seul cette masse intimidante. Récemment, lui et sa mère ont multiplié les visites dans la cour bétonnée afin qu'il puisse se familiariser avec la bête. Fouler son sol, humer l'air ambiant, repérer ses failles, Gregory tient à connaître tous les détails qui départagent les élus des autres. À la garderie, il n'a jamais réussi à faire sa place. Il ne joue avec personne, s'implique peu, bouge encore moins. Il ne veut pas attirer l'attention sur lui. Il a trop peur d'essuyer des coups et des quolibets. Ce sont ces derniers qui font le plus mal. Le garçonnet n'est pourtant pas bien différent des autres enfants. Il n'est pas comme William qui ne sait parler qu'avec ses poings. Il n'est pas non plus comme Thomas qui rêve de danser pour les Grands Ballets. Comme les garçons de son âge, Gregory aime les camions, les chevaliers, les superhéros et les tamagotchis, surtout les tamagotchis. Tout comme eux, il dit qu'il sera pompier quand il sera grand, même si

secrètement il rêve du jour où il confondra le monde avec sa magie superpuissante. Vraiment, il dit et fait tout comme les autres. Pourtant, ils savent déjà qu'il est différent.

L'apprenti magicien voit maintenant pourquoi. Le petit Gregory qu'il examine à l'écran n'est pas celui qu'il croyait être. D'abord il est grand, beaucoup trop pour son âge. Et puis ses traits sont trop marqués. Non pas qu'il soit laid, seulement qu'on lui donnerait facilement deux à trois ans de plus. Or, ce visage paraît emprunté. Il est posé sur un corps noueux recroquevillé sur lui-même qui rappelle davantage celui du nouveau-né que du garçon bien planté. Et puis il y a cette intrigante flamme au fond des yeux, une lueur presque mauvaise qui continue de briller derrière le voile de tristesse. Voilà sa part d'ombre, celle qui a failli tout emporter sur son passage à la mort de ses parents, celle qui continue de le défier quand tout ne va pas comme il le veut.

Gregory sent ses poings et sa mâchoire se serrer comme quand il était petit et qu'il crachait, sifflait et ruait de coups tous ceux qui osaient s'approcher de lui sans sa permission. Dans ces moments-là, son agressivité était telle qu'il aurait pu tuer. Sa grand-mère avait eu toutes les misères du monde à le remettre dans le droit chemin. L'école avait fait ce qu'elle pouvait avec les maigres ressources dont elle disposait jusqu'à ce qu'elle déclare forfait après une bataille qui avait fini dans le sang. Sa grand-mère avait refusé cette fin de non-recevoir. Elle avait ouvert son hypothèque pour faire appel à un grand spécialiste du stress post-traumatique. Il lui avait fallu beaucoup de temps pour désamorcer la bombe installée par cette meurtrière de Lucie Tousignant, mais il y était parvenu. Du moins, jusqu'à maintenant.

— Ça y est! crie Jeanne. Je crois que je devine ce que Ramona a voulu te dire. C'est vrai que les Pleureuses ont fait tout un cinéma aux funérailles de tes parents, mais elles ont gardé tous leurs sparages pour ton père. Regarde bien, elles ne vont jamais toucher au cercueil de ta mère. Elles vont même le contourner, comme s'il abritait un pestiféré.

— Pourquoi elles feraient ça? Ma mère a toujours été dans les bonnes grâces du clan. Les Pleureuses disaient qu'elle mettait du plomb dans la tête de mon père. C'était aussi une bonne catholique. On allait toujours à la messe quand on venait au village. Ça plaisait beaucoup au clan ça.

— Les choses ont probablement fini par changer. Regarde comme les Pleureuses lui battent froid. Exactement comme elles l'ont fait à Nadia.

— Les Pleureuses n'ont peut-être pas voulu s'imposer, ça expliquerait pourquoi elles sont restées du côté de mon père. Après tout, c'est avec lui qu'elles étaient parentes, pas avec ma mère.

— Ce n'est pas exclu, mais regarde bien ce qu'elles font avant de retourner à leur banc. Elles arrachent le ruban noir qui relie les deux cercueils.

— Pourquoi est-ce qu'elles feraient ça?

— Tu ne m'as pas dit que ta grand-mère non plus ne voulait rien savoir de ce ruban-là?

— Oui, mais...

— Ne cherche pas plus loin. Tu l'as ta réponse. Le lien, il ne faut pas le faire avec tes parents, il faut le faire avec ta mère.

— Ma mère était irréprochable, réplique Gregory d'un ton sec.

— Nadia l'était probablement aussi.

— Je ne vois pas le rapport. Ma mère et Nadia n'ont rien en commun sinon d'avoir vécu à Manseau. Ma mère était une femme mariée, une mère en plus. Nadia n'était rien de ça encore. Elle allait à l'école et travaillait au casse-croûte. Elle sortait pas mal. Je l'ai vue soûle comme une botte au moins une fois. Elle fumait en cachette en plus. De la mari pis du hashish selon mon informateur.

— De qui tu parles?

— Le petit Sylvestre. Il est vraiment branché.

— Il a même pas dix ans.

— Ben il est déniaisé comme un gars de seize au moins et il a toute ma confiance.

— Il a vu Nadia fumer?

— De ses yeux vus. Il a même fait chauffer des couteaux sur la cuisinière pour elle et ses amies.

— Il popote en plus, le petit Sylvestre? Il a tous les talents.

— Jeanne, arrive en ville, c'était pour la motte de hash.

— Oh! Je savais pas. De toute manière, fumer du hash, c'est tellement commun. Ça ne fait pas de Nadia une criminelle.

— Ça dépend aux yeux de qui. Les conservateurs diraient que oui. Pour nous, ça reste un péché véniel, mais je trouve quand même que ça nous en dit long sur les fréquentations de Nadia. On ne peut plus exclure qu'elle était peut-être une délinquante en puissance, une voleuse, une manipulatrice. Je ne sais pas, moi!

— Voyons donc! Tout le monde sait que Nadia était une jeune fille intelligente, débrouillarde, allumée. On n'a rien trouvé de compromettant chez elle. Et c'est pas faute d'avoir cherché.

— C'est toi qui l'affirmes, mais rien ne dit qu'on n'est pas passés à côté de l'essentiel. Elle ne serait pas la première à cacher un squelette dans son placard. Ce que je sais par contre, c'est que Ramona n'a pas à salir la mémoire de ma mère. Toi non plus d'ailleurs. Ça devient vexant à la fin toutes ces insinuations gratuites.

— Ne te fâche pas. J'essaie seulement de faire avancer notre enquête. Et puis, il faut quand même que tu admettes que c'est parce que ta mère avait une aventure avec son chum que Lucie Tousignant a pété un plomb.

— Tu oses renvoyer ça sur le dos de ma mère! Belle leçon de solidarité féminine. Vous pouvez tellement être mesquines vous les filles quand vous vous y mettez.

— C'est pas de la mesquinerie. Je relève seulement un fait qui a pu être interprété comme tel par des catholiques aussi strictes que les Pleureuses. Cesse d'en faire une affaire personnelle, Gregory.

— Je te rappelle que l'enfant qui pleure en bas de l'écran, ben, c'est moi! Alors, laisse-moi tranquille avec tes appels au calme.

— T'as raison. Je m'excuse. Je me suis emportée.

— C'est correct, je sais que c'était pas méchant. Je veux simplement qu'on arrête de traîner ma mère dans la boue.

— J'ai jamais voulu faire ça!

— Toi non, mais d'autres avant toi, oui. Et il y en a encore qui continuent à le faire à mon nez et à ma barbe en reprenant exactement les mêmes mots que toi.

— Pour ces gens-là, tout est blanc ou noir. C'est encore comme ça pour beaucoup de monde au village. Tu le sais, on a toujours eu du mal avec les nuances ici. Mon père dit souvent qu'en matière de sentiments, les Mansois sont des daltoniens. Leur palette est pas trop élaborée, mais les couleurs qu'on y trouve sont nettes.

— Tu veux dire culpabilisantes et tranchées, ouais. J'ai goûté à leur médecine et laisse-moi te dire que c'est d'abord celle dont usent les gens bornés.

— Les Mansois sont entiers, pas bornés! Tu mélanges tout. C'est l'amertume.

— J'aimerais ça te voir à ma place un instant. C'est facile d'être au-dessus de tout quand on a une vie sans histoire.

— Écoute, on oublie ça, tu veux? On remet la cassette pour voir si quelque chose d'autre ne nous aurait pas échappé.

— Te fatigue pas. C'est probablement pas plus sorcier que ça. Nadia devait coucher avec un homme marié. Pour les Portugais, il n'y a pas pire crime que celui de briser une famille. Que leurs hommes escroquent, intimident ou corrompent les nôtres, ça n'a aucune importance. Avec le clan, c'est toujours eux contre le reste du monde.

Prudente, Jeanne préfère ne pas répliquer. À la télévision, les adieux se poursuivent discrètement jusqu'au mot final. Jeanne et Gregory l'écoutent en silence. Après ce qui semble une éternité aux deux amis, le cortège se met enfin en branle sous la plainte discrète d'un violoncelle. Les deux cercueils sont séparés puis emportés vers la sortie. La grand-mère de Gregory ouvre encore une fois la marche. Elle est droite comme un «i». Dans les bras de la vieille femme, un petit homme repose, la tête abandonnée sur son épaule. Il a la bouche grande ouverte. Et il dort, le traître.

Manseau, le 24 août

Tout s'était enchaîné si vite. Il aurait suffi de presque rien pourtant. Une phrase, un mot. Il aurait pu forcer le destin. Il aurait pu, mais il ne l'avait pas fait. À son grand étonnement, Stéphane regarde maintenant les flammes danser au loin, détaché, en spectateur. Le brasier, si menaçant quelques minutes auparavant, ne lui fait maintenant pas plus d'effet qu'un feu de joie. Étrange comme le feu peut être salvateur parfois. Ne dit-on pas qu'il a le pouvoir de purifier, qu'il rend à la terre sa fertilité? Cette fournaise pourrait être l'occasion de repartir à neuf. Comme le phénix. Un dernier grand écart avant de rentrer dans le rang.

Jamais Stéphane n'aurait pensé avoir la force de regarder une scène pareille. Il n'aime pas voir les gens souffrir. Il s'étonne pourtant d'être en mesure de détailler celle-ci avec une indifférence teintée de soulagement. Cette sérénité nouvelle tranche avec la panique qui l'avait d'abord pris à la gorge. Une peur brutale, chaude et liquéfiante, qui l'avait remué jusqu'aux entrailles. Jamais auparavant il n'avait senti pareille détresse, c'était comme si une partie de lui-même avait été amputée à froid dans un grand bouillonnement sanguin qui l'avait laissé sans voix ni colonne. Il avait senti l'air se raréfier dans son corps. Ses doigts, ses pieds et ses lèvres s'étaient mis à picoter furieusement. Il allait perdre connaissance, là, sur le bitume. Dépassé, il s'était allongé sur le sol pour reprendre ses esprits avant de parcourir les quelques mètres qui le séparaient de l'accident. La morsure des premières flammes l'avait remis d'aplomb et lui avait rendu le souffle. Meurtri jusque dans sa chair, il s'était prestement retranché derrière les piles de bois, comme un animal blessé.

Maintenant, Stéphane ne pense à rien d'autre qu'à sa douleur qui monte. Une torture pulsatile et vorace, qui ronge ses mains couvertes de cloques. La douleur est comme une tache d'huile impossible à contenir. Elle glisse sur son corps, s'étire jusqu'à son visage qui tire tant qu'il n'ose même pas battre des cils. On dirait que sa peau s'est repliée sur elle-même, qu'elle a perdu de son eau et de sa masse, comme une peau de chagrin. Les boursoufflures sur ses mains sont impressionnantes. Il n'ose imaginer l'état de son visage.

Les balafres sont de terribles mementos. Elles peuvent vous exposer au jugement des autres jusqu'à faire écran entre vous et votre vie rêvée.

Stéphane sait pertinemment que Nadia est à seulement quelques mètres, prisonnière des flammes. Cela ne l'émeut plus. Il ne resterait déjà plus rien de cet amour qui n'en était pas vraiment un? Il est à peine étonné. À dire vrai, il se sent délesté d'un immense poids. Il pense déjà à ce qu'il dira à sa femme lorsqu'il rentrera. «Je n'arrivais pas à me rendormir. Je suis sorti m'entraîner.» Un cinq kilomètres pour chasser les idées noires. «À deux semaines, du marathon de Montréal, tu ne peux pas m'en vouloir... » Il se doute bien qu'elle ne le croira pas cette fois de plus. Mais il sait aussi qu'elle ne dira rien. Elle est sa meilleure alliée, sa part de lumière, sa rédemption. Elle a le don de le mettre en valeur, de tirer de lui le meilleur. Il ne faudrait pas croire qu'il soit le seul à profiter de cette union avec l'une des filles Medeiros. À ses côtés, cette petite femme intelligente, mais effacée et quelconque, brille jusqu'à en devenir presque belle. Stéphane et elle sont faits l'un pour l'autre. Si seulement ils se désiraient comme ils s'aiment. Stéphane n'aurait pas cherché à s'étourdir ailleurs. Il n'aurait jamais fréquenté Nadia pas plus qu'il n'aurait poussé son amour de la vitesse jusqu'à cette mort injuste qui le poursuit encore. Il en veut à Annabelle. C'est la petite morte qui l'a poussé dans les bras de Nadia. Privé de son adrénaline quotidienne, Stéphane n'avait pas résisté longtemps à ce nouvel interdit. La première fois, Nadia l'avait presque pris de force, dans la rue, accoté sur le mur chambranlant d'un hangar abandonné, rue Moose Park. Il était rentré chez lui sonné, plus malheureux que satisfait. Stéphane n'aime pas faire l'amour ailleurs que dans son lit. Il n'est même pas sûr qu'il aime vraiment faire l'amour. Avec sa femme, leurs ébats servent d'abord à faire des enfants. Ils en ont fabriqué quatre jusqu'à présent. Jusqu'à ce que Nadia voie quelque chose en lui qu'il ne soupçonnait même pas. Cette découverte ne lui avait pas plu. Il vivait plus simplement avant et cette tranquillité lui manquait.

Les deux amants s'étaient revus épisodiquement, la nuit surtout, jamais plus que quelques heures à la fois, presque toujours au Toit rouge, même s'il détestait profondément l'endroit. Plus il fréquentait la faune du Parc farfelu plus celle-ci le mettait mal à l'aise. Stéphane n'avait rien contre Norbert ou son frère, mais il fuyait Ramona et

Oksana comme la peste. Chacune à sa manière, les deux femmes dégageaient une sexualité trouble qui avait le don de le mettre en rage. Leur déviance était pour lui une provocation qui le renvoyait à sa propre obsession pour une jeune femme de 15 ans sa cadette. Son amante était consentante au sens strict de la loi, certes, mais elle était aussi encore tellement juvénile de corps comme d'esprit. Il vivait dans la crainte constante qu'elle ne sorte l'affaire au grand jour. Pour la frime, pour l'honneur, pour l'amour. Elle avait l'embarras du choix et trop peu de scrupules pour qu'il dorme tranquille. Plus il la connaissait, plus il sentait le danger monter. Tellement qu'il en était arrivé à redouter ses rencontres avec Nadia. Il aurait préféré qu'elle quitte le village. Loin de lui, il lui aurait été facile de l'oublier. Stéphane avait besoin de voir la jeune femme pour la désirer. Il rêvait parfois qu'il la mettait sous verre, à l'abri du regard des autres, afin de pouvoir l'observer à loisir. Idéalement sans qu'elle n'en sache rien. Il n'aimait pas qu'elle le regarde. Ses yeux ne s'arrêtaient pas à la surface, ils étaient comme des scalpels qui lui tailladaient la chair de l'âme. Il n'aimait pas non plus parler avec elle. Il la trouvait inutilement compliquée. Il ne comprenait pas son besoin d'argumenter jusqu'à la confrontation. Avec elle, tout était matière à débat. Elle pouvait dire une chose et son contraire l'instant d'après juste pour pimenter une conversation. Dans ces moments-là, son regard acéré l'intimidait jusqu'à lui faire mal. Il n'aimait pas qu'elle le regarde ainsi. C'est lui qui voulait la contempler. S'il l'avait pu, il aurait passé l'éternité à épier ses moindres gestes. Partager son intimité ne l'intéressait pas.

Stéphane et Nadia auraient probablement continué de fréquenter le Toit rouge si les frères Lagos ne s'en étaient pas mêlés. Les protégés portugais de Ramona n'avaient pas été tendres avec le bellâtre. Ils lui avaient fait comprendre qu'ils ne voulaient pas de Humbert Humbert dans leur repaire. Il avait eu beau plaider que sa Lolita était majeure et vaccinée, rien n'avait pu les convaincre de faire marche arrière. Il s'était incliné. Sa femme ne méritait pas qu'on la salisse pour une vulgaire histoire de cul. Car c'en était une. Rien de plus. Stéphane avait mis fin à son idylle sur-le-champ. Nadia avait feint l'indifférence. Sur le coup, il avait trouvé cela très élégant de sa part, très mature. Elle aurait tempêté qu'il aurait probablement été conforté dans sa décision de couper les

ponts. Son apparente sérénité avait eu l'effet contraire. Plus son souvenir s'estompait, plus il pensait maintenant à elle. Ce n'était plus du désir, c'était devenu une obsession. Il avait commencé à l'épier un soir de juin alors qu'elle fleurissait la tombe de sa grand-mère. Il avait fait cela sur un coup de tête, maladroitement caché dans le petit boisé derrière l'Église. L'expérience l'avait grisé comme jamais auparavant. Il avait continué aussi souvent qu'il l'avait pu. Cette nuit n'avait pas fait exception à la règle.

Il savait qu'elle devinait souvent sa présence, mais elle ne faisait rien pour l'en décourager. C'était devenu un jeu entre eux. Comme à son habitude, elle s'était arrêtée au milieu de la route quand elle l'avait repéré au milieu des piles de bois de la cour du moulin à scie. Il avait souri. Elle aussi. Soupirs. Elle ne lui en voulait pas de lui avoir fait faux bond. Elle comprenait. Il avait senti une grande joie l'envahir. Elle allait se garer, refaire son maquillage. Il piaffait déjà d'impatience.

C'est effectivement ce que Nadia avait fait, mais pas exactement comme il se l'imaginait. D'abord, elle avait légèrement poursuivi sa course pour arrêter son véhicule au milieu de la voie ferrée. La bravade l'avait agacé, mais il s'en était accommodé. C'était encore une jeune fille après tout, il fallait lui pardonner ses enfantillages. Elle avait coupé le moteur et s'était retournée vers lui, à genoux, la bouche légèrement ouverte, frondeuse. Elle avait vissé son regard au sien ce qui lui avait déplu encore davantage. Elle avait longuement repeint ses lèvres à la lumière blafarde de l'enseigne de la coopérative, puis elle avait cessé de bouger pour mieux le fixer. Il n'avait pas aimé qu'elle transgresse ainsi leurs nouvelles règles. Le duel avait duré un peu moins d'une demi-heure. Il voulait partir, mais il n'arrivait pas à s'y résoudre. Agenouillée dans son Dodge, Nadia n'avait pas bronché elle non plus jusqu'à ce que le sifflement d'un train se fasse entendre au loin et la rappelle à l'ordre. Il l'avait vue se retourner pour mettre sa clé dans le contact, puis se raviser. Il avait senti son regard peser sur lui comme jamais auparavant. Ses lèvres avaient bougé lentement. Il avait cru y lire un «viens». Mais c'aurait pu être un «tiens» ou un «bien». Il avait décidé de ne pas y répondre.

Le train avait dépassé la Petite Belgique. Il arrivait à l'entrée du village. Il passerait bientôt la rue Charland, la salle de quilles, et enfin l'école primaire pour faire irruption dans la cour à bois. Nadia ne bougeait toujours pas. La subtile vibration des rails avait commencé son mouvement chaloupé. Il aurait voulu la gifler. La conne! Il était déterminé à ne pas bouger, même le petit doigt. Il avait passé l'âge des menaces puérides. Si Nadia était prête à jouer sa vie sur un coup de tête, et bien qu'elle le fasse. Cette histoire ne le concernait pas. Spectateur il était, spectateur il resterait.

Les barrières de sécurité étaient baissées depuis de longues minutes déjà. Pris en sandwich, le Dodge Ram pouvait encore se libérer sans effort de leur poigne atone. La scène était affligeante. Heureusement, Nadia avait fini par reprendre sa place. Elle en était à remettre le contact quand la locomotive avait entamé la dernière courbe en sifflant furieusement. Alarmé, le chauffeur avait brusquement appliqué les freins et un long frottement du métal avait déchiré la nuit. Les oreilles bourdonnantes jusqu'à le rendre sourd, Stéphane avait préféré fermer les yeux plutôt que de voir l'issue du duel.

Une éternité plus tard, la camionnette avait fini sa course de l'autre côté de la voie. Elle était maintenant menacée par le poids chambranlant de la locomotive. Le cœur de Stéphane s'était arrêté de battre. Il n'avait pas voulu ça. Elle non plus, il en avait la certitude. Ce n'était qu'un jeu qui aurait dû rester sans conséquence. Nadia avait sûrement besoin d'aide. Il le savait, mais il n'arrivait pas à se résoudre à la rejoindre. Il craignait le pire et il n'était pas prêt à y faire face. Rien ne bougeait dans le Dodge ni dans la locomotive depuis de longues minutes quand une petite flamme s'était mise à danser sous ses yeux. Il fallait qu'il la sorte de là. Le temps était compté. Il n'avait plus d'autre choix.

Stéphane s'était approché très lentement de la camionnette, laissant aux flammes le temps nécessaire pour engraisser le feu. C'est alors que la bête, qui avait pris de la force en un temps record, l'avait vicieusement mordu. Blessé par les flammes, l'homme avait rebroussé chemin à la vitesse de l'éclair. Il n'y avait plus rien à faire pour Nadia de toute façon. Comme celle de la petite Annabelle, sa belle tête reposait dans un angle

impossible. Elle n'avait probablement rien senti elle non plus. Quelques mètres plus haut, dans la cabine du train, le chauffeur avait repris ses esprits et s'astreignait à s'extirper de la machine en feu. Il n'avait vraisemblablement pas besoin de lui non plus. Il semblait bâti et solide. Il allait s'en tirer. Valait mieux rentrer à la maison et panser ces mauvaises blessures compromettantes.

Soucieux de ne pas se faire voir, Stéphane longe péniblement les piles de bois du moulin à scie avant de gagner la rue du notaire, plus calme et moins éclairée. La grande maison raboutée semble dormir. Le couple est probablement absent. Le notaire et son épouse aiment passer les nuits claires d'août à leur chalet du lac Rose où ils peuvent observer les perséides zébrer le ciel avant les grands gels. Leur voisine, la veuve Méthot, dort sans son appareil auditif. D'elle non plus, il n'y a rien à craindre. Les deux maisons suivantes sont à vendre depuis si longtemps qu'elles ne sont plus habitées. Plus personne n'y prête attention. Au loin, une lumière brille dans le presbytère. Le père Pilon s'habille à la hâte, prêt au pire. Il se demande ce qu'il dira et à qui. Il espère que les phrases réconfortantes viendront vite et claires, même s'il sait que les mots qui consolent sont parmi les plus durs à trouver.

Stéphane presse le pas. Il ne faudrait pas que le père Pilon le voie. Au prêtre, il aurait du mal à mentir. C'est plus fort que lui, dès qu'il voit une soutane, Stéphane sent sa langue se délier. Ce n'est pas qu'il soit croyant. Il ne va plus à l'Église depuis des années et ne s'en porte pas plus mal. Il ne ressent pas de vide spirituel, n'est rongé par aucun doute, mais il ne peut s'empêcher de réclamer l'absolution quand le besoin se fait sentir. Il l'a fait pour la mort de la petite Annabelle. Pas à Manseau, évidemment. Il avait ouvert son âme sur un autre continent, à Paris, sous son vrai nom, mais en prenant garde de brouiller toutes les pistes. Le soulagement qui s'en était suivi avait été tel qu'il avait un bref instant songé à réintégrer les rangs de l'Église. Il en avait même fait la promesse au jeune prêtre de La Madeleine qui l'avait confessé, mais sa ferveur retrouvée avait été de courte durée. Sitôt le sommeil retrouvé, Stéphane avait rompu les ponts avec cette Église qui cherchait à triturer son âme. Il voulait la tranquillité d'esprit, pas les remises en question.

Cette nuit, la vie le forçait à revenir sur sa décision. La paix de l'âme a un prix: deux billets pour Rome le mois prochain. Dans la Ville éternelle, Stéphane trouvera bien le moyen de déterrer une oreille compatissante. D'ici là, il sait qu'il lui faudra être fort. Manseau ne croit pas aux larmes. Sa femme non plus.

PENSER L'OBLIQUE: ÉCRIRE DANS LE SENS DES YEUX

Je suis fait de tout ce que j'ai vu.
Henri Matisse

*Le regard porte les choses qu'il voit
comme l'air porte l'aile de l'oiseau.*
Bernard Noël

*Sentir l'aura d'une chose, c'est lui conférer
le pouvoir de lever les yeux.*
Walter Benjamin

Au commencement était un village

Manseau. Une paroisse comme mille autres, élevée il y a à peine un siècle en bordure de l'ancienne route 9, avant, bien avant que le modeste chemin de traverse ne soit avalé par le rouleau compresseur de l'autoroute 20. Un village défriché à bras nus par des hommes qui ne faisaient que passer. Il faut les comprendre, la terre était mauvaise et le fleuve encore si loin... Quelques-uns se sont pourtant résignés à y passer l'hiver. On parlait d'y bâtir une gare, un moulin à scie. Il y aurait du travail, un peu de sécurité, de la chaleur pour se protéger des morsures de l'hiver. C'est ainsi que Manseau naquit sans s'annoncer. Aux forceps, dans la sueur, le sang, les flammes et l'indigence, porté à bout de bras par un abbé à la santé fragile, mais à la détermination peu commune, qui lui laissa son nom en héritage.

Cent ans plus tard, le village est toujours vivant, malgré les défaites et les coups du sort. Qu'on ne se trompe pas, Manseau n'est pas une chimère, des cartes routières attestent son existence, quelques livres jalonnent même son histoire. On y apprend qu'elles sont quelque 900 âmes à y mener leur quotidien à l'écart des grands centres. On y lit aussi que la ville a officiellement été fondée en 1908, mais que ses premiers signes vitaux ont été notés une décennie plus tôt, alors que les bûcherons s'embourbaient pour la première fois dans ses terres marécageuses, là où la canneberge, l'or rouge de Manseau, a depuis établi son royaume. On y découvre aussi que c'est en ces lieux que Marius Plamondon, le célèbre peintre-verrier des spectaculaires vitraux de l'Oratoire Saint-Joseph, a fait ses premières armes.

Ces données factuelles rassemblées permettent d'obtenir une image assez nette de Manseau, petit village typique du Centre-du-Québec où j'ai vu le jour. Mais cette représentation est figée dans le temps et dans l'espace. Elle ne dit rien de ce qui fait de Manseau une ville pareille à nulle autre, une ville capable de tout porter en elle, y compris le germe d'un roman, mon roman, sorte de *genius loci* qui ouvre la voie à la création.

Pour se faire une idée vraiment juste de Manseau, statistiques et instantanés ne suffisent pas. Il faut fouler son sol, humer son air, écouter son pouls. Cela nécessite du temps, bien sûr, mais cela prend surtout de l'engagement. Il apparaît en effet difficile d'accéder à la vérité d'une ville sans consentir à s'y perdre ne serait-ce qu'un peu. L'urbanité est un phénomène complexe qui ne saurait se résumer à des lieux d'échange de personnes et de marchandises, rappelle à ce propos Italo Calvino, dans *Les Villes invisibles*. C'est qu'on y troque d'abord et avant tout «des mots, des désirs, des souvenirs¹». La matière est fragile et hautement volatile. Elle va et vient au gré des désirs, ne répond à aucune logique, ne tolère aucune limite. Elle peut se dédire un instant pour mieux se raviser ensuite jusqu'à former un énorme ressac capable de nous envelopper complètement si nous n'y prenons pas garde. Il en va ainsi de Zaïre, la ville fictive imaginée par le philosophe italien pour donner corps à ses villes invisibles. «Cette vague qui reflue avec les souvenirs, la ville s'en imprègne comme une éponge, et grossit. Une description de Zaïre telle qu'elle est aujourd'hui devrait comprendre tout le passé de Zaïre²», note le penseur pour qui la tâche de résumer une construction de l'esprit aussi ambitieuse apparaît colossale, voire irréalisable. C'est que la ville garde en elle tout ce qui l'a faite, jusqu'au vertige. Elle «ne dit pas son passé, elle le possède pareil aux lignes d'une main, inscrit au coin des rues, dans la grille des fenêtres, sur les rampes d'escalier, les paratonnerres, les hampes de drapeaux, sur tout segment marqué à son tour de griffes, dentelures, entailles, virgules³», écrit encore Calvino. Ainsi, quiconque voudrait décrire Zaïre devrait arriver à embrasser à la fois son passé et son présent, sans pour autant négliger son avenir.

Manseau est un peu comme Zaïre. Sa mémoire ne saurait exister sans ses signes imprégnés à même sa chair de pierre, de terre et de béton. Tous ont leur importance, les premiers ayant en quelque sorte tracé la voie aux seconds, qui eux-mêmes ont engendré

¹ Italo Calvino, *Les Villes invisibles*, Paris, Éditions du Seuil, 1996, p. VI.

² *Ibid.*, p. 16.

³ *Ibid.*, p. 16.

les troisièmes et ainsi de suite. Il est toutefois difficile de ne pas se perdre dans cet océan de signes. C'est que la ville est telle une bible de pierre selon l'habile formulation de Françoise Chenet-Faugeras: «Texte palimpseste, la ville conserve toutes ses strates. Comme le mythe, elle est la somme de ses variantes⁴». Or, toutes ces traces accumulées ont un caractère furtif et foisonnant qui rend impossible tout projet de les réunir, encore moins de les définir. Et quand bien même on arriverait à embrasser toute l'histoire d'une ville au prix d'un travail vertigineux, il faudrait encore se rendre à l'évidence: au final, l'exercice ne vaudrait que pour soi. Le Manseau que je connais n'est pas celui de mon père ou de ma mère qui y ont aussi vu le jour. Ce n'est pas non plus celui de mes grands-parents qui l'ont vu naître et grossir, pas plus qu'il ne ressemble à celui de mes amis d'enfance depuis perdus de vue. Italo Calvino a bien résumé cette aporie: chaque homme «a dans sa tête une ville qui n'est faite que de différences, une ville sans formes ni figures, et les villes particulières la remplissent⁵» au gré de ses expériences. Il n'y a donc pas un Zaïre, mais des Zaïre, comme il n'y a pas un Manseau, mais des Manseau.

À la fois refuge et prison, cocon et carcan, écrin ou épave, ces Manseau-là ne sauraient se résumer à des espaces régis par un ensemble de lois et de limites. Ils doivent plutôt être considérés comme les fruits magnifiques d'une construction de l'esprit, impérieuse et composite. Ce sont en somme autant de fictions, à la limite du songe et de la légende, des représentations fabriquées de toutes pièces, dont le spectre va de la formidable affabulation au cauchemar désespérant selon qui les habite, de gré ou de force. Cette idée rejoint un peu les réflexions du géographe Luc Bureau pour qui la ville n'existe pas seulement par ses frontières, mais aussi — et surtout — par la parole et l'imaginaire de ceux qui y habitent. Il en va ainsi de Sillery, sa ville d'adoption, explique-t-il dans *Habiter: question d'adresse*. «Sillery n'a aucune existence autre que celle que lui confère la parole, mais j'ai la conviction absolue d'y habiter. J'habite un mot, une

⁴ Françoise Chenet-Faugeras, «La Ville, Bible de pierre», in *Lire l'espace*, éd. par Jean-Jacques Wunenberger et Jacques Poirier, Bruxelles, Éditions Ousia, 1996, p. 155.

⁵ Italo Calvino, *op. cit.*, p. 43.

image, une chimère⁶.» Le romancier de *La Vie devant soi*, Romain Gary, a très bien résumé cette part d'insaisissable qui relie l'homme à l'espace en disant de l'Europe qu'elle ne pourrait jamais exister sans sa «part Rimbaud». Luc Bureau reprend cette idée en affirmant qu'il lui est «impossible d'imaginer un quelconque rapport à l'espace qui ne soit pas, fondamentalement, un rapport imaginaire⁷». Pour celui que François Ricard a joliment baptisé le «géographe littéraire», l'habité apparaît ainsi comme «l'expérience la plus libre, la plus totale, la plus mystérieuse vécue par l'être humain⁸».

Cela dit, le mystère qui entoure l'habité n'empêche pas son expérience d'être largement communiquée. Nos villes ont une foule d'éléments en commun sur lesquels fonder notre affection et notre fidélité et autour desquels on peut longuement échanger. Pour partager la passion d'une ville, on parlera volontiers de ses atouts ou de ses merveilles par exemple. On dira alors que l'on vit à Zaïre ou à Manseau parce que l'on aime ses places publiques ou ses rues tranquilles bordées de peupliers. Ce sont là des évidences qui n'ont pas besoin d'être éprouvées pour être largement partagées. Mais si l'on poursuit un peu plus loin la conversation, on finira peut-être par voir apparaître des glissements subtils. On parlera encore des mêmes choses — des ponts, des écoles, des musées —, mais on sentira qu'un décalage a fait son nid, voire une incompréhension. S'il est facile de s'entendre sur la beauté des lignes d'une rue ou d'un bâtiment, il nous est effectivement beaucoup plus difficile de partager l'émotion que ces mêmes lignes produisent en nous. C'est pourtant sur ce terrain que la ville vient véritablement nous chercher, insiste Italo Calvino. «Tu ne jouis pas d'une ville à cause de ses sept ou soixante-dix-sept merveilles, mais de la réponse qu'elle apporte à l'une de tes questions.⁹»

⁶ Luc Bureau, «Habiter: question d'adresse», in *Lire l'espace*, *op. cit.* p. 140.

⁷ *Ibid.*, p. 138.

⁸ *Ibid.*, p. 136.

⁹ *Ibid.*, p. 56.

Force est d'admettre alors que si la ville se raconte, elle ne se partage jamais complètement. À moins, peut-être, qu'on arrive à la reconstruire pierre par pierre, un mot à la fois...

Genius loci

Reprenons. Au commencement, donc, était un village: Manseau. Pas le Manseau des cartes routières ni celui des livres d'histoire ni même de ses habitants. Mon Manseau. Celui que j'ai voulu mettre en mots dans ce court roman non pas dans l'espoir de le résumer, mais dans le dessein de lui donner de nouvelles formes. Il s'agit ici d'un exercice de reconstruction complète. De Manseau, je n'ai rien gardé de définitif, sinon des impressions, des odeurs, des souvenirs, des gens et des couleurs. Bien sûr, quiconque passe aujourd'hui par Manseau pourra encore voir la cantine à patates de Violette où travaille Nadia, avec son affiche criarde et ses tables brinquebalantes aux couleurs dépareillées. S'il poursuit son chemin sur la route principale, il verra les lignes épurées de la nouvelle église, le moulin à scie en disgrâce et la longue fresque résumant les moments-clé de l'histoire de la paroisse sur le mur en mansarde de la quincaillerie-coopérative, trois éléments que l'on retrouve à l'identique dans le roman. Ceux qui ont vécu au village reconnaîtront sans doute l'odeur sucrée des fraises des champs qui poussent dans le Petit neuf au mois de juin, juste avant que les classes finissent, de même que le timbre métallique des cloches dominicales, le clapotis ouaté des remous de la rivière du Chêne ou le grincement des planches de la longue galerie couverte de l'ancien magasin général Chez Moïse. Ils auront sans doute encore à l'esprit le meurtre crapuleux de la belle Hélène Farman, violée et tuée sauvagement par un voisin frustré d'avoir été éconduit par la coiffeuse du Salon Lee, au printemps 1993. Mais ils auront beau fouiller leur mémoire, ils ne trouveront rien du meurtre de la petite Annabelle puisqu'il n'existe que sur papier. Ces mêmes personnes s'étonneront aussi de retrouver un Toit rouge repeint à neuf et peuplé d'une nouvelle faune bigarrée. Ils ne devraient quand même pas s'y sentir complètement perdus pour autant. Norbert et Nestor, le fou du village, la sculpturale Oksana, la bouillante Ramona ou les prodigieux frères Lagos sont les dignes rejetons de la défunte foire du Monde farfelu, qui, elle, a bel et bien existé. Pareil pour le curé, le bedeau, le notaire ou la coiffeuse, qui, un peu comme Athéna est née de la tête de Zeus, sont issus de l'âme même des Mansois. De la mégalomanie de l'un à l'indiscrétion

crasse de l'autre, les plus observateurs seront sans doute en mesure de déceler quelles qualités ou quels travers ont été empruntés à qui.

Entre ces univers réels et fantasmés, des passerelles sur lesquelles la trame narrative du roman s'est peu à peu construite ont été dressées. Certaines ont pris racine dans la réalité crue, les autres se sont accrochées à même les rhizomes des songes. Petit à petit, le nouveau squelette identitaire de Manseau a pris forme, un travail qui pourrait sans doute rappeler — plus modestement, il va sans dire — celui d'un James Joyce reconstruisant le Dublin de sa jeunesse ou celui d'un Gabriel García Márquez transformant le Barranquilla de son enfance en un mythique Macondo. De la biographie de ce dernier, j'ai d'ailleurs gardé cette phrase: «La vie n'est pas ce que l'on a vécu, mais ce dont on se souvient et comment on s'en souvient¹⁰». J'avais punaisé cette pensée à mon babillard sans trop savoir où elle me mènerait. La phrase est revenue me hanter alors que j'essayais tant bien que mal de décrire un événement qui s'avérait particulièrement rétif, soit les funérailles tragiques de Nadia. Fallait-il s'acharner, donner tous les détails, respecter le protocole à la virgule près? J'avais beau fouiller dans mes souvenirs, je n'arrivais pas à retrouver cette aura d'authenticité capable de donner une vérité à la scène que je voulais représenter. J'entendais clairement le son cristallin de la cloche qui tinte deux fois avant que le prêtre rompe le pain. Je me rappelais parfaitement le goût insipide de l'ostie. Je sentais même sur ma nuque les courants d'air qui se glissent depuis les carreaux arrière jusqu'aux bancs d'en avant les jours de grands vents. Mais plutôt que de nourrir la scène, mes rappels s'imbriquaient les uns aux autres jusqu'à venir embrouiller mon regard. Était-ce cet épisode en particulier qui faisait défaut? Objectivement, je ne voyais pas en quoi ce souvenir était différent des autres. Il était pourtant manifeste qu'il manquait de souffle. En solliciter d'autres n'avait rien changé à l'affaire. Cet épisode refusait net de s'écrire tout comme les suivants appelés en renfort.

¹⁰ Gabriel García Márquez, *Vivre pour la raconter*, Paris, Bernard Grasset, 2004, p. 7.

Et si c'était la ville elle-même qui posait problème? La question était légitime. Le monde est rempli de villes creuses à qui ne sait pas les prendre. Il suffit de s'intéresser un peu aux caméras web pour s'en convaincre. Beau temps, mauvais temps, ces grandes imperturbables braquent leur œil morne sur les villes tandis que nos écrans cathodiques égrènent les secondes, insensibles au spectacle des foules qui passent, se pressent et se dispersent dans l'indifférence générale. Ces caméras anonymes sont de vrais distilleurs d'ennui. Je le sais, je passe parfois des heures à m'y perdre. Dans leurs yeux amorphes, même Barcelone l'exubérante paraît grise et figée plus souvent qu'à son tour. Qu'en serait-il de Manseau, si petite, si tranquille, si ordinaire dans leur lunette sans fard?

Pour me rassurer, je suis allée revoir d'autres villes lilliputiennes: Minori, Bastia et Cadaquès, espérant trouver dans leurs plans soigneusement balisés le début d'une réponse. Comme Manseau, ces trois villes paisibles sont des perles discrètes glissées dans un écrin personnel serti de grandes mégapoles aveuglantes. Je les ai retrouvées toutes trois quasi inanimées, endormies plutôt dans leur quotidien sans histoire. Émouvantes, mais curieusement distantes, presque marmoréennes. J'ai persisté malgré l'ennui, m'accrochant à des détails en apparence insignifiants. J'ai commencé par Minori dans l'espoir de tomber sur un jour de marché. Pas de chance, la place publique était vide, exception faite de quelques touristes qui paraissaient égarés et malheureux sous le ciel fâché. J'ai tourné légèrement la caméra. J'ai vu qu'on avait fleuri la terrasse de notre appartement de location sur la côte amalfitaine. Ce bleu pervenche était plutôt joli. Il tranchait avantageusement avec la blancheur diaphane des longs rideaux qui battaient au vent sur le balcon en alcôve. J'ai essayé de m'y imaginer en train de prendre le petit déjeuner, café d'une main, stylo de l'autre, dans la plus pure tradition épistolaire. Le cœur n'y était plus.

Sans trop y croire, je me suis virtuellement transportée jusqu'à Bastia en Corse. Les joueurs de pétanque avaient apporté leur pique-nique. J'ai lorgné le contenu de leur panier posé négligemment à l'ombre des platanes. On aurait dit les saucissons d'âne de la boucherie du coin et leurs fameuses picholines, gentiment cordées dans leurs pots de

verre dépareillés. La résolution était mauvaise, les souvenirs embrouillés. La Corse gourmande refusait de se rappeler à mon souvenir chagriné.

J'ai remis le cap sur l'Espagne. Première escale: Cadaquès où se sont réfugiés tant de grands artistes. Manque de chance, il n'y avait pas de caméras web dans le repaire des Dalí, Magritte, García Lorca et autres Buñuel. Sur les photos satellites froides et figées, j'ai quand même pu voir que les travaux étaient terminés sur la route en demi-lune qui borde la mer. J'ai regardé vainement du côté de ce restaurant de poissons où j'avais croisé le sosie de la comédienne Pierrette Robitaille, hésitante devant la longue succession de tables aux nappes blanches immaculées. Il faisait nuit. Et la nuit, à Cadaquès comme ailleurs, tous les restaurants sont gris.

Je suis revenue à la sémillante Barcelone, toujours incertaine du potentiel littéraire des petites villes comme Manseau ou Minori. Allait-elle aussi me décevoir? La foule était compacte autour du monument dédié à Christophe Colomb, au sud des Ramblas. Une foule maussade, inintéressante. À l'entrée du Port Vell, deux amoureux s'enlaçaient, accotés sur la *Tête de Barcelone* de Roy Liechtenstein. Sur le sable doré de la Barceloneta, près du *Poisson d'or* de Frank Gehry, des musiciens étaient rassemblés. J'ai essayé de m'imaginer ce qu'ils pouvaient jouer. Rien à faire. La magie n'opérait pas. Je commençais à m'inquiéter. Si ces monuments-là ne parvenaient pas à éveiller quelque chose en moi, c'était sans doute parce que j'avais surestimé la force des lieux.

J'ai changé de caméra pour rentrer dans la ville, dans le Born branché que je connais mal. Le marchand de macarons avait changé ses vitrines. Les gâteries tourbillonnaient, attachées par des fils invisibles. On aurait dit un cirque de puces. J'ai pensé à Norbert et Nestor, mes gentils fabulateurs. J'ai souri pour la première fois. J'ai poursuivi mon chemin jusqu'en face de l'hôtel de ville. On y exposait des camions, des compacteurs, des vidangeurs. La scène était sans intérêt. De guerre lasse, j'ai fait pivoter la caméra dans une petite ruelle sombre et anonyme. Je me préparais à tout éteindre quand j'ai suspendu mon geste, le regard attiré par une silhouette qui semblait vouloir percer l'écran. Bottes de pluie aux pieds, une enfant de l'âge de ma fille tenait un parapluie

rouge éclatant garni de nuages blancs rebondis. Au Québec, l'image aurait paru saugrenue dans les mêmes circonstances. Pas dans cette nuit barcelonaise sans nuages. Une enfant, qui prend l'air le soir avec ses parents n'a rien d'exceptionnel dans la capitale catalane. J'ai souri encore, plus largement cette fois. J'étais à Barcelone. Pas le Barcelone des cartes postales ni celui des livres d'histoire ou des guides touristiques. J'étais dans mon Barcelone, celui que nous avons foulé en famille avec notre fidèle poussette McLaren, si rare au Québec, mais chouchoute entre toutes dans ce pays. J'ai repensé à Italo Calvino pour qui «les descriptions des villes visitées par Marco Polo avaient cette qualité qu'on pouvait s'y promener par la pensée, s'y perdre, s'y arrêter pour prendre le frais, ou s'en échapper en courant¹¹». C'est exactement ainsi que j'avais retrouvé le Barcelone que j'aimais, par le truchement de souvenirs intimes réveillés par des caméras de mauvaise qualité.

C'est alors seulement que j'ai compris que visiter une ville était une chose, mais que vivre une ville en était une autre, bien plus complexe et mystérieuse. La première expérience, celle dont on se contente la plupart du temps, reste en surface. La seconde poursuit son voyage jusqu'à l'âme. Je pense ici à une plongée intime, moins voyeuse que témoin participant, dans laquelle le voyageur est investi personnellement, touché à la fois au corps, à l'esprit et au cœur. Pure magie se déployant autour de bagatelles: un parapluie rouge, des fleurs pervenche ou des macarons en équilibre sur un fil qui, tour à tour, jouent les petites madeleines de Proust.

Des objets du quotidien déréifiés par la magie d'un regard. Voilà le sésame dont j'avais besoin pour sortir du piège dans lequel je m'étais empêtrée. Si toutes les villes ne sont pas égales en charme et en grandeur, toutes ont forcément leurs petites madeleines, si modestes soient-elles, me disais-je pleine d'espoir. Même à échelle réduite, même lovée dans les replis d'un quartier, d'une rue ou même d'une portion de rue, la magie peut opérer. Pour peu qu'on s'y abandonne, évidemment. C'est alors seulement que j'ai

¹¹ Italo Calvino, *op. cit.*, pp. 49-50.

repensé à *Lekhaim!*, ces fascinantes chroniques du Montréal hassidique que je lisais alors que j'entamais l'écriture de celles de Manseau. Dans cet ouvrage d'une grande finesse, Malka Zipora s'en tient à un tout petit espace — à vrai dire bien plus restreint que le mien — celui d'une maison du Mile-End et de son terrain encerclé d'*érouvs*, plantés et tressés là comme autant de barrières élevées contre le monde. En dépit de l'exiguïté des lieux, on ne s'ennuie jamais dans cette maisonnée où tout est prétexte à l'écriture. «Observer le monde autour de soi peut être tout à fait banal, mais pour qui sait regarder, il y a toujours de quoi s'attarder¹²», explique celle dont la famille a choisi de vivre les rideaux fermés sur le monde. Cela n'empêche pas la lumière de jaillir de partout dans ce petit livre.

Or, cette clarté, qui émane d'abord de l'intérieur, ne trouve sa pleine mesure que lorsqu'elle rejaillit enfin sur le lecteur. L'idée plairait sûrement à Malka Zipora, qui ouvre son livre avec cette phrase lumineuse: «Beaucoup de ce qui est perçu se trouve déjà dans l'âme de celui qui observe¹³». Entre le regard que porte l'écrivaine montréalaise sur sa maisonnée et celui que ses lecteurs braquent sur sa prose, des lignes invisibles finissent en effet par se dresser, des lignes qui se déploient exactement comme le ferait une passerelle entre deux mondes. Ce faisant, ces lignes appellent au décalage en donnant à découvrir d'autres réalités offertes à qui veut bien les voir. Les regarder de front ne servirait à rien, elles se fermentaient comme des huîtres. Au contraire, les regarder de biais, ainsi que le fait Malka Zipora dans ses chroniques, permet d'en percevoir des facettes insoupçonnées.

Regarder, après tout, n'est pas simplement voir, c'est aussi parfois percer, percer non pas dans le sens de «traverser», mais dans le sens «de voir à travers», un sens pratiquement sorti de l'usage, mais maintenu avec le participe présent adjectivé «perçant», peut-on lire dans le *Dictionnaire historique de la langue française*. En

¹² Malka Zipora, *Lekhaim! – Chroniques de la vie hassidique à Montréal*, Outremont, Les éditions du passage, 2006, p. 49.

¹³ *Ibid.*, p. 15.

réunissant ces deux facultés, voir et percevoir, on en obtient une troisième: percevoir, plus fine et, surtout, plus intuitive puisque cette dernière fait appel à tous les sens à la fois. Dans l'écriture, le stratagème permet d'aller au-delà de ce qui est donné par le biais des mots, en leur prêtant des sens cachés qui ne demandent qu'à être dévoilés, un peu comme le suggère adroitement l'exemple des clochers de Martinville de Marcel Proust. «Quelque chose était derrière ce mouvement, derrière cette clarté, quelque chose [que les clochers] semblaient contenir et dérober à la fois [...] ce qui était caché derrière les clochers de Martinville devait être quelque chose d'analogue à une jolie phrase¹⁴», remarque l'apprenti-poète de *Du côté de chez Swann*. Pour Michel Collot qui décortique cette phrase dans *Voir et dire dans la poésie française contemporaine*, la mécanique proustienne fonctionne comme l'horizon, en mettant le visible en rapport avec l'invisible, le dicible, avec l'indicible. «L'exemple des clochers de Martinville le montre admirablement; leur sens est, selon Proust, à la fois offert et caché par le spectacle qu'ils offrent aux yeux de l'apprenti-poète, qui n'approfondira leur mystère que par l'écriture.¹⁵»

L'image est forte: une jolie phrase est certainement l'un des plus beaux cadeaux que l'écrivain puisse s'offrir. Pourtant, ce qui me touche précisément dans cet extrait de Proust est ailleurs, dans cet invisible qui se pose comme un défi au regard et à la parole. En vérité, ce qui se cache derrière les clochers de Martinville importe peut-être peu. Alors que percevoir la présence de cet invisible, par le biais de regards obliques capables de jouer avec ses contours comme le fait si efficacement le maître français, touche sans doute plus durablement le lecteur qui, ce faisant, devient complice de sa vision bouleversante. Pour qui a lu *Du côté de chez Swann*, les clochers de Martinville ont en effet pris une couleur et des lignes bien spéciales, des lignes «remuantes au soleil¹⁶»

¹⁴ Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu – Du côté de chez Swann*, Paris, Gallimard, collection Quarto, 1999, pp. 148-149.

¹⁵ Michel Collot, «Voir et dire dans la poésie française contemporaine», in *Lire l'espace*, *op. cit.*, p. 265.

¹⁶ Marcel Proust, *op. cit.*, p. 148.

selon la jolie formule retenue par Proust. Ce faisant, ce ne sont plus seulement les clochers de l'apprenti-poète, ni même ceux de Proust, qui s'imposent désormais à notre esprit. Ce sont aussi un peu les nôtres.

Manseau dans un mouchoir de poche

Sous mes fenêtres, coin De Brébeuf et Des Carrières, à Montréal, se dressent deux tours orgueilleuses dont le mystère pourrait évoquer celui des clochers proustiens. Certains de nos visiteurs les ont en répulsion. Ils ne comprennent pas qu'on puisse consentir à vivre à l'ombre de ces brutes de béton. Pour eux, ces colonnes ne sont que les parties apparentes d'un ancien incinérateur au potentiel menaçant, un peu comme le serait un volcan assoupi en pleine ville. Ils ne voient pas l'histoire gravée sur ses flancs, celle de ce Montréal industriel qui a poussé de terre et grossi jusqu'à lancer ses tentacules par-delà les limites de son insularité. Ils ne perçoivent pas non plus sa volonté d'effacer son lourd héritage polluant avec son nouveau statut d'écoquartier, vocation qui lui permet de se racheter lentement, un geste à la fois. Ils comprennent encore moins sa beauté grave, celle qui fait de lui un bijou cinématographique qu'on s'arrache. Pas plus qu'ils ne sont en mesure de saisir sa force symbolique, celle qui pousse artistes et graffiteurs à vouloir le conquérir au péril même de leur sécurité. Tous ces lieux coexistent pourtant en un même espace. Ils forment autant d'énigmes construites au gré du temps, des lieux ou des circonstances.

Pour les résoudre, il faut arriver à dépasser les contours rigides de l'évidence, dans le cas présent, la lourdeur des lignes froides des tours qui s'offrent à ceux qui les regardent de front, comme une évidence. C'est là qu'interviennent les regards obliques déjà pressentis chez Malka Zipora comme chez Marcel Proust. Un peu comme le ferait la lentille d'une caméra pour calibrer chacun des points de la mire, le regard oblique permet de balayer la scène pour en faire ressortir les significations cachées. En cela, il est un fabuleux révélateur de sens.

L'oblique est également un excellent moyen pour s'approprier un lieu. Plus je regarde les tours qui dominent ma rue, plus j'ai en effet le sentiment aigu d'habiter ce lieu qui ne m'appartiendra jamais en propre. Il suffit maintenant que je devine la double forme oblongue au loin pour que j'entende les grillons faire crisser leurs élytres sous mon balcon ou encore le vent bifurquer sur le grand mur de béton qui nous protège de la voie

ferrée. J'irais même plus loin. Quand je contemple le vieil incinérateur, je peux dire que c'est maintenant ma vie que je scrute de l'intérieur. Ce rapport-là n'est évidemment pas né d'un coup. Il a d'abord été intuitif. Puis, il s'est lentement édifié, un regard à la fois.

J'ai usé du même procédé pour rebâtir le village de mon enfance. Multiplier les regards obliques m'a ainsi permis de croiser toutes sortes d'entités floues (des mots, des souvenirs, des lieux, des gens, des objets, des odeurs) destinées à esquisser les fondements et les limites de ce Manseau revisité. Toutes ces démarcations, forcément poreuses et changeantes, je les ai dessinées au gré d'une succession de regards qui se sont additionnés jusqu'à former le nouveau squelette identitaire de mon petit village, un peu comme James Joyce a pu procéder pour reconstituer le Dublin de sa jeunesse. Cette mécanique, redoutable dans *Ulysse*, Brigitte Faivre-Duboz la décortique adroitement dans *Approches et dérives d'un mouchoir de poche*. Elle y montre notamment que «c'est grâce aux menus objets du quotidien, qui apparaissent et disparaissent sans cesse, que le processus de reconnaissance identitaire peut parfois avoir lieu¹⁷» dans le roman. Le mot parfois est ici révélateur. Si les objets du quotidien ont le pouvoir de contribuer à alimenter un sentiment de familiarité, ils peuvent aussi participer à éloigner le lecteur des lieux communs pour le plonger en terrains ignorés, forcément moins familiers, voire inconnus.

Dans le roman, le regard oblique poursuit le même but en reliant ensemble divers éléments, attendus comme étrangers, qu'il réorganise dans le but de donner des formes de plus en plus complexes à mon petit village. On pourrait comparer son action à celle d'un puissant kaléidoscope puisque, tout comme cet instrument, l'oblique vise moins à arrêter une image qu'à la démultiplier, comme l'a fait James Joyce en réussissant «le tour de force de faire tenir Dublin dans un mouchoir de poche que l'on peut tant oublier que prêter», selon l'heureuse formule de Brigitte Faivre-Duboz.

¹⁷ Brigitte Faivre-Duboz, «Approches et dérives d'un mouchoir de poche», in *Accessoires – La Littérature à l'épreuve du dérisoire*, Québec, Éditions Nota bene, 2003, p. 39.

Cette stratégie empruntée au “lapwing” est emblématique de la manière dont Joyce se joue du lecteur en multipliant des ajouts qui sont des points de fuite tout autant que des points de repère, des leurres tout autant que des fils d’Ariane servant de guide pour passer d’un épisode à l’autre, épuisant ainsi les efforts du lecteur pour reconstituer quelque histoire définitive que ce soit, la grande comme la petite.¹⁸

De ce jeu du chat et de la souris, naissent des décalages qui, à leur tour, engendrent de nouveaux univers. Certains de ces décalages vont de soi, mais d’autres sont fortuits, pour ne pas dire accidentels. Pour les voir, il faut les prendre à revers, un peu comme les «jardins en mouvement» du paysagiste français Gilles Clément. Inspirés de la friche, ces jardins décident seuls de leur destinée. Plutôt que de baliser un espace déterminé comme à l’habitude, le jardinier accepte alors de se plier aux volontés des plantes qui grandissent là où le vent les porte. Le dessin du jardin change ainsi constamment, forçant le jardinier à adapter ses interventions. En somme, le jardinier des jardins en mouvement observe davantage et jardine moins que les autres parce qu’il a l’humilité d’accepter qu’une part de ce jardin lui échappera toujours.

Évidemment, ces jardins-là ne correspondent pas nécessairement à l’idée que l’on a d’un jardin bien balisé, où chaque plante a son espace et chaque pousse, un rôle attendu à jouer. Ils s’en écartent parfois tellement qu’ils peuvent même passer complètement inaperçus. Le paysagiste français parle alors de jardins involontaires: «Le long de certaines routes, on rencontre des jardins involontaires. [...] Un indice, une fleur particulière, une couleur vive, les démarque du paysage. En regardant ces jardins de biais, comme les chiens les mouches, on interroge un décalage¹⁹», explique Gilles Clément dont les propos sont repris par le sociologue et philosophe Jacques Leenhardt dans *Le Jardin et l’imaginaire du vivant*.

Pour voir ces jardins dits naturels, il faut forcer le regard à quitter son confort pour obliquer vers des zones moins familières, parfois même inquiétantes, cela même s’il est

¹⁸ *Ibid.*, pp. 35-36.

¹⁹ Jacques Leenhardt, «Le Jardin et l’imaginaire du vivant», in *Les Lieux de l’imaginaire*, par Jean-François Chassay et Bertrand Gervais (dir. publ.), Montréal, Liber, 2002, p. 109.

possible que l'effort ne soit pas récompensé. Le regard devient ainsi un instrument de déséquilibre qui force les prises de position et rejette le consensus. «Ce regard de biais qui saisit des "jardins" naturels, lesquels ne deviennent véritablement des jardins qu'une fois saisis par ce regard cynique, au sens de Diogène, ce regard de biais désobéit aux règles de la beauté telles que l'esthétique des parcs et des jardins les a établies depuis des siècles²⁰», confirme Leenhardt. Or, en fleurissant par eux-mêmes, envers et contre toute logique, ces jardins offrent à l'œil averti la vision d'un espace neuf, immanent. Soumis à la nature, mais protégés par la main de l'homme, ces mêmes jardins forment un espace esthétique en soi, propose-t-il. On pourrait même aller plus loin en affirmant que, pour le jardinier qui les encadre, ces jardins portent en eux le germe d'un espace esthétique *à soi*. La richesse de ce terreau fertile ne vaut pas seulement pour les plantes, il en va de même pour l'imaginaire, souligne Leenhardt pour qui les jardins constituent «l'objet par excellence de la production imaginaire depuis le Paradis des anciens Iraniens et l'Éden préchrétien²¹». L'artiste comme le jardinier ont en commun le pouvoir de reconstruire le monde à leur image et à leur ressemblance. Ainsi, «faire du jardin un espace esthétique nouveau, c'est aussi promouvoir une nouvelle façon de représenter le réel²²», résume le spécialiste français de la sociologie de la littérature pour qui écrire et jardiner participent du même élan.

Chez Leenhardt, le regard de biais est fatalement investi de pouvoirs quasi divins. Sans lui, le jardin accidentel de Gilles Clément n'existerait tout simplement pas. C'est le regard qui, en quelque sorte, le met au monde. Tous les regards obliques n'ont pas cette prétention, c'est le cas dans le présent roman où les postures jugées trop dominatrices ont été sciemment écartées, au premier chef, le regard tout-puissant du narrateur omniscient. *Idem* pour le regard froid de l'entomologiste ou le regard distant de l'anthropologue, recalés dès le départ. L'idée que le regard oblique puisse être comparé au regard neuf de

²⁰ *Ibid.*, pp. 109-110.

²¹ *Ibid.*, p. 110.

²² *Ibid.*, p. 115.

l'enfant, plus perméable, moins rigide, a longtemps persisté dans l'écriture. Sa capacité à pénétrer le monde avec un regard qui n'a pas encore été formé à l'univers cadré auquel il est confronté aurait pu constituer un truchement efficace pour structurer les assises du roman. Mais le regard de l'enfant suppose une naïveté qui s'est révélée trop réductrice pour le présent exercice. Pour contourner le problème, il aurait pu être tentant de se rabattre sur un regard adolescent encore capable de s'émerveiller tout en ayant acquis la maturité nécessaire pour interroger la plupart des décalages qui parsèment le roman. Or, ce n'est pas une génération précise que ce texte voulait donner à entendre, mais tout un village. Il a donc fallu élargir le spectre d'action de l'oblique afin d'en multiplier les points de vue et les perspectives. C'est ainsi que la narration s'est morcelée pour se coller aux pensées mêmes des villageois.

Ce faisant, l'objectif est devenu plus clair. Il s'agissait maintenant de laisser le regard glisser au-delà ce qui lui est donné d'avance afin de lui permettre de jouer avec ce que Vladimir Nabokov a si joliment nommé la «transparence des choses²³», c'est-à-dire l'invisible qui se cache derrière le «mince vernis de réalité²⁴» d'un objet ou d'un mot, en louvoyant tout autour, là où le regard habituel se perd parce qu'obnubilé par l'évidence, la convention ou la facilité.

L'intuition était là. Mais la mécanique du regard oblique refusait encore de se révéler avec précision dans l'écriture. Pour cela, il fallait impérativement revenir à la base. À savoir, qu'est-ce qu'un regard? Et surtout, que peut-il?

²³ Vladimir Nabokov, *La Transparence des choses*, Paris, Gallimard, 1979, p. 12.

²⁴ *Ibid.*, p.13.

Les yeux grands fermés

L'œil est un organe faillible comme la vue est un sens imparfait.

À preuve, on peut regarder sans voir comme on peut voir sans regarder.

Depuis ma fenêtre, les deux tours de l'incinérateur des Carrières s'imposent par leur majesté glacée. Je peux à loisir observer les taches de corrosion qui en zèbrent les contours jusqu'à former de fines coulisses rougeâtres qui tremblent au soleil. En plissant les yeux, je peux même apercevoir les infimes fissures qui lézardent la structure de béton. De front, les deux tours sont comme un axiome. Leur vérité s'impose comme une évidence. Ce sont des tours. Point.

C'est que l'œil voit spontanément le monde qui l'entoure, mais ne peut que deviner ce qui s'y cache, avance le poète Bernard Noël dans son *Journal du regard*. «Nous voyons les choses, les visages, le monde, nous ne voyons pas ce qui les rend visibles²⁵.» Dans le cas présent, c'est l'œil qui donne ses contours aux tours, mais c'est la tête, par ses facultés intellectuelles, qui leur donne un sens. En somme, c'est d'abord l'œil qui voit et c'est l'intellect qui ensuite perçoit.

Il y aurait donc ce que l'on regarde et, tapi derrière, tout ce qui nous échappe, mais aspire à être vu.

Le vrai regard, celui qui perce, serait donc double, à la fois passif et actif, tout autant que mécanique et réfléchi. «Nos yeux ne voient pas le monde, ils voient le sens, ils l'articulent de telle sorte que nous voyons toujours le sujet d'une phrase claire, ce qui fait de nous les rois de la création²⁶», affirme Bernard Noël. Regarder vraiment, dans cette optique, c'est s'octroyer un pouvoir, celui de déchiffrer le monde en nos propres termes. «L'effet d'intériorisation est un effet d'appropriation. Il rend la réalité lisible, puis il veut

²⁵ Bernard Noël, *Journal du regard*, Paris, P.O.L., 1988, p. 78.

²⁶ *Ibid.*, p. 73.

que le réel ressemble au lisible. L'homme récrit l'image du monde sur la surface du monde²⁷», résume l'écrivain. Mais les contours d'un monde que nous façonnons à notre convenance ne peuvent naître que d'un regard acteur, qui ne se contente pas de recevoir l'information, mais s'emploie aussi à l'organiser et à la réfléchir. On pourrait qualifier ce regard de révélateur dans le sens le plus strict du terme, fidèle à sa racine latine, *revelare*, dévoiler en français. Car c'est bien là ce qu'il fait: voir, percer, révéler, un peu comme le suggère Bernard Noël en écrivant que «la réalité n'est pas dans le visible, elle est dessous, comme la toile sous la peinture²⁸». Ou comme le sens sous le texte, serions-nous tentés d'ajouter. Ce faisant, le regard devient aussi créateur. Devant l'énigme d'une phrase, le lecteur et l'écrivain gagnent en effet le pouvoir de se forger leur propre réponse. C'est un vrai travail de l'ombre, qui force l'un comme l'autre à passer de l'autre côté du miroir.

Encore là, il faut admettre que le sens qui naît de cet exercice n'est pas nécessairement définitif. Un peu comme le battement d'ailes d'un papillon au Brésil peut déclencher une tornade au Texas, il suffit parfois d'un changement mineur, d'éclairage ou d'humeur par exemple, pour que le regard se transforme. L'objet que l'on croyait jusqu'alors immuable voit ses contours se brouiller sans que l'on sache trop pourquoi. C'est par exemple cette main tendue, si franche et amicale au premier abord, qui nous paraît soudain molle et hésitante. Ce sont encore ces tours orgueilleuses qui, sans que l'on sache comment, deviennent fragiles et menacées. C'est Nadia, cette amante tant attendue qui, dès qu'elle s'approche trop de Stéphane, perd tout mystère et intérêt à ses yeux. En réalité, ce n'est pas tant l'objet qui change dès lors, mais nos yeux qui sont «changeants» devant lui.

Dans le roman, la multiplication des regards obliques participe à cette volonté d'épuiser les couches de sens qui font écran devant le réel. C'est ainsi que la collision

²⁷ *Ibid.*, p. 30.

²⁸ *Ibid.*, p. 23.

entre le train et la camionnette de Nadia prend tour à tour des allures de mystère, de tragédie, de punition, de gâchis ou de fatalité selon qui examine la scène. Les jumeaux sont des adolescents. Ils ne pensent pas à mal, mais ils ont soif de sang et de crapulerie. Ils concluent donc au pire. La mère de Nadia n'arrive pas à voir autre chose que sa propre fin dans celle de sa fille. Pour elle, cette mort est un abîme dans lequel elle se perd. Les Portugaises quant à elles saluent la justesse du courroux divin, se félicitant d'avoir su le voir venir avant les autres. Les villageois se désolent pour leur part d'avoir perdu une âme — une autre! — alors que la grande ville continue de saigner leur village de son sang neuf. Et puis il y a Stéphane, l'amant paumé incapable de trancher, qui fuit Nadia tout en étant constamment habité par elle, et qui voit dans sa disparition, une providentielle marche vers l'absolution.

En vérité, la mort de Nadia est faite de toutes ces histoires rapiécées. C'est par leur cumul que l'image devient plus nette. Plutôt que de représenter le monde en faisant bloc avec les mots, l'oblique fait exactement la même chose en cherchant à détourner les mots de leur sens premier pour en proposer d'autres, plus subtils, moins autoritaires. Son chemin n'est donc pas linéaire. Il va en louvoyant jusqu'à la brisure. Cela ne prête pas vraiment à conséquence puisque l'oblique ne poursuit pas de but précis, sinon celui qui, de ressemblance en ressemblance, lui permettra de construire d'autres mondes, en l'occurrence ici un nouveau Manseau, fidèle au premier, mais néanmoins original en tous points.

Dans le roman, cet espace rêvé s'est élevé en entretenant des doutes, en omettant des faits et en accentuant sciemment certaines ruptures. La narration s'est collée de près à ce fil fuyant. On l'a vu, le pouvoir unilatéral du narrateur omniscient s'est fractionné au profit de plusieurs narrateurs participants qui chacun défendent leur version des faits, versions auxquelles se superpose enfin le regard du lecteur, forcément biaisé par tous ces discours contradictoires. Au final, on est donc confronté à plusieurs lectures subjectives qui, mises ensemble, forment une lecture qu'on pourrait qualifier de totale sans être pour autant finale. Ce n'est pas tant la réalité que l'on a tenté de représenter dans le roman, mais bien le visible lui-même, forcément changeant.

Écrire, après tout, c'est aussi «s'adresser aux yeux d'une manière invisible²⁹», note Bernard Noël. Ce faisant, l'œil ne voit plus seulement les choses, mais tout ce qui l'entoure. La formule ramène à James Joyce, qui débute son *Ulysse* avec un pénétrant «Fermons les yeux pour voir³⁰». Parce que voir mentalement, c'est aussi cela: voiler son regard pour mieux se faire une idée de ce qui est là, invisible à nos yeux et pourtant si bavard. Dans *Ce que nous voyons, ce qui nous regarde*, Georges Didi-Huberman revient à son tour sur cette phrase-clé qui, selon lui, résume à elle seule l'inéluctable modalité du visible joycien: «Nous devons fermer les yeux pour voir lorsque l'acte de *voir* nous renvoie, nous ouvre à un *vide* qui nous regarde, nous concerne et, en un sens, nous constitue³¹».

Bridier son regard pour mieux comprendre. C'est encore de cette façon que Roland Barthes résume le pouvoir hypnotisant de la photographie dans *La Chambre claire*, son pénétrant essai sur la photographie. «Au fond — ou à la limite — pour bien voir une photo, il vaut mieux lever la tête ou fermer les yeux³²», enseigne-t-il. Pour illustrer sa pensée, le maître du regard invite à faire le parallèle avec un autre écrivain: Franz Kafka. À son ami et protégé Gustav Janouch qui affirmait que la condition préalable à l'image était la vue, l'écrivain pragois avait répondu en souriant, dubitatif: «On photographie des choses pour se les chasser de l'esprit. Mes histoires sont une façon de fermer les yeux³³».

Ce faisant, explique Barthes, Kafka met le doigt sur un principe fondamental, celui voulant que le détail parlant — celui qui touche durablement — a besoin de recul et d'espace pour faire son chemin jusqu'à la conscience affective.

²⁹ *Ibid.*, p. 61.

³⁰ James Joyce, *Ulysse*, Paris, Gallimard, collection Folio, 1957, p. 58.

³¹ Georges Didi-Huberman, *Ce que nous voyons, ce qui nous regarde*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1992, p. 11.

³² Roland Barthes, *La Chambre claire – Note sur la photographie*. Paris, Éditions de l'Étoile, Gallimard, Le Seuil, 1980, p. 88.

³³ *Ibid.*, p. 88.

Du studium au punctum

Le détail parlant de Barthes, celui qui touche, j'ai voulu le recréer à l'identique dans l'écriture. Et, comme lui, c'est en regardant du côté de la photographie — avec laquelle l'oblique partage déjà un choix, une perspective et un cadre bien précis — que le procédé a pris forme. Je me suis spécialement attardée au travail des photojournalistes dont la tâche est de saisir l'essence d'une nouvelle en un cliché. Rares sont ceux qui parviennent à saisir cet instant de grâce en un seul clic.

La plupart du temps, la photo journalistique, même bien faite, doit être supportée par un texte pour arriver à tout raconter. Le phénomène s'explique en partie par le fait que les photojournalistes ont tendance à réagir en meute lorsqu'ils se pressent sous le nez des grands et moins grands de ce monde. L'œil résolument vissé à leur objectif, prêts à faire crépiter leur flash dans un même élan, la main crispée par la peur de manquer LE moment, ils concentrent toute leur attention autour d'un champ extrêmement restreint. La photo du siècle serait là, à un mètre, qu'ils ne la verraient pas. Une approche aussi consensuelle donne généralement vie à des photos à sens unique. Une fois imprimés, ces clichés ne racontent rien d'autre que leur solitude, celle d'un instant qui ne se reproduira jamais plus, isolé de son contexte, sans racines.

Il faut admettre que les photos, journalistiques ou pas, ne disent souvent rien de plus que ce qu'elles donnent à voir parce qu'elles sont, un peu comme les villes de Calvino, figées dans le temps et dans l'espace. «Les photos sont des signes qui ne prennent pas bien, qui *tournent*, comme du lait³⁴», admet Roland Barthes. Certains clichés réussissent pourtant à transcender cette instantanéité stérile. Ceux-là sont le fruit d'un travail plus complexe opéré par de véritables artistes du regard comme le photoreporter Jacques Nadeau. En conférence de presse, alors que la meute a déjà l'œil chevillé à son viseur, lui continue de flâner, l'appareil encore pendu au cou. Son approche paraît nonchalante, mais ceux qui, comme moi, connaissent Jacques, savent que son corps et son esprit sont

³⁴ Roland Barthes, *op.cit.*, p. 73.

tout entiers tournés vers ce qui se passe sous les feux des projecteurs. Il sait que ce qui se passe sous la lumière vive sera forcément coloré par tout ce qui se cache dans l'ombre. Il travaille donc à percer le mystère de cette énigme en dessinant des lignes imaginaires. Quand une passerelle entre l'apparent et le caché se dresse enfin, il dégaine et bombarde littéralement sa cible. Très souvent, sa photo se distingue de toutes les autres en ce sens que la sienne continue à parler même après que la poussière du quotidien soit retombée. On voit très bien ce supplément d'âme dans le cliché qu'il a pris de Lucien Bouchard le jour où l'homme politique a accepté de prendre la direction du Parti québécois, en novembre 1995 (voir Annexe A). Les autres photographes dépêchés sur place ont pris Lucien Bouchard devant son lutrin, auréolé de son air de patriarche. Lui a préféré attendre le moment précis où tout s'est fissuré. Il a croqué le futur premier ministre alors qu'il tournait un air contrit vers sa femme, Audrey Best, qui lui tourne le dos, visiblement en désaccord. La photo était prophétique de ce qui allait suivre. La démission fracassante pour des raisons familiales et sa suite inéluctable: le divorce des époux, irrémédiablement divisés par la politique québécoise.

On retrouve ce même regard perçant dans un cliché pris par le photographe Steve McCurry à la faveur d'un séjour en Afghanistan, en 1992 (voir Annexe B). Il est déjà étonnant que le photojournaliste ait réussi à croquer cinq femmes afghanes portant des burqas de couleurs différentes sous un étal de chaussures à l'occidental, à Kaboul. Pourtant, ce qui touche le plus dans ce cliché, ce sont ces deux paires de chaussures rouges — l'une portée coquettement par la femme à la burqa bleue, l'autre glissée aux pieds de la jeune enfant. C'est un euphémisme de dire qu'un fossé nous sépare de ces femmes. C'est d'ailleurs cette cassure que donnent à voir la plupart des clichés illustrant le quotidien afghan. Pas celui-là. Ces souliers presque frondeurs viennent dresser un fil invisible entre ces étrangères afghanes et nous. Un fil qui, forcément, nous anime, nous touche, nous accroche.

Un pont comme celui-là est quasiment impossible à reproduire artificiellement. Il est ou il n'est pas. Dans son ouvrage, Roland Barthes explique qu'une photo doit réunir deux éléments pour capter l'attention. D'abord le *studium*, qui correspond au contexte général

englobant le large spectre de l'intérêt divers, puis le *punctum* qui prend la forme du hasard venant littéralement percer le *studium*. Dans la photo de Nadeau, le *studium* correspond à l'annonce officielle de Lucien Bouchard tandis que le *punctum* serait plutôt ce mouchoir qu'il n'ose pas tendre à son épouse de crainte de la mettre en colère. Chez McCurry, le *studium* est un jour de marché comme les autres alors que le *punctum* s'incarnerait dans la coprésence de ces deux paires de chaussures rouges. J'utilise le conditionnel parce que le *punctum* varie selon les sensibilités. Ainsi, dans cette même photo, un autre sera plutôt interpellé par la chevelure dénudée de l'enfant ou par la rangée de chaussures de sport colorées qui pendent au-dessus des têtes des femmes captives de leur prison de tissu. C'est aussi l'opinion de Barthes qui admet que le *punctum* est en fait un «détail», c'est-à-dire un objet partiel qui touche diversement l'âme de chacun. Ainsi, «[...] donner des exemples de *punctum*, c'est, d'une certaine façon, [se] livrer³⁵», écrit-il.

Ce qui me paraît plus important encore dans cette relation, c'est de constater que la ligne qui réunit le *punctum* au *studium* n'a pas besoin d'aller jusqu'au contraste pour toucher. Il lui suffit parfois de se glisser entre deux éléments hétérogènes pour prendre son envol comme dans cette photo de Koen Wessing analysée dans *La Chambre claire*. Pris en 1979, le cliché superpose deux mondes à la faveur de la crise au Nicaragua: celui des soldats, casqués, arme au poing, à celui des religieuses, voilées, leur chapelet au cou (voir Annexe C). Du premier coup d'œil, on devine que l'univers des premiers est bruyant, violent et machiste comme on suppose que le second est dévot, soumis et pacifique. On le pressent, mais on ne pourrait l'affirmer avec certitude.

C'est que la photo suggère, mais ne tranche pas. Elle tisse simplement sa toile en lançant des lignes que le regard peut ou non capter, selon son humeur. Le mécanisme s'apparente à celui que décrit Bernard Noël dans son *Journal du regard* en disant que: «Le voyant ne voit pas seulement les choses, il voit l'air qui est entre les choses, c'est-à-dire l'espace, qui est à la fois leur lieu et leur lien, donc la matière même de leur

³⁵ *Ibid.*, p. 73.

rapport³⁶». L'écrivain de l'oblique fait un peu la même chose. Il s'intéresse moins aux choses elles-mêmes qu'aux fils invisibles qui les relient entre elles, si ténus soient-ils.

³⁶ Bernard Noël, *op.cit.* p. 74.

Ce tombeau qui nous regarde

Cet invisible qui se dresse devant nous et force notre regard, cette «inéluçtable modalité du visible³⁷» comme l'appelle si intelligemment James Joyce, prend plusieurs formes en littérature. Cela peut tout aussi bien être cette transparence des choses dont parle Vladimir Nabokov, que l'air qui entoure les choses de Bernard Noël. Peu importe la manière dont il s'exprime, cet invisible nécessite un effort pour être dévoilé puisque son existence même dépend de notre volonté de lui donner des formes. Sans elle, il resterait dans l'ombre, insoupçonné, voire inexistant.

Mais le resterait-il vraiment? L'adage veut qu'il n'y ait pas plus aveugle que celui qui refuse de voir. Ce serait mésestimer le pouvoir des choses, objectent plusieurs penseurs pour qui l'objet n'est pas aussi dépourvu qu'on pourrait le croire devant un regard, même frontal, même obtus. Ce qu'un objet cache en lui cherchera toujours à s'exprimer, avance même Georges Didi-Huberman, qui s'intéresse à l'«aura» des choses, cette subtile apparition qui, au-delà de la visibilité de l'objet, déploie d'autres images, cachées celles-là.

Pour l'essayiste et historien de l'art, tout objet a le pouvoir de générer ses propres images. Lorsqu'il y parvient, lesdites images peuvent gagner tellement de force qu'elles sont alors capables de «s'imposer au lecteur comme autant de figures associées, en surgissant, s'approchant et s'éloignant pour en *ouvrir* l'aspect autant que la signification³⁸». Ce nouvel espace parallèle est fait de couches successives de sens qui s'emboîtent les unes aux autres un peu comme le feraient des poupées gigognes. Il se déploie principalement dans l'inconscient, mais pas seulement. Vient en effet un moment où cet espace devient réfléchi et assumé par celui qui le regarde, avance Georges Didi-Huberman. «Le soupçon de quelque chose qui *manque à être vu* s'impose désormais dans

³⁷ James Joyce, *op. cit.*, p. 58.

³⁸ Georges Didi-Huberman, *op. cit.*, p. 105.

l'exercice de notre regard devenu attentif à la dimension littéralement *privée*, donc obscure, évidée, de l'objet.³⁹»

Or, pour devenir visibles, l'«air» de Noël comme l'«aura» de Didi-Huberman ont besoin du regard. Pas n'importe lequel. Bernard Noël parle d'«un espace du regard» nécessaire pour que la pensée puisse se déployer à son aise: «Tâcher de percevoir ce volume entraîne à percevoir un liant qui unit l'espace d'où part la vue et celui qu'elle parcourt⁴⁰». Georges Didi-Huberman évoque plutôt un «espacement œuvré et originaire du regardant et du regardé, du regardant par le regardé⁴¹» pour décrire son «aura».

Dans un cas comme dans l'autre, le regard a nécessairement besoin de recul pour percer le réel. Mais ce réflexe ne vient pas naturellement à l'homme qui a tendance à prendre le plus court chemin pour aborder le monde. Il voit alors ce que tous les autres voient. Il voit l'évidence, la vérité plate d'un objet, d'une œuvre, d'une personne. Cette vision le rassure puisqu'elle correspond exactement à la conception de ceux qui l'entourent. À cet égard, l'homme est un mouton de Panurge qui se contente généralement du consensus. Ce n'est que lorsqu'il s'aventure à vouloir donner un autre sens à ce qu'il voit qu'il prend conscience de tout le chemin qu'il lui faudra parcourir pour le construire.

Pour que l'œil arrive à voir ce qui lui échappe au premier abord, c'est tout le fonctionnement mécanique du regard qui doit être repensé, affirme Bernard Noël. «Un arbre reste un arbre, et même un visage un visage: la seule chose qui puisse les changer en eux-mêmes dans nos yeux, c'est le surgissement à l'intérieur de leur image, et donc du regard, d'une relation qui modifie la consistance de la vue.⁴²» L'aura de Didi-Huberman fonctionne un peu de la même manière. Pour illustrer son propos, le philosophe propose

³⁹ *Ibid.*, p. 87.

⁴⁰ Bernard Noël, *op. cit.*, p. 23.

⁴¹ Georges Didi-Huberman, *op. cit.*, p. 103.

⁴² Bernard Noël, *op. cit.*, p. 106.

d'examiner un objet en particulier, en l'occurrence un tombeau. On peut se contenter de regarder le tombeau de front, explique-t-il. Ce faisant, il est possible de s'en tenir à l'idée qu'il s'agit là d'un simple volume, inerte et neutre. On peut alors discuter de son allure, de sa résistance, de son prix, sans être inquiété par tout ce qu'il sous-entend, c'est-à-dire la mort, le deuil, la perte. Voir ainsi se résume à un simple exercice de tautologie, une vérité plate, indolore, sans conséquence. Le tombeau qui se dresse devant soi est un volume et rien d'autre. Mais dès lors que le regard plonge, qu'il s'étire ou se raccourcit, il se heurte à tout ce que le tombeau suppose, mais ne dit pas ouvertement: la maladie, la mort, la disparition. Lorsque cette prise de conscience survient, on n'a plus affaire à une personne qui regarde un tombeau, mais à un tombeau qui regarde une personne, propose Didi-Huberman. «[Le tombeau] me regarde aussi, bien sûr, parce qu'il impose en moi *l'image impossible à voir* de ce qui me rendra l'égal et le semblable de ce corps dans mon propre destin futur de corps s'évidant, gisant et disparaissant bientôt dans un volume plus ou moins semblable.⁴³»

⁴³ Georges Didi-Huberman, *op. cit.*, p. 18.

La mort apprivoisée

Ce tombeau qui me regarde, je le connais intimement depuis longtemps. Ce n'est pas d'hier que l'oblique colore mon regard. La première image concrète que j'en conserve me vient de la petite enfance alors que je passais de longs moments à regarder mon père travailler. Je le revois s'activer en silence, penché sur une longue table d'acier inoxydable aux arêtes tranchantes. Ses gestes sont souples, précis, minutieux jusqu'à l'extrême. Assise dans un coin du laboratoire, j'attends en regardant des livres d'images ou en habillant mes poupées de son ou de papier. J'ai trois ans, peut-être quatre, mais certainement pas davantage. Je sais qu'il ne faut pas parler même s'il m'arrive encore de l'oublier. Ce que mon père fait sur la table m'est totalement mystérieux, caché à l'abri d'une large toile qui me fait penser à mon imperméable. Tout ce que je vois, ce sont des tuyaux qui montent jusqu'à une pompe posée sur le comptoir de mélamine grise. La machine monte et descend en faisant un bruit mou et régulier, presque rassurant. Oumf, pschiitt. Oumf, pschiitt. Oumf, pschiitt. Dans l'air, une odeur douceâtre flotte, celle des fluides synthétiques qui remplacent le sang dans les veines des défunts.

Le bruit de la pompe s'arrête. Mon père fait couler l'eau du robinet, se lave les mains longuement avant de les sécher vite fait. Je lève les yeux dès que j'entends le papier choir mollement dans la poubelle industrielle. Sur la table, un doigt de pied émerge tandis qu'une odeur sucrée annonce les fonds de teint destinés à rosir la peau devenue grise. C'est le moment que je préfère. La mallette de mon père compte une trentaine de teintures. Les pots y sont classés par couleur: de l'ivoire au bronze cuivré. On n'y trouve pas d'ébène ni d'ambré, à l'image de la clientèle exclusivement blanche des environs. J'ai parfois le droit de choisir entre deux teintures. Je prends bien mon temps. Je ne veux pas me tromper. Ma teinte préférée est subtilement nacré et coiffée du plus joli nom qui soit: rose d'albâtre. Dans ma tête d'enfant, cette teinte est celle de la royauté. La bouteille est presque pleine. On pourrait la croire intouchée. C'est parce qu'il ne meurt pas beaucoup de princesses à Manseau, me raconte mon père avec, dans l'œil, un voile de tristesse que je lui vois rarement. Cette teinte-là, ça se sent, il ne l'aime pas. À force de l'interroger, il finira un jour par lâcher le morceau: ce rose d'albâtre, c'est celui de la cérémonie des

anges. Dans ma petite tête d'enfant, l'expression a les allures d'un rêve matérialisé. Dans la sienne, je sais maintenant qu'elle avait plutôt les contours d'un cauchemar éveillé. On s'était tout de même entendu sur une chose: cette bouteille était sacrée et il valait mieux ne pas trop y toucher.

Après le rituel du fond de teint, viennent généralement la colle et le fil noir, fin comme la toile de l'araignée, indispensables béquilles destinées à immobiliser les yeux et les bras des morts. Plus vieille, il m'arrivera de maquiller moi-même les mains et les paupières des défunts, par petites touches, avec mes seuls doigts. Je manierai aussi l'aiguille qui perce la peau privée de sève, rendue fine comme du papier carbone. Aujourd'hui, je suis encore trop petite pour prendre part au rituel. La vérité du corps inanimé m'échappe complètement. Celle du repos éternel aussi. Pourtant, je connais déjà la mort plus intimement que bien des gens ne la connaîtront jamais. Elle habite ma maison, rythme mon quotidien et teinte jusqu'à nos conversations. De jour comme de nuit, quand les familles appellent pour signaler un décès, mon père est là pour entendre leurs témoignages et leur douleur. Il parle peu, d'un ton un peu plus bas qu'à l'ordinaire. Ses phrases sont courtes, réfléchies, ses mots, choisis un à un. C'est sa voix d'endeuillé, reconnaissable entre toutes. Souvent, mon oreille traîne et entend la dure réalité du deuil. Je saisis très bien la gravité du moment, son caractère éminemment bouleversant. Mais je ne pleure pas. Surtout pas. Je sais qu'il n'est pas nécessaire de se répandre en sanglots pour exprimer une peine, si grande soit-elle. Les larmes sont pour les faibles. Ceux qui pleurent le plus le font d'abord sur eux-mêmes, prétend mon père, qui, évidemment, ne pleure jamais.

Apprivoiser une expérience aussi ultime que la mort en l'approchant d'abord de biais — littéralement par le truchement de la table en acier inoxydable, mais aussi par la bande, à travers les confidences des familles éplorées et les sages conseils de mon père — m'aura appris très jeune la profondeur de l'altérité et la beauté des nuances. Cela explique aussi peut-être pourquoi je n'aime pas les regards frontaux, qu'ils soient verticaux ou horizontaux. Je les trouve trop cassants, trop autoritaires, trop imbus d'eux-mêmes. À l'inverse, j'aime les regards qui s'étirent, qui se perdent en chemin, qui

bifurquent ou bondissent pour mieux revenir en force afin de créer un nouvel espace, moins bien défini, certes, mais beaucoup plus complexe parce que fidèle à tout ce qu'il porte en lui.

C'est cette même distance supplémentaire qui donne naissance aux petits et grands écarts qui parsèment le roman, que ce soit dans le discours des villageois ou à travers ses incursions du côté de la légende locale. On pavoise et on ergote beaucoup dans ce Manseau revisité où l'on exagère, enjolive, nie et ment sans vergogne. Pour tout et pour rien. Tout haut, mais aussi tout bas, bien à l'abri dans son quant-à-soi. Je n'ai pas cherché à départager les torts dans ce grand chœur discordant. Je n'ai pas non plus veillé à rectifier ce qui était peut-être exagéré, grossi ou manipulé, sciemment ou pas. À bien y penser, la vérité formelle n'existe pas vraiment dans le roman puisque ce sont ses multiples déclinaisons qui finissent par l'emporter.

À ce jeu du vrai et du faux, c'est le regard oblique qui édicte les règles. Il le fait en tendant des fils autour desquels vient lentement s'enrouler la toile narrative. C'est ainsi que d'anecdotes en confidences, l'histoire se construit sans que ses protagonistes soient en mesure d'en voir tous les rouages. À l'image du quintette qui mène malhabilement l'enquête, les lignes que ces derniers tracent dans l'espoir de donner un sens à ce qui les entoure sont incomplètes, dessinant des espaces gauchis, voire faussés par leur propre subjectivité. Seul le lecteur a toutes les clés en main pour apprécier l'ensemble. Mais, en raison de la structure non linéaire du roman et de la multiplication des biais en son sein, ce même lecteur n'a d'autre choix que de se prêter lui aussi au jeu de l'oblique s'il veut aller au fond des choses. C'est ainsi — et seulement ainsi — qu'il peut espérer arriver à faire le tri entre le vrai et le faux, entre l'apparent et le caché, entre l'avéré et le fantasmé.

Le troisième œil

Le jeu du vrai et du faux n'est évidemment pas le seul apanage du regard oblique. C'est aussi celui de plusieurs courants littéraires, au premier chef, celui du carnavalesque et du réalisme magique, deux mouvances qui ont directement inspiré ma rédaction. Le texte aux accents baroques est ponctué d'incongruités, voire d'énormités qui s'inscrivent en droite ligne dans ce terreau littéraire. Pensons seulement à la puissante Rose-Aimée, qui arrête le sang et fait passer les verrues par sa seule volonté, ou au doux Nestor, qui, avec son cirque de puces, enchante les grands comme les enfants désireux de croire aux formidables prouesses de ses protégées à ressorts. Dans ce Manseau plus grand que nature, on n'est pas loin du réalisme magique d'un Julio Cortázar ou d'un Gabriel García Márquez. Comme chez eux, l'extraordinaire n'est pas considéré comme quelque chose d'exceptionnel, mais comme une prédisposition naturelle permettant de s'aventurer dans des zones que l'adulte moyen préfère nier ou reléguer au rang du hasard ou de la superstition. Dans *L'État actuel de la fiction en Amérique latine*, Julio Cortázar explique que le fantastique ne lui est jamais apparu comme un élément inhabituel, mais plutôt comme un «signe s'originant dans les zones de la réalité que l'*homo sapiens* préfère ignorer⁴⁴».

J'ai toujours pensé que le fantastique ne peut pas apparaître d'une manière brutale, ni même péremptoire, mais plutôt d'une manière que l'on pourrait appeler intertistielle, en se glissant entre deux instants ou deux points du système binaire caractéristique de la raison humaine. [...] il permet alors d'apercevoir la possibilité latente d'une troisième rive, d'un troisième œil, comme cela apparaît significativement dans certains textes orientaux⁴⁵.

Entre ces deux instants, se dresse une ligne — encore! — qui, comme un pont relie deux rives, raccorde des éléments en apparence disparates, détachés, voire en parfaite contradiction. C'est la figure de l'oblique dans toute sa puissance. Celle qui révèle. Celle

⁴⁴ Julio Cortázar, *L'État actuel de la fiction en Amérique latine*. Conférence publiée en annexe de «Rites, jeux et passages ou le démon de l'écriture. Étude fantastique dans les nouvelles de Julio Cortázar», thèse de doctorat par Bernard Terramorsi, Marseille, Université de Provence Aix-Marseille I, 1986, p. 489.

⁴⁵ *Ibid*, p. 489.

qui ouvre les yeux. Celle qui force le regard à quitter son confort pour adopter un point de vue décalé, réfléchi, construit. C'est le troisième œil de Cortázar, celui qui tire ses racines de l'enfance alors que l'esprit n'est pas encore formé à la rigidité des conventions. «Chaque enfant [...], pas tellement par ignorance, mais surtout par innocence, s'imbibe comme une éponge des multiples aspects de la réalité qui ensuite seront critiqués et rejetés par la raison et son appareil logique⁴⁶». Lorsqu'une situation lui échappe, le petit enfant trace des lignes desquelles il tire des constats, parfois justes, parfois erronés. À cet âge, la justesse de ce tâtonnement importe peu. Ce n'est pas la vérité que cherche cet être en devenir, mais du sens. Lorsque la connaissance lui fait défaut, il se forge donc son propre système afin d'en arriver à une réponse satisfaisante.

Il en va de même dans ce Manseau imaginaire où chacun peut conclure à sa vérité sans pour autant errer. Un même événement peut ainsi prendre diverses tangentes selon qui le raconte. Comme pour l'enfant, la véracité importe moins que la justesse des sentiments. Si les jumeaux croient dur comme fer qu'une destinée prodigieuse les attend, si leur bande est persuadée que Marilyn peut gagner le championnat grâce à son stratagème, si Pierre-Paul le guérisseur a toute la confiance du Dr Tétrault, homme pourtant de science et de raison, il n'y a pas de raison de remettre leurs certitudes en doute.

C'est qu'il en va à Manseau comme dans la vie où l'humain ment, grossit ou amenuise sans vergogne, par plaisir, pour se protéger, pour se désennuyer. Évidemment, il arrive que l'humain soit capable de constater froidement les choses. Ce qui ne l'empêche pas de préférer y croire, même si c'est pour se tromper ensuite. Cette ambivalence toute humaine est inscrite à même l'ADN du réalisme magique, ainsi que le montre Gabriel García Márquez lorsqu'il revient sur un épisode de sa vie qui a inspiré toute son œuvre, celui d'un faune faisant irruption dans un tramway bondé de Colombie.

⁴⁶ *Ibid*, p. 481.

Je commençais à croire que je m'étais endormi de fatigue et que j'avais fait un rêve si net que je ne pouvais le différencier de la réalité. Au bout du compte, l'essentiel pour moi n'était pas de savoir si le faune était réel, mais si j'avais vécu l'épisode comme s'il l'était. Songe ou réalité, il ne fallait pas le considérer comme un sortilège de l'imagination, mais comme une expérience merveilleuse de la vie⁴⁷.

Malgré les parentés du présent roman avec le réalisme magique, ce même faune, qui paraît si naturel dans un métro de Colombie, n'aurait pas sa place à Manseau. D'abord parce qu'il ne fait pas partie de notre jeune histoire plutôt hantée par les loups-garous, Belzébuth et autres feux follets hérités de nos aïeux. Mais surtout parce que les rêves éveillés, sortilèges et autres fatalités faustiennes, qui portent si fortement la signature du réalisme magique n'ont pas d'équivalents formels dans ce Manseau gouailleur, sinon une pléthore de détails plus ou moins connotés, mais parfaitement assumés. Comme cette succession de chiffres onze par exemple. Ou la barbe de la belle Oksana, cette femme qui rend les hommes fous d'amour. Ou encore le spectre de la petite Annabelle, qui hante les nuits du couple modèle, ses yeux noirs enfoncés dans une tête posée en déséquilibre sur sa nuque brisée.

Ces éléments sont peut-être dérangeants ainsi enveloppés de leur aura troublée, mais leur singularité ne déborde pas formellement du cadre de la normalité. Il faut les voir comme des objets d'ouverture qui portent en eux ce que personne à Manseau ne daigne ou n'ose mettre en mots: une atmosphère, des aspirations, des peurs, des faiblesses. Ces éléments-là ne sont donc pas des rêves éveillés comme chez Gabriel García Márquez, par exemple, mais bien des capteurs de rêves, à la fois conscients et actifs, porteurs de paroles et d'action.

En cela, ils se rapprochent peut-être plus des univers décomplexés des tenants du McOndo, ce courant littéraire né du désir de certains auteurs sud-américains de se sortir de l'emprise du réalisme magique. Dans les années 1980, l'écrivain chilien Alberto Fuguet a eu l'idée d'opposer au Macondo de García Márquez un univers ancré dans la

⁴⁷ Gabriel García Márquez, *op. cit.*, p. 339.

réalité crue: McOndo, un monde branché, mondialisé, placé tout entier sous le signe des McDonalds et des Macintosh. Ces symboles lourds de la modernité y sont décrits au moyen d'une écriture qui dit tout et ne cache rien, surtout pas la plate vérité des choses. Un principe semblable a guidé la mise en mots de ce Manseau rêvé qui ne se veut ni onirique ni vulgaire, mais franc et direct. Là s'arrête toutefois la comparaison. Le terrain de jeu des tenants du McOndo est essentiellement urbain, pauvre, violent et obsédé par la sexualité. Celui-ci se trouve plutôt à mi-chemin. Ni chimérique ni trash, mais décalé par un regard oblique dont le rôle est d'abord de permettre au lecteur de regarder au-delà de ce qui est devant ses yeux, plus ou moins enfoui sous les mots.

Le présent roman, il faut le rappeler, est tissé de vérités relatives. Certaines sont à peine suggérées tandis que d'autres sont longuement débattues. Toutes cohabitent pêle-mêle sans que l'une prenne le dessus sur les autres. La fonction de ces vérités mobiles n'est pas de trancher, mais de permettre au faux et au vrai de se confronter jusqu'à ce que la voix d'un grand Manseau chimérique se fasse entendre à son tour, en filigrane. Cette troisième voix, c'est un peu la conscience du roman. Elle sait tout, même si elle prend garde de ne rien dévoiler. Elle préfère entretenir le doute, nourrir l'espoir, brouiller les pistes. Elle le fait parfois si discrètement qu'on pourrait ne pas l'entendre. Ses terrains de prédilection sont les zones d'ombre et les non-dits, les silences et les pauses, les doutes et les oublis. Mais pour qui y est le moindrement attentif, ces secrets mis en sourdine finissent par former un son autonome, sorte de métavoix capable d'avalir toutes les autres sans qu'aucune n'en soit pour autant enterrée, un peu comme on obtient un bruit blanc en mélangeant toutes les fréquences réunies sous une même énergie.

Comme l'enfant cherche naturellement à donner du sens à ce qui lui échappe, le lecteur a le pouvoir de lire entre les lignes. Lorsqu'il y consent, il devient un vrai complice, capable non seulement de voir ce que le texte lui donne à imaginer, mais aussi de percevoir tout ce que peut lui suggérer ce même texte sans en glisser le moindre mot.

Le procédé «fonctionne comme un horizon d'attente⁴⁸», illustre Philippe Hamon qui, dans son essai sur les formes de l'écriture oblique, introduit d'emblée la notion de «pacte de lecture» entre l'écrivain et ses lecteurs. Au-delà de l'ironie littéraire qui forme le cœur de son ouvrage, l'essayiste et professeur explique que les faits de style quels qu'ils soient se résument d'ailleurs souvent «à l'introduction d'un écart ou d'une surprise, dans un système de règles et de régularités textuelles⁴⁹».

Cet écart, Philippe Hamon le compare au célèbre «regard oblique» du photographe Robert Doisneau qui trouve ici une résonance presque prophétique. Les photos du maître français — qui aimait se définir comme un pêcheur d'images — sont reconnues pour la fraîcheur et la spontanéité qu'elles dégagent. Or, remarque Hamon, rien n'est plus élaboré et «composé» qu'un instantané de Doisneau. Le regard du photographe est presque toujours soigneusement pesé, construit, orienté. En adoptant un biais si fort, le photographe arrive à forcer notre regard à dévier de sa course pour adopter son point de vue à lui comme l'illustre l'un de ses plus célèbres clichés intitulé — il n'y a pas de hasard — *Le regard oblique* (voir annexe D).

La photo montre un couple arrêté devant une vitrine d'une galerie d'exposition du V^e arrondissement à Paris. La dame commente la peinture mise en vedette tandis que lui zyeute plus haut à droite, là où se profile la toile d'une femme nue dans une posture sans équivoque. Pour plusieurs, l'histoire est entendue: le cliché offre un condensé du quotidien à deux. Mais il faut savoir que Doisneau a tiré toute une série de clichés de cette mise en scène où l'on voit tour à tour se succéder à la vitrine: la femme choquée, le passant amusé, l'homme lubrique ou le policier réprobateur. Ainsi, quand on met tous les clichés ensemble, c'est le Tout-Paris de 1948 qui s'anime et défile sous nos yeux et non plus une simple scène de la vie conjugale. Le prodige est d'autant plus grand que la lunette par laquelle cette histoire nous parvient est non seulement étroite, mais

⁴⁸ Philippe Hamon, *L'Ironie littéraire – Essai sur les formes de l'écriture oblique*, Paris, Hachette Supérieur, 2001, p. 7.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 10.

rigoureusement fixe. Elle illustre surtout à merveille un des grands pouvoirs de l'oblique, celui de «scénariser» le réel, comme le suggère Philippe Hamon dans son analyse. «Doisneau adore les vitrines, les portes, les fenêtres, les passages, tous les lieux qui font jouer de façon ambiguë le dedans et le dehors, tout ce qui scénographie le regard, tout ce qui permet un échelonnement du réel⁵⁰.»

⁵⁰ *Ibid.*, p. 11.

Un regard scénarisé

En littérature, le regard oblique peut conduire à de nombreux types de discours: de l'humoristique à l'ironique, en passant par l'onirique ou le fantastique. Divers moyens permettent alors de dresser des passerelles entre le texte et son lecteur: discours à double sens, polyfocalisation centrifuge, déshierarchisation ou déstructuration des valeurs, mises en abyme, etc. Peu importe la forme choisie, toutes ont au moins une chose en commun: la volonté, affirmée ou non, d'attaquer les systèmes en place pour laisser flotter les significations sans nécessairement en imposer une au détriment des autres. «Si l'ironie joue si souvent sur un discours implicite, sous-entendu, et sur des présupposés, c'est peut-être aussi qu'elle sait que ces fameuses règles qu'on ne saurait attaquer de front sont — c'est à la fois leur essence et leur force — “invisibles”⁵¹», explique Philippe Hamon.

Cette audace dans le ton et dans la forme a des échos chez les tenants d'une littérature plus sombre, plus radicale comme chez le Chilien Roberto Bolaño qui sait adroitement cheminer entre le rire et l'horreur, notamment dans *2666*. Ce roman touffu prend l'allure d'une biographie à l'européenne pour raconter l'histoire d'un écrivain, Benno von Archimboldi, étroitement lié au massacre des jeunes filles de Santa Teresa, une référence directe au massacre de Ciudad Juárez où plus de 1000 femmes ont été enlevées, violées et tuées de la pire des façons. En dépit de ce contexte on ne peut plus douloureux, Roberto Bolaño a développé une écriture vive et caustique qui lui permet d'aller très loin dans l'horreur. En liant ainsi atrocité et humour, il franchit d'ailleurs des limites que peu ont osé éprouver. «[Roberto] Bolaño ne détourne pas le regard de son imagination et trouve un langage, un rythme et une forme pour traiter du mal, une forme qui va même jusqu'à le neutraliser, par épuisement⁵²», remarque Miguel Gallego Roca dans *Les Frontières du roman au XXI^e siècle*. Dans un registre semblable, mais en plus

⁵¹ *Ibid.*, p. 58.

⁵² Miguel Gallego Roca, «Les Frontières du roman au XXI^e siècle (L'Europe réinventée par l'Amérique)», *L'Atelier du roman*, no 48, décembre 2006, p. 28.

lumineux, on peut penser au travail de Romain Gary, qui aimait à se décrire comme un terroriste de l'humour. Dans *La Danse de Gengis Cohn* par exemple, l'humour naît d'une mise entre parenthèses du réel qui s'apparente à la «suspension d'évidence⁵³» dont parle Robert Escarpit dans son «Que sais-je» consacré à l'humour. Ici, le réel est traversé par un élément qui vient littéralement le tordre. Dans ce cas précis, l'aiguillon prend la forme d'un banal savon. Rien de plus, rien de moins. On pourrait en rester là, détourner le regard et conclure à la banalité de cette image. Mais cet instrument hygiénique prend un tout autre sens quand on le regarde de biais comme Romain Gary a réussi à le faire en transformant le savon en un mot codé extrêmement chargé dans le contexte du génocide juif. C'est ainsi que l'âme de Gengis Cohn, un Juif tué par les SS, en 1943, se permet de plaisanter avec le commissaire qui l'a condamné à mort. Chaque fois que le commissaire parle de propreté, son compagnon lui tend un savon, geste qui ne manque jamais de faire bondir l'ancien tortionnaire.

– Du savon? Pourquoi du savon? Non! Il y a 22 ans que je ne touche plus au savon, on ne sait jamais qui est dedans! [...]

– Qui c'est, hein? hurle-t-il. Qui c'est, ce savon? [...]

Je hausse les épaules. Est-ce que je sais moi? C'était de la production de masse, on fabriquait du savon en gros, on ne marquait pas des Jasza Gesundheit ou Tsatsa Sardinenfisch. On faisait ça en vrac. Les temps étaient difficiles. L'Allemagne produisait des produits de première nécessité.

– Je refuse! hurle le commissaire. Il m'a une très sale gueule ce savon! Il n'a pas du tout l'air catholique!

[...] Mais il a tort. C'est du savon de luxe. J'ai entendu un SS à Auschwitz le reconnaître lui-même, avec un bon gros rire: «C'est du savon de luxe, il est fait avec le peuple élu».⁵⁴

À première vue, de tels propos sont unimaginables tant ils sont extrêmes. Mais Gengis Cohn, qui a péri dans les fours crématoires, a la légitimité nécessaire pour aborder ces questions à titre de victime de l'Holocauste. Ce subterfuge permet à Romain Gary d'aller très loin dans la subversion. Sans aller aussi loin, le présent roman s'est nourri de

⁵³ Robert Escarpit, *L'Humour*, PUF, «Que sais-je?», 1963, p. 88.

⁵⁴ Cité par Judith Kauffmann dans «Romain-Gary-Gengis-Cohn, un terroriste de l'humour», in *L'Herne – Romain Gary*, p. 240.

ces littératures obliques pour légitimer ses positions parfois tranchées. Comme dans ces deux romans, le regard que portent les protagonistes sur les événements émane en effet de l'intérieur. Il est donc partie prenante de l'aventure et, à ce titre, demeure conséquent avec lui-même, si inconstant puisse-t-il paraître aux yeux des lecteurs. Il dit ce qu'il perçoit. En toute bonne foi, sans porter de jugement, triturer l'information ou masquer la vérité. Il lit ce qu'il voit.

Dans la langue, le regard oblique se déploie sur une ligne hachurée qui suit tant bien que mal le fil des pensées. Son rythme a des allures de pluvier, cet oiseau qui se déplace par à-coups pour tromper les chasseurs et qui, dans *Ulysse*, se superpose à celle d'Icare dans l'esprit de Stephen Dedalus. Dans le présent texte, ce jeu langagier donne aussi lieu à des ruptures qui rappellent l'énergie et la structure de monologues récents au théâtre. Je pense à trois pièces en particulier: *Cette fille-là*, traduction québécoise de *The Shape of a Girl*, de Joan MacLoad, *King Dave*, du Montréalais Alexandre Goyette et *Un* du Québéco-Iranien Mani Soleymanlou. Résolument nord-américains, ces trois textes font le pari de relater des événements très durs sans pour autant tomber dans les pièges du pathos. Des faits divers dont ils sont directement inspirés, on ne saura rien, ou si peu. Pourtant, ils hantent chaque mot des longs monologues de Braidie, de Dave et de Mani autour desquels s'articulent ces pièces coup-de-poing.

En apparence, les trois personnages s'en tiennent aux contours des choses. Ils s'attardent à leurs souvenirs d'enfance et leurs rancœurs d'adolescence. À mots couverts, sur le ton de l'anecdote, l'air de ne pas y toucher. C'est à peine si Braidie effleure le drame de Reena Virk, cette jeune fille de 14 ans battue à mort par un groupe d'adolescents de Vancouver. *Idem* pour Dave, qui balaie du revers de la main tout ce qui le fragilise pour se gargariser de son statut de roi du quartier: «Yo, moi j'arrive dans c'te party-là: j'connais personne!?? Moi j'ai été invité là par le chum d'un d'mes chums. Mais ni mon chum, ni le chum de mon chum est là. Mais cé chill, tsé j'm'en fais pas avec ça, là. Moi j'ai un sens de l'autre assez développé merci. Moi chus comme... Chus comme le

king du contact! Oh yeah, oh yeah!⁵⁵» En dépit de son air arrogant et de ses déclarations à l'emporte-pièce, Dave cache une fragilité qui rappelle profondément celle de Braidie. À l'entendre rire de ses frasques enfantines, le spectateur a du mal à soupçonner à quel point l'adolescente est troublée par le meurtre d'une inconnue. D'autant que les rares fois où elle se risque à aborder ce qui la torture, l'adolescente le fait de biais. «Une fille en forme de monstre. Un monstre en forme de fille. Ça, Trevor, c'est de la poésie. C'est aussi une énigme qui court les rues de Victoria. Parce que c'est comme ça qu'ils l'ont traitée — en monstre. Juste que c'est eux, les monstres, tu comprends?⁵⁶».

Dans cet extrait, comme dans le reste de *Cette fille-là*, Braidie passe d'une idée à l'autre sans logique apparente. Pourtant, derrière son monologue décousu, le fil des pensées de l'adolescente reste tout entier tourné vers le meurtre commis par des adolescentes en tout point semblables à elle. Mani Soleymanlou use du même subterfuge pour raconter son quotidien de jeune immigrant montréalais qui vit difficilement les bouleversements sanglants du Printemps arabe dans son pays d'origine. Son regard abat les frontières, donnant au Québec les contours de plus en plus flous d'un Iran tiré des souvenirs de son enfance. C'est par exemple cette étoile filante aperçue dans le ciel de Caraquet, alors qu'il avait huit ans. Une découverte bouleversante, pétrifiante: «J'étais sûr que ce que j'avais vu voler pendant un instant dans le ciel était le début d'une autre guerre... Que cette trace de lumière momentanée allait forcément atterrir quelque part, détruire quelque chose, faire pleurer quelqu'un...⁵⁷» Aujourd'hui, l'étoile filante n'est plus une image d'horreur. Elle est devenue un moment magique qui sépare le jeune homme de son peuple d'origine plus sûrement que tous les kilomètres qui le coupent de cette jeunesse iranienne qui se lève là-bas, à Téhéran, et qu'il aimerait tant rejoindre.

Chez Braidie, Dave ou même Mani, le regard oblique, celui qui papillonne d'un objet à l'autre pour dessiner une forme qui n'a de cesse de se complexifier, a d'abord des

⁵⁵ Alexandre Goyette, *King Dave*, Montréal, Dramaturges éditeurs, 2008, p. 9.

⁵⁶ Joan MacLeod, *Cette fille-là*, Montréal, Dramaturges éditeurs, 2007, p. 25.

⁵⁷ Mani Soleymanlou, *Un*, Montréal, L'instant même, coll. «L'instant scène», 2012, p. 49.

allures de fuite en avant. Mais il est aussi une façon détournée de reconstruire le monde pour le rendre plus intelligible.

Les longs mois de réflexion et de tâtonnements sur les ressorts et les impasses de la création m'auront permis de comprendre que c'est précisément ce regard-là — déterminé à déchiffrer le monde malgré les freins qui nous «conformisent» et nous paralysent (peur, adversité, paresse, confort...) — qui a fini par engendrer la première phrase claire tant attendue. Un regard capable de s'étirer comme de se resserrer pour scénariser le réel et le redessiner selon ses humeurs. Un regard apte à percer le mur des mots pour voir ce qui palpite, vit et meurt derrière. Un regard qui construit non seulement une ville, mais un univers fictionnel complet. Un regard qui, enfin, m'est propre et ne cherche plus bêtement à reproduire les choses, mais à les détourner d'elles-mêmes «pour les mettre dans le sens des yeux⁵⁸», pour paraphraser Bernard Noël.

Déviant, unique, oblique, ce regard à peine naissant est fatalement encore gauche. Mais il est désormais assumé, canalisé, prêt à mettre des mots sur tout ce qui était là sans être vu ou même encore perçu...

⁵⁸ Bernard, Noël, *op. cit.*, p. 105.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages théoriques

- Barthes, Roland. *La Chambre claire – Note sur la photographie*. Coll. «Cahiers du cinéma». Paris: Éditions de l'Étoile, Gallimard, Le Seuil, 1980, 193 p.
- Bureau, Luc. «Habiter: question d'adresse». In *Lire l'espace*, éd. par Jean-Jacques Wunenberger et Jacques Poirier, p. 131-142. Bruxelles: Éditions Ousia, 1996.
- Calvino, Italo. *Les Villes invisibles*. Trad. de l'italien par Jean Thibaudeau. Coll. «Points». Paris: Éditions du Seuil, 1996, 189 p.
- Chenet-Faugeras, Françoise. «La Ville, Bible de pierre». In *Lire l'espace*, éd. par Jean-Jacques Wunenberger et Jacques Poirier, p. 153-168. Bruxelles: Éditions Ousia, 1996.
- Collot, Michel. «Voir et dire dans la poésie française contemporaine». In *Lire l'espace*, éd. par Jean-Jacques Wunenberger et Jacques Poirier, p. 253-268. Bruxelles: Éditions Ousia, 1996.
- Crochetière, Jacques, Danielle Doucet et Josée Dupont. *Jadis une forêt, une rivière – La vie quotidienne à Manseau de 1890 à 1980*. Manseau: 1982, 152 p.
- Didi-Huberman, Georges. *Ce que nous voyons, ce qui nous regarde*. Coll. «Critique». Paris: Les Éditions de Minuit, 1992, 209 p.
- Escarpit, Robert. *L'Humour*. Coll. «Que sais-je?» no 877. Paris: Presses universitaires de France, 1963, 127 p.
- Faivre-Duboz, Brigitte. «Approches et dérives d'un mouchoir de poche». In *Accessoires – La Littérature à l'épreuve du dérisoire*, p. 29-43. Québec: Éditions Nota bene, 2003.

Gallego Roca, Miguel. «Les Frontières du roman au XXI^e siècle (L'Europe réinventée par l'Amérique)». *L'Atelier du roman*, no 48 (décembre 2006), p. 19-29.

García Márquez, Gabriel. *Vivre pour la raconter*. Trad. de l'espagnol (Colombie) par Annie Morvan. Paris: Bernard Grasset, 2004, 603 p.

Hamon, Philippe. *L'Ironie littéraire – Essai sur les formes de l'écriture oblique*. Coll. «Hachette université». Paris: Hachette Supérieur, 2001, 159 p.

Kauffmann, Judith. «Romain-Gary-Gengis-Cohn, un terroriste de l'humour». In *L'Herne – Romain Gary*, cahier no 85. Sous la direction de Laurence Tacou, p. 236-243. Paris: Éditions de l'Herne, 2005.

Leenhardt, Jacques. «Le Jardin et l'imaginaire du vivant». In *Les Lieux de l'imaginaire*, par Jean-François Chassay et Bertrand Gervais (dir. publ.), p. 109-115. Montréal: Liber, 2002.

Noël, Bernard. *Journal du regard*. Paris: P.O.L., 1988, 124 p.

Proulx, Steve. *Les Saisons du Parc Belmont – 1923-1983*. Outremont: Les Éditions libre expression, 2005, 187 p.

Conférences

Cortázar, Julio. *L'État actuel de la fiction en Amérique latine*. Conférence publiée en annexe de «Rites, jeux et passages ou le démon de l'écriture. Étude fantastique dans les nouvelles de Julio Cortázar», thèse de doctorat par Bernard Terramorsi, Marseille, Université de Provence Aix-Marseille I, 1986.

Œuvres de fiction

Bolaño, Roberto. *2666*. Trad. de l'espagnol par Robert Amutio. Coll. «Folio». Paris: Gallimard, 2011, 1376 p.

Chamoiseau, Patrick. *Chronique des sept misères*. Coll. «Folio». Paris: Éditions Gallimard, 1986, 280 p.

Joyce, James. *Ulysse*. Trad. de l'anglais par Auguste Morel. Coll. «Folio». Paris: Éditions Gallimard, 1957, 1135 p.

Nabokov, Vladimir. *La Transparence des choses*. Trad. de l'anglais par Donald Harper et Jean-Bernard Blandenier. Coll. «Folio». Paris: Éditions Gallimard, 1972, 157 p.

Proust, Marcel. *À la recherche du temps perdu*. Coll. «Quarto». Paris: Éditions Gallimard, 1999, 2401 p.

Schmitt, Éric-Emmanuel. *Oscar et la dame rose*. Paris: Éditions Albin Michel, 2002, 100 p.

Zipora, Malka. *Lekhaim! – Chroniques de la vie hassidique à Montréal*. Outremont: Les éditions du passage, 2006, 170 p.

Ouvrages photographiques

Bannon, Anthony. *Steve McCurry*. Paris: Phaidon, 2005, 59 p.

Nadeau, Jacques. *Le Québec. Quel Québec?* Montréal: Éditions Fides, 2003, 158 p.

Pièces de théâtre

Goyette, Alexandre. *King Dave*. Montréal: Dramaturges éditeurs, 2008, 60 p.

MacLoad, Joan. *Cette fille-là*. Trad. de l'anglais par Olivier Choinière. Montréal: Dramaturges éditeurs, 2007, 56 p.

Soleymanlou, Mani. *Un*. Coll. «L'instant scène». Montréal: L'instant même, 2012, 57 p.

ANNEXE A



Jacques Nadeau, Lucien Bouchard, alors premier ministre du Québec, accepte la direction du Parti québécois, en novembre 1995. À ses côtés, sa femme, Audrey Best, 1995.

ANNEXE B



Steve McCurry, *Femmes afghanes*, 1992.

ANNEXE C



Koen Wessing, *Nicaragua. L'armée patrouillant dans les rues, 1979.*

ANNEXE D



Robert Doisneau, *Le Regard oblique*, 1948.